pil od takšne prakse in je poskušal podati njegov točen smisel v precej prostem in individualnem prevodu. Presenetljivi značilnosti njegovega prevoda so krajšanje svetopisemskega besedila iz slogovnih razlogov in spreminjanje jezikovnih sestavin. V prevajanju ponavljajočih se vzporednih stavkov jih je Saadja prirejal s tem, da je uporabljal zaimke namesto ponovljenih samostalnikov. Drugod je opuščal glagole, ko se ponavljajo, si dovolil dodatke ali spreminjal prirejene stavke v podrejene ter splošne vrste števnikov v bolj določene izraze.

LES VERSIONS ORIENTALES DE LA BIBLE: UNE ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

par

Michel van ESBROECK

Institut de Sémitistique, Chaire de philologie de l'Orient chrétien, Université Ludwig Maximilian, Munich, R.F.A.

S. P. Brock et R. P. Gordon ont présenté ci-dessus une introduction sur les traductions anciennes en syriaque, J. N. Birdsall a donné un aperçu de la transmission de la Bible en géorgien et J. Blau a commenté la traduction de la Bible en arabe par Sa'adia Gaon et sa portée pour la stabilisation de la langue. Notre intention n'est nullement de nous substituer à leurs travaux. On trouvera ici un exposé destiné avant tout à servir de guide complémentaire dans le labyrinthe des publications. Les langues envisagées sont, outre le syriaque et le géorgien, le copte, l'arabe chrétien, l'éthiopien, et l'arménien. On dira en outre un mot sur les versions quasi-disparues en aghouanais, ou albanais du Caucase, en pehlvie, en iranien, en soghdien et en nubien. Ces traductions appartiennent toutes au premier millénaire et sont donc antiques. Toutes ces langues ont, par rapport au grec ou à l'hébreu, un point commun: l'ancienneté des versions est telle que l'accès immédiat à une seule version complète de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament est généralement impossible. Partout on part d'une poussière de fragments vers un texte «original» laborieusement esquissé, sans pour autant dévaluer la valeur primitive des versions fragmentaires qui divergent, soit par l'âge, soit par le dialecte. Plus que dans toute autre discipline, les anciennes traductions orientales de la Bible dépendent du hasard d'une découverte. Le texte grec lui-même est pareillement dépendant de la papyrologie pour ses plus anciens témoins. La rencontre fortuite d'un nouveau fonds fait basculer les dates et modifie les positions auparavant considérées comme acquises.

S. P. Brock in R. P. Gordon sta tu predstavila uvod v stare prevode v sirščino, J. N. Birdsall je podal pregled prevoda Svetega pisma v gruzinščino in J. Blau je razložil prevod Svetega pisma v arabščino, ki ga je opravil Saadja Gaon, in pomen tega prevoda za ustavitev jezika. Naš namen nikakor ni, da bi nadomestili njihovo delo. Tu je pregled, ki naj bi služil predvsem kot dopolnilni vodnik v labirintu publikacij. Poleg sirščine in gruzinščine upoštevamo koptščino, krščansko arabščino, etiopščino in armenščino. Poleg tega bo govor o prevodih, ki so skoraj izginili, v aguanščino ali albanščino s Kavkaza, v jezik pahlavi, v iranščino, v sogdinščino in v nubijščino. Vsi ti prevodi so iz prvega tisočletja in so torej antični. Vsi ti jeziki imajo v razmerju do grščine ali hebrejščine eno skupno točko: starost prevodov je takšna, da neposreden dostop do enega samega celotnega prevoda Stare in Nove zaveze na splošno ni mogoč. Povsod izhajajo iz prahu fragmentov k »izvirnemu« besedilu, ki ga marljivo skicirajo, ne da bi kakor koli zmanjšali prvotno vrednost fragmentarnih prevodov, ki se razlikujejo bodisi po starosti, bodisi po narečju. Bolj kakor v kateri koli drugi disciplini so stari vzhodni prevodi Svetega pisma odvisni od naključja odkritja. Grško besedilo je na podoben način odvisno od papirologije, kar zadeva najstarejše priče. Nepredvideno srečanje z novim fondom preobrne datume in spremeni poglede, ki so se poprej zdeli dognani.

Observons tout d'abord qu'il existe des instruments de travail qui donnent une première appréciation de l'étendue du domaine des traductions bibliques dans le ca-

dre plus général d'une introduction à l'Orient chrétien. Ainsi J. Aßfalg et P. Krüger, *Kleines Wörterbuch des christlichen Orients* (Wiesbaden: O. Harrassowitz, 1975), art. «Bibelübersetzungen», 78-80, auquel renvoient les vedettes des littératures de chaque langue. En 1980, dans l'article «Bibelübersetzungen» du tome 6 de la *Theologische Realenzyklopädie*, les pages 181 à 211 sont consacrées exclusivement aux anciennes versions orientales. S. P. Brock et B. Aland y donnent une bibliographie très à jour pour tous les aspects des traductions syriaques et pour plus d'une autre rubrique. Plus récents et plus étendus pour certaines langues sont les exposés dans M. Albert, R. Beylot, R.-G. Coquin, B. Outtier, C. Renoux et A. Guillaumont, *Christianismes orientaux* (Paris: Cerf, 1993), 52-53 (arabe), 126-128 (arménien), 187-190 (copte), 232-235 (éthiopien), 277-279 (géorgien) et 311-318 (syriaque). Les données très condensées qu'on y trouve peuvent être complétées pour les années qui suivent 1993 avec les bulletins bibliographiques des revues courantes, *Revue des études arméniennes* (Paris), *Rassegna di studi etiopici* (Rome), *Parole de l'Orient* (Kaslik), *Revue des études géorgiennes et caucasiennes* (Paris). T. Orlandi a diffusé une *Coptic Bibliography* en microfiches. Un *Journal of Coptic Studies* a commencé en 1990. Le *Bulletin d'arabe chrétien*, vol. 1 (Louvain, 1978); vol. 7 (1992) n'a jamais paru avec la régularité qu'exigerait le recensement de toutes les publications sur les versions arabes chrétiennes. Le travail suivi de la bibliographie touchant la Bible est donc dispersé pour le copte et l'arabe chrétien dans plus d'une revue orientaliste.

La Bible étant en général de loin le texte littéraire le plus répandu dans chaque langue, on ne s'étonnera pas que le travail dépende avant tout des répertoires qui tentent de répondre de manière exhaustive à trois questions fondamentales. 1) D'abord la topobibliographie: à quel endroit se trouvent aujourd'hui les collections de manuscrits et leur description? 2) Ensuite les catalogues de manuscrits: quels manuscrits contiennent des livres de l'Ancien Testament ou du Nouveau Testament, ou très souvent seulement des fragments de l'Écriture? 3) Enfin où se trouvent les éditions de ces manuscrits ou de ces fragments? Il est évident qu'on est encore très loin d'une vue exhaustive de l'ensemble oriental par rapport aux originaux hébreu et grec.

Pour la topobibliographie, trois volumes ont récemment vu le jour: B. Coulie, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits arméniens* (Turnhout: Brepols, 1992); A. Desreumaux, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits syriaques* (Paris: CNRS, 1991); R. Beylot et M. Rodinson, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits éthiopiens* (Paris / Turnhout: Brepols, 1995). Les renseignements parallèles pour le copte et le géorgien doivent être extraits des répertoires touchant la deuxième question. Il faut directement dépouiller les catalogues de manuscrits. Pour l'arabe chrétien, une vue des manuscrits chrétiens doit s'extraire de catalogues beaucoup plus larges où confluent les manuscrits musulmans, beaucoup plus nombreux. Quant à la troisième question, elle ne peut être examinée que séparément pour chaque langue.

Il faut signaler deux monographies qui se sont donné pour tâche exactement le programme de la présente note, mais seulement pour le Nouveau Testament: en Angleterre, B. M. Metzger, *The Early Versions of the New Testament: Their Origin, Transmission, and Limitations* (Oxford: Clarendon Press, 1977); en Allemagne, K. Aland, *Die alten Übersetzungen des Neuen Testaments, die Kirchenväterzitate und Lektionare* (Berlin / New York: W. de Gruyter, 1972). Cet ouvrage collectif donne normalement une documentation importante, qu'il est inévitable de reprendre jusqu'à un certain point dans notre exposé. La publication de K. Aland tente de tenir compte des lectionnaires et des citations. Les lectionnaires constituent un point très délicat de l'analyse philologique du texte. Une expérience a été faite sur les épîtres catholiques en collaboration avec plusieurs spécialistes dans toutes les langues anciennes: C.-B. Amphoux et J.-P. Bouhot, *La lecture liturgique des Épîtres catholiques dans l'Église ancienne* (Lausanne: Édition du Zèbre, 1996). L'expérience s'avère négative dans son ensemble: les textes de la traduction dans un lectionnaire ne se laissent pas influencer par une version qui serait par le fait même normative. Il s'ensuit que des petits fragments peuvent aussi bien provenir d'un lectionnaire que d'un texte complet.

Ajoutons enfin que la troisième question, celle de la référence aux éditions s'apparente aujourd'hui à une discipline qui tend à devenir autonome. Le dédale des éditions du XVe au XVIIIe siècle est d'une complexité redoutable. Il est remarquable que, spontanément, la bibliographie plus récente mentionnée ci-dessus évite de reprendre les données considérables des encyclopédies plus anciennes. Parmi celles-ci, il y a notamment le problème particulier des éditions polyglottes, qui impriment en colonnes parallèles une série de versions. Leur histoire complexe est décrite par E. Mangenot à l'article «Polyglotte» du *Dictionnaire de la Bible*, vol. 5 (Paris: Letouzey et Ané, 1912), col. 513-529, sur la base d'une bibliographie déjà copieuse. La Bible polyglotte d'Alcala de 1514 à 1517 ne nous concerne pas directement, puisque seuls l'hébreu, le grec et le latin y figurent. La première polyglotte à introduire le texte syriaque est celle d'Anvers, parue chez Plantin de 1568 à 1572 en huit tomes sous le titre *Biblia hebraice, chaldaice, graece et latine*. Le texte syriaque y est encore imprimé en caractères hébreux. La polyglotte de Paris, de 1628 à 1645, comporte neuf tomes en 15 volumes in-folio sous le titre *Biblia, 1. hebraica. 2. samaritana. 3. chaldaica. 4. graeca. 5. syriaca. 6. latina. 7. arabica, quibus textus originales totius Scripturae Sacrae, quorum pars in editione Complutense, deinde in Antuerpiensi regiis sumptibus extat, nunc integris ex manuscriptis toto fere orbe quaesitis exemplaribus exhibentur*. La partie la plus nouvelle de cette édition est le texte arabe. Enfin de 1654 à 1657, Brian Walton fit paraître en six in-folios *SS. Biblia polyglotta complectens textus originales*

hebraicos cum Pentateucho Samaritano, chaldaicos, graecos versionumque antiquarum samaritanae, chaldaicae, latinae Vulgatae, aethiopicae, graecae Sept., syriacae, arabicae, persicae, quicquid comparari poterat ex mss. antiquis undique conqui stis optimisque exemplaribus impressis summa fide collatis. Comme le montre le titre, les éditions orientales dépendent le plus souvent d'éditions antérieures et non de manuscrits. Le meilleur guide pour la liste de ces éditions anciennes est T. H. Darlow et H. F. Moule, *Historical Catalogue of the Printed Éditions of Holy Scripture in the Library of the British and Foreign Bible Society*, vol. 2: *Polyglots and Languages Other than English* (Londres, 1911) et reprint H. Kraus, New York 1963, en 3 volumes.

Ayant ainsi parcouru les quelques points où les six langues principales peuvent être envisagées ensemble dans le cadre d'une bibliographie commentée, il nous faut maintenant procéder par langue. Nous le ferons dans l'ordre alphabétique arabe, arménien, copte, éthiopien, géorgien et syriaque.

1. La traduction de la Bible en arabe chrétien

A côté de la traduction déjà présentée par J. Blau, il y a de très nombreuses initiatives dans un dialecte arabe chrétien dont J. Blau lui-même a donné une description par rapport à l'arabe classique: J. Blau, *A Grammar of Christian Arabic Based Mainly on South-Palestinian Texts from the First Millenium* (Louvain: Peeters, 1966), en trois fascicules à pagination continue.

L'étude la plus ample sur les versions arabes demeure celle de G. Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, vol. 1 (Vatican, 1944), 85-195. De première importance est la liste déjà longue des catalogues de manuscrits auxquels G. Graf a puisé sa documentation. Elle compte 105 entrées, dûment recensées aux pages XXIX-XXV de l'ouvrage. C'est là une première esquisse de topobibliographie, mais ses données sont parfois dépassées à cause de la mobilité des manuscrits ou parce que de nouveaux catalogues ont paru. Parmi ceux-ci, le plus important est sans conteste G. Troupeau, *Catalogue des manuscrits arabes* I: *Manuscrits chrétiens*, tome 1 (Paris: Bibliothèque Nationale, 1972); tome 2 (ibid., 1974).

Le plus ancien témoin manuscrit demeure les deux feuillets de parchemin écrits en deux colonnes en petite onciale grecque penchée, sans doute du VIIe-VIIIe siècle. La colonne de gauche est en grec, la colonne de droite est en arabe, écrite avec la même onciale grecque. Le document a été trouvé par B. Violet en 1900, alors qu'il avait eu la permission d'entrer dans la *Geniza* de la mosquée de Damas. Il l'a publié sous le titre «Ein zweisprachiges Psalmfragment aus Damaskus», dans *Orientalistische Literaturzeitung* (1901), 384-404, 425-441 et 475-488. On se rappellera les pierres tombales de la laure de Choziba publiées par A. I. Papadopoulos-Kerameus, «Hristianskija nadpisi iz uščela Huziba sobrannyja v 1889 godu», dans *Soobščenie im. Pravosl. Palestinskago Obščestva*, 1903 (Saint-Pétersbourg, 1904), 200, 202, 204 et 213. On y trouve en grande onciale grecque les inscriptions funéraires d'un Jean l'Arabe et d'un Serge le Sarrasin à côté de celles de moines grecs. Le Ve ou le VIe siècle est la période la plus probable pour l'éclosion d'une bilingue à écriture exclusivement grecque. Les deux feuillets, qui contiennent le Ps 77,20-31.51-61, appartiennent sans doute à un psautier complet, entièrement disparu. Le contenu de la Geniza de Damas a été transféré au Musée des arts turcs et islamiques d'Istanbul, comme le montre D. Sourdel, «À propos des documents de la grande Mosquée de Damas», dans *Revue des études islamiques* 33 (1965), 75-85. La présence des voyelles dans ce fragment a été excellemment exploitée par J. Blau pour illustrer les particularités de l'arabe chrétien ancien. A. Baumstark s'est appuyé sur des arguments de critique textuelle touchant le texte du Ps 110, dans un manuscrit qui portait autrefois la cote 94 à Zurich et a été mis en vente en 1922 par la firme Hiersemann. Les manuscrits de ce catalogue sont également souvent cités par G. Graf. Leur position présente a été dépistée par B. Outtier, «Le sort des manuscrits du catalogue Hiersemann 500», dans *Analecta Bollandiana* 93 (1975), 377-380. Le psautier de A. Baumstark se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de Bryn Mawr College, près de Philadelphie aux États-Unis. Le manuscrit lui-même date du VIIIe-IXe siècle, et l'étude de A. Baumstark attribue à son texte une ancienneté allant jusqu'au Ve siècle, dans «Der älteste erhaltene griechisch-arabische Text von Psalm 110 (109)», dans *Oriens Christianus*, 3e série, 9 (1934), 55-66.

Citant les sources utilisées pour sa grammaire, J. Blau (29-35) a énuméré les manuscrits les plus anciens, en y adjoignant encore des références bibliographiques que nous ne reproduisons pas ici. Certains de ces textes ont fait l'objet d'une édition ultérieure que nous citons:

- le Vat. Borg. ar. 95 du IXe siècle, contenant les quatre évangiles a été édité pour Matthieu et Marc par B. Levin, *Die griechisch-arabische Evangelien-Übersetzung Vat. Borg. ar. 95 und Ber. orient. oct. 1108* (Uppsala, 1938). J. Blau leur adjoint le ms. Sin. ar. 72, daté de 897, ainsi que les Sin. 74 et 75. Le codex daté présente déjà des corrections de langue. Sur le ms. ar. Sin. 72, S. Arbache a écrit *Une ancienne version arabe des évangiles* (Bordeaux III, 1994), comme doctorat à l'Université Michel de Mentaigne. A ce propos, le *Bulletin d'arabe chrétien* I/3 (octobre 1977) annonçait un travail d'ensemble sur les versions arabes des évangiles par A. Ferré, destiné à remplacer I. Guidi, *Le traduzioni degli Evangelii in arabo e in etiopico* (Rome, 1888), et G. Graf, 138-170. Ce travail n'a cependant pas été mené à terme.
- le ms. Sin. ar. 70, du IXe siècle, contient également les quatre évangiles.
- le ms. Vat. ar. 13, également du IXe siècle, contient aussi les quatre évangiles.
- dans une langue beaucoup moins dialectale, le ms. Tischendorf XII, oriental 1075

de Leipzig, du Xe siècle, et sa continuation Brit. Museum add. 14467, contiennent des fragments des évangiles. La première partie a été publiée par I. Gildemeister, *De evangeliis in Arabicum e Simplici Syriaca translatis* (Bonn, 1865). La traduction provient du syriaque.

- le codex Sin. 155, du IXe siècle, a été édité par M. D. Gibson, *An Arabic Version of the Epistles of St Paul to the Romans, Corinthians, Galatians with Part of the Epistles to the Ephesians* (Studia Sinaitica 2; Londres, 1894). L'éditrice ne savait pas que la suite du même codex se trouvait au British Museum, or. 8612 jusqu'à 2 Tim 2,12a. L'auteur de cette version laisse apparaître une certaine influence araméenne, mais il s'agit encore d'une version sur le grec.
- le ms. Sin. ar. 73, contient les épîtres de saint Paul, de Rom 6,20 à 2 Tim 3,8. Du IXe siècle, sa langue est pourtant déjà moins locale.
- le ms. Sin. ar. 154, du IXe siècle, contient les Actes, et a été publié par M. D. Gibson, *An Arabic Version of the Acts of the Apostles* (Studia Sinaitica 7; Londres, 1899). Cette version est traduite sur le syriaque.
- le ms. Paris ar. 6725, écrit en 902 à Jérusalem contient des fragments des Actes des Apôtres, dans une langue plus évoluée.
- le ms. Brit. Museum or. 8605, du Xe siècle, contient Act 5,32-8,32; 13,13 jusqu'à la fin et les épîtres catholiques. L'auteur trahit également une influence araméenne.
- le ms. Sin. ar. 151 du Xe siècle contient les épîtres de saint Paul et les Actes, il est copié sur un modèle daté de 867. Les épîtres ont été publiées par H. Staal, *Mt. Sinai Arabic codex 151* I: *The Pauline Epistles* (CSCO 452; Louvain: Peeters, 1983) avec la traduction anglaise (CSCO 453; Louvain, 1983); II: *Acts of the Apostles: Catholic Epistles* (CSCO 462 et 463; Louvain, 1984).
- le ms. Sin. ar. 4, écrit en 964, est traduit sur la Peshiṭta et contient le Pentateuque. La langue est déjà classique.
- le ms. Sin. 2 , du Xe siècle, contient également le Pentateuque.
- le ms. British Museum add. 26116, du IXe siècle, contient des parties de Job qui ont été publiées par W. G. F. Graf von Baudissin, *Translationis antiquae arabicae libri Jobi quae supersunt nunc primum edita* (Leipzig, 1870) avec une traduction latine. La suite de ce manuscrit est le ms. Sin. ar. 1, qui contient également des parties de Daniel, Jérémie et Ezdras. Le texte de Job doit être confronté avec le codex de Leyde 14238, fol. 66-99, daté de 950, décrit par M. van Esbroeck, «Remembrement d'un manuscrit sinaïtique arabe de 950», dans K. Samir, *Actes du premier Congrès international d'études arabes chrétiennes* (Orientalia Christiana Analecta 218; Rome, 1982). G. Graf signale (127) encore ce codex sous la cote K. Hiersemann, Katal. 500, Nr. 16, et y ajoute des témoins de Milan, Sharfeh et Abū Maqār.
- le ms. Sin. ar. 155, du IXe-Xe siècle, contient le Siracide, et a été publié par R. M. Frank, *The Wisdom of Jesus ben Sirach* (CSCO 357 et 358; Louvain, 1974).

- le ms. Sin. ar. 30, écrit en 977 contient les Psaumes et les Odes en arabe très classique.
- les fragments Bibliothèque Lénine or. 432 à Moscou contiennent un psautier trilingue grec-syriaque-arabe écrit au IXe siècle.

Cette vingtaine de manuscrits anciens témoignent de traductions très anciennes. Mais dès le IXe siècle, certains manuscrits ont déjà délaissé les tournures dialectales propres à l'arabe chrétien. Les autres recopient des versions effectuées à des dates plus reculées. La découverte en 1975 de manuscrits entre les deux murailles du couvent de Sainte-Catherine au Mont Sinaï permet d'ajouter encore certains témoins, décrits par I. E. Meimaris, *Κατάλογος τῶν νέων ἀραβικῶν χειρογράφων τῆς ἱερᾶς μονῆς ἁγίας Αἰκατερίνης τοῦ ὄρους Σινᾶ* (Athènes, 1985), surtout les parchemins n° 14 et 15, avec les miniatures représentant les évangélistes, 33 et 56 pour l'Ancien Testament, 59 pour les Actes, 23 et 34 pour les Psaumes et les Odes, et le manuscrit de papier 19 pour la Sagesse. La plupart de ces fragments sont des parties de manuscrits connus déjà par ailleurs.

Sur la Genèse, signalons R. Köbert, «Die älteste arabische Genesis-Übersetzung», dans F. Altheim et R. Stiehl, *Die Araber in der alten Welt*, tome 2 (Berlin: W. de Gruyter, 1965), 333-343, qui imprime Gen 1-3 intégralement cité dans le «Kitāb al-Ma'arif» d'Ibn Qutaybah, décédé en 884 ou 889.

Dans le tome 6 de *The Coptic Encyclopedia* (New York / Toronto: Macmillan, 1991), 1827-1836, K. Samir a précisé les pages de G. Graf pour l'Ancien Testament du point de vue copte. Il examine successivement les traductions arabes-coptes complètes pour les livres des Chroniques, d'Ezra, de Josué, des Juges, de Néhémie, du Pentateuque et de Ruth, en remontant des éditions vers les manuscrits, tous médiévaux et postérieurs aux témoins en arabe-chrétien. Il distingue six versions des Chroniques dont il remonte la filière manuscrite, quatre pour Ezra, quatre pour Josué, cinq pour les Juges, trois pour Néhémie, six pour le Pentateuque, dont la première est celle de Saadia Gaon, mort en 942, et le cas particulier de Ruth qui semble n'avoir pas toujours figuré au canon biblique. Certaines parties ont fait l'objet d'une étude spéciale: B. Knuttson, *Studies in the Text and Language of Three Syriac-Arabic Versions of the Book of Judicum with Special Reference to the Middle-Arabic Elements* (Leyde, 1974). À cette étude fait écho K. Samir, «Trois versions arabes du livre des Juges», dans *Oriens Christianus* 65 (1981), 87-101.

Pour ce qui concerne le livre des Chroniques, le même savant compte une série de versions:

- Pour la polyglotte de Paris, le manuscrit le plus ancien est le Paris ar. 23, copié en Égypte au début du XIVe siècle. A la même famille appartiennent le Paris ar. 1 (1585),

le ms. du patriarcat copte Graf 244 [= G. Graf, *Catalogue des manuscrits arabes chrétiens conservés au Caire* (Vatican, 1934)] ou Simaykah 49 [= M. Simaika Pasha et Yassa Abd-al-Massih Effendi, *Catalogue of the Coptic and Arabic Manuscripts in the Coptic Museum, the Patriarcate, the Principal Churches of Cairo and Alexandria and the Monasteries of Egypt*, 2 vol. (Le Caire, 1939 et 1942) les cotes de Simaykah, étant les seules à être connues sur place au Caire], et la Bodl. 270 (Nicoll, Christian Arabic 2 [XVIIe siècle]). 1 Chron y est appelé «6ème livre des Rois».

- Une version antérieure au XIVe siècle se trouve dans le Bodl. 493 (Nicoll Christ. Arab. 5). A cette version se rattachent deux manuscrits du Caire au patriarcat copte: Graf 235 ou Simaykah 13 (1585) et Graf 236 Simaykah 94 (1760). Ces versions donnent pour titre une fausse interprétation de l'hébreu «dibre hayyamīm» comme «dbar Yamīn», fils de la main droite. L'origine est sans doute syriaque *sfar dbar yomīn*.
- Une autre version avec le même titre en paraît un remaniement, et se trouve dans les manuscrits du Patriarcat copte Bible 44, avec le même texte, mais une division différente. S'y rattachent les mss Vatican 399, XVe siècle, le manuscrit du Musée Copte Bible 102, Graf 674, Simaykah 29, et le Patriarcat Copte Bible 44, Graf 237, Simaykah 107, de 1782.
- Au XVe siècle il y encore trois témoins d'une autre traduction, Paris ar. 24, Florence bibl. Palatine or. 9 et Patriarcat copte Graf 257 et Simaykah 44.
- Aux XVIIe-XVIIIe siècles, pas moins de sept manuscrits du Patriarcat copte et huit du Musée Copte ont copié l'édition romaine de 1671.

On trouvera dans *The Coptic Encyclopedia* les détails pour les autres livres de l'Ancien Testament, et dont la morphologie générale est assez proche du cas des Chroniques, l'édition romaine de 1671 ayant partout provoqué de nombreuses copies manuscrites.

Les travaux de G. Graf et de K. Samir n'ont pu encore inclure les 44 manuscrits bibliques brièvement signalés par U. Zanetti, *Les manuscrits de Dayr Abū Maqār* (Genève: P. Cramer, 1986), 17-20.

Parmi les recensions coptes-arabes, plusieurs sont intégrées dans les manuscrits ou éditions de la Bible complète, par lesquelles G. Graf avait commencé son exposé (88-101). Il est utile de les mentionner ici:

- D'après Mas'ūdī, mort en 957, la Septante aurait été entièrement traduite en arabe par Ḥunayn ibn Isḥāq, mort en 873. Rien n'en est demeuré.
- Du côté melkite, au XVIe siècle, une traduction complète de la Bible demeura à Balamant au Liban avant d'être transférée par le patriarche melkite Grégoire IV (1906-1928) à Saint-Pétersbourg, où il figure sous la cote Musée Asiatique D 226. Son texte correspond aux mss Vatican arabe 467 et 468. Ceux-ci furent composés par le jésuite Giovanni Baptista Eliano en 1578-1579, à la demande du Pape Grégoire XIII. Le rapport entre ces deux rédactions a donné lieu à une ample discussion, dûment signalée par G. Graf, 90-92. Elles remontent probablement à un archétype commun. Ce texte devait aboutir à l'édition romaine de 1671.

- A la même époque, on confectionna chez les Coptes une Bible entière à partir de versions partielles diverses. Il s'agit du Paris ar. 1, écrit au Caire en 1584-1585, base de la polyglotte de Paris. La suite en est le British Museum or. 1326, ar. Suppl. 1. G. Graf signale encore quelques Bibles complètes, qui devraient être analysées: une signalée au collège Maronite de Rome, une dans la collection Adler de Washington, et une fragmentaire dans le Parisinus ar. 4759, une dans le ms. Beyrouth 419, achevée en 1690. Au British Museum l'or. 8745 serait une traduction sur la Vulgate, d'après O. Löfgren dans *Studien zu den arabischen Danielübersetzungen* (Uppsala, 1936). Enfin les Capucins usaient en 1633 à Alep d'une Bible arabe traduite de la Vulgate.
- La première édition complète est celle des polyglottes de Paris et de Londres. Gabriel le Sionite y traduisit du syriaque sur la base du Paris ar. 1.
- La deuxième édition est celle du Pape Grégoire XIII parue en 1671 sur les mss Vatican 467 et 468: *Biblia sacra arabica sacrae Congregationis de Propaganda Fide jussu edita ad usum Ecclesiarum Orientalium additis et regionis bibliis latinis vulgatis*, 3 vol. (Rome, 1671). Sur cette édition, G. Graf donne encore une bibliographie importante, 96-97.
- Le copte Raphaël al-Tūkhī édita à Rome une bilingue latine-arabe: *Biblia sacra in lingua arabica* (Rome, 1732), en deux volumes. L'auteur a traduit directement de la Vulgate. Sa traduction n'a pas eu d'influence en Égypte.
- À l'initiative de Eli Smith, missionnaire protestant mort en 1857, l'imprimeur Cornely van Dijck de Beyrouth mit en route une traduction destinée à remplacer la Bible de 1671. Y travaillèrent les savants maronite Butrus al-Bustāni et melkite Nāṣīf al-Yazīǧī ainsi que le professeur musulman de la mosquée d'al-Azhar du Caire, Yūsuf al-Asīr. Sur cette édition qui parut à Beyrouth en 1858 et 1860, puis en un volume en 1864, I. A. Saliba, «The Bible in Arabic: The 19th Century Protestant Translation», dans *The Muslim World* 65 (1975), 254-263, a puisé d'utiles renseignements aux Archives de l'American Board of Commissioners for Foreign Missions, conservées au Harvard College Library, Cambridge, Massachusetts. Un résumé en est fourni par S. Khalil dans le *Bulletin d'arabe chrétien* 3 (1979), 33-34.
- J. D. Carlyle, *The Holy Bible: Containing the Old and the New Testaments in the Arabic Language* (Newcastle upon Tyle, 1811), est la première Bible protestante à l'usage des missionnaires. Le Nouveau Testament connut quatre éditions en 1820, 1833, 1850 et 1858, et la Bible entière en 1822, 1831, et 1860. La bibliographie concernant le texte de ces éditions est donnée par G. Graf, 98-99. Elles continuèrent avec huit éditions jusqu'en 1907 et cinq éditions de la Société biblique américaine jusqu'en 1884 à Beyrouth.

- Les Dominicains de Mossoul à l'initiative de Joseph David publièrent une Bible complète en 1875-1878 en 4 tomes. Il s'agit pratiquement d'une révision de l'édition de 1671.
- L'édition des jésuites *al-Kitāb al-Muqaddas*, Beyrouth, 1 (1876), 2 (1880) et 3 (1878) eut cinq éditions jusqu'en 1932. Elle se signale par sa vocalisation intégrale et sa tenue littéraire.

Là où G. Graf, 101-137, passe en revue les traductions par livres isolés de l'Ancien Testament, nous extrayons maintenant ce qui ne concerne pas les coptes, déjà recensés et mieux identifiés par K. Samir, ni les éditions déjà rencontrées. Autrement dit, il s'agit des livres isolés dépendant du syriaque.

- Pour le Pentateuque, trois versions dépendent de la Peshitta. La première a été éditée par P. de Lagarde, *Materialien zur Kritik und Geschichte des Pentateuchs*, vol. 1 (Leipzig, 1867) sur la base du manuscrit de Leyde or. 2365, de 1240, dont le texte doit être corrigé selon les indications de J. Caleb Hughes, *De Lagardes Ausgabe der arabischen Übersetzung des Pentateuchs Cod. Leiden arab. 377 nachgeprüft* (Leipzig, 1914) et *Leipziger Semit. Studien* VII, 3 (1920), et figure ci-dessus dans le corpus de J. Blau pour la grammaire de l'arabe chrétien d'après le fragment Tischendorf. G. Graf signale encore Breslau univ. or. 1, Mingana ar. chr. 1 (1270) et Berlin ar. 10172 (1280) pour des fragments seulement. La deuxième recension dépend de la Peshitta syriaque orientale, et a été présentée par G. Graf, «Die arabische Pentateuchübersetzung in cod. Monac. Ar. 234», dans *Biblische Zeitschrift* 15 (1919-1921), 97-115, 193-212 et 291-330. Une partie de cette version se trouve aussi acéphale et mutilée dans le Vat. ar. 525 (XVIIe-XVIIIe siècle). La troisième version provient de l'Hexaple syriaque. Elle a été composée au Xe siècle par le syrien al-Ḥāriṯ ibn Sinān ibn Sinbāṭ, originaire de Ḥarrān. Elle a été décrite par Abu'l Barakāt ibn Kabar, mort en 1324, au cha6 de «La lampe des ténèbres». On la trouve dans le Paris. ar. 13, dans le Bodl. Ar. Christ. Uri 2, et dans Dayr Abū Maqār 1. Quelques exemples de sa traduction figurent dans les commentaires du tome 6 de la polyglotte de Londres. G. Graf énumère encore 108 plusieurs manuscrits non analysés du Pentateuque, dont quelques-uns ont été déjà rencontrés ci-dessus chez les coptes.
- le psautier a été étudié par J. C. Döderlein, «Von arabischen Psaltern», dans *Repertorium für biblische und morgenländische Literatur*, vol. 2 (Leipzig, 1778), 151-179; vol. 4 (1779), 57-96. Les traductions indépendantes ont été nombreuses. Abdallah ibn al-Faḍl, au XIe siècle, refit une traduction melkite dont le prologue se trouve dans le ms. Vat. ar. 4. En 1735, le melkite Abdallah Ẓāhir en fit une révision, qui a fini par s'imposer même chez les Coptes. Un aperçu des innombrables éditions est donné par C. Karalevsky, *Χρυσοστομικά*, Rome 1908, 604 sqq.
- L'édition du Patriarche Athanase IV Dabbās d'Antioche à Alep en 1706 connut seize impressions jusqu'en 1863.

Parmi les textes arabes de toute provenance, on notera l'édition du dominicain Augustinus Justinianus, évêque de Nebbio en Corse (1470-1536), qui publia à Gênes un *Psalterium Hebreum, Graecum, Arabicum et Chaldeum cum tribus latinis interpretationibus et glossis* (Gênes, 1516). Le couvent Saint-Antoine de Quzhaiyā publia un nouveau psautier syro-arabe carchūni (arabe écrit avec des caractères syriaques) à l'initiative de l'archevêque maronite Sarkīs ar-Ruzzī: *Psalmi syriace et arabice* (1610). G. Graf signale encore 124-126 deux psautiers mozarabes, British Museum Ar. 4 (1239) et Vat. ar. 5 (XIIIe siècle), et plus de cinquante manuscrits qu'il faudrait dépouiller pour situer leur version dans le large volant des traductions arabes.

- Le Cantique des Cantiques a été publié à part par J. G. Nisselius, *Canticum canticorum Schelemonis aethiopice et arabice* (Lugd. Batav., 1656). Les Proverbes de l'édition de 1671 furent fortement retravaillés sur l'hébreu dans l'édition de Agapius Bšay, *Amṯal Sulaiman al-ḥakim* (Malte, 1834). Du même une édition bilingue arabe-copte: *Proverbia Salomonis* (Rome, 1889). La Sagesse et le Siracide sont imprimés dans Claude J. Labib, *Kitab al-asfār al-mahdufa* (Le Caire, 1911). Les livres de la Sagesse, Proverbes, Siracide et Cantique furent également, selon le témoignage d'Abu'l Barakāt, traduits par al-Ḥāriṯ ibn Sinān de Ḥarrān. Parmi la tradition manuscrite on notera à Birmingham le Mingana ar. chr. 121, du Xe siècle. Le Siracide apparaît aussi dans une traduction de «Pethion fils de Job, traducteur du pays de Syrie», qui travaillait au milieu du IXe siècle, notamment dans le codex du Caire Patriarcat copte 232 (XVIIe siècle), fol. 74-91. Pour le Siracide, le jacobite Basile de Tibériade fit également au Xe siècle une révision sur la Septante d'un modèle dépendant du syriaque, contenu dans le ms. carchūni Paris syr. 179, fol. 58-126. À ces quelques points de repère, G. Graf adjoint (130-131) 38 manuscrits dont le texte devrait être analysé.
- Pour les prophètes, il y a une étude d'A. Vaccari, «Le versioni arabe dei profeti», dans *Biblica* 1 (1920), 266; 2 (1921), 401-423. Les manuscrits utilisés pour les polyglottes remontent à un archétype traduit par un certain 'Alam. Une autre traduction sur les Septante se trouve dans le ms. British Museum Ar. suppl. 3 (1806). Une troisième traduction a été faite immédiatement sur le copte. Elle est conservée dans les mss Ambrosienne C 58 inf (1226), dans le ms. Brit. Museum or. 5918 (XIIIe-XIVe siècle), et dans le ms. Bodl. Ar. Christ. Uri 6. Pour les prophètes, Pethion a également donné une traduction d'Isaïe, Jérémie et Ezéchiel que l'on trouve dans les mêmes manuscrits. Les recensions du livre de Daniel ont été étudiées par O. Löfgren, *Studien zu den arabischen Danielübersetzungen mit besonderer Berücksichtigung des christlichen Textes* (Uppsala, 1936).

Le Nouveau Testament possède encore un plus grand nombre d'éditions et de manuscrits. Un survol toujours valable en a été fourni par H. Hyvernat, dans l'article *(versions) arabes* du *Dictionnaire de la Bible*, tome 1 (Paris: Letouzey et Ané, 1912),

col. 851-856, sur la base de I. Guidi, *Le traduzioni dei Evangeli in arabo e in etiopico* (Rome, 1888), tandis que G. Graf lui consacre 138 à 195 des notices plus fouillées.

- Le premier groupe est antique, et représenté par quatre témoins manuscrits: MS. Borgia ar. 95 (IXᵉ siècle), Berlin or. oct. 1108 (1046-1047), Leipzig or. 1059 A (IXᵉ siècle) et Sin. ar. 74 (IXᵉ siècle). Tous ces fragments proviennent du Mont Sinaï. Un cinquième tout petit fragment, Mt 13,49-52, contenant aussi un morceau du texte grec, a été décrit par J. Rendel Harris, *Biblical Fragments from the Mount Sinai* (Londres / Cambridge, 1890), puis dûment édité par A. Smith Lewis, *A Catalogue of the Syriac Mss in the Convent of St. Catherine on Mount Sinai* (Londres, 1894), 105. Le tout a été étudié et édité comme on l'a vu parmi les sources de la grammaire de J. Blau, par B. Levin, *Die griechisch-arabische Evangelien: Übersetzung Vat. Borg. 95 und Berl. orient. oct. 1108* (Uppsala, 1938). Cette recension porte des rubriques liturgiques d'une antiquité telle, qu'il n'est pas exclu du tout que la traduction date de 630. Elle reflète des usages sûrement antérieurs à 843. Se rapprochent de ce type, les mss Sin. ar. 75 et Sin. ar. 72, écrits en 897 par Stéphane de Ramlah. Cette version garde des traces du Diatessaron. À cette recension, G. Graf rattache le fragment de Paris suppl. grec 911, qui provient du Saint-Sépulcre et contient Lc 23,46-47. Il a été reproduit dans *Römische Quartalschrift* 7 (1893), planche XIV, 2 et commenté 78.

- Le Vat. ar. 13, du IXᵉ siècle, présente une traduction différente, souvent élargie par des reprises et des commentaires, dont I. Guidi, *Le versioni*, 8 sqq., a reproduit des spécimens pour Mt 10,28-41 et 26,1-13.

- Theophile ibn Taufīl, évêque melkite du Caire originaire de Damas fit une traduction des évangiles dont deux exemplaires, l'un daté de 1046, l'autre de 1195, servirent au remaniement qu'effectua le copte Hibatallāh ibn al-'Assāl en 1253. S'y rattachent, parce que traduits sur le grec, les mss Sin. ar. 69 (1065), Sin. ar. 99 (1286) et Sin. ar. 91 (1292), étroitement dépendants du codex Alexandrinus. Egalement les mss Sin. ar. 97 (1123), Sin. ar. 104 (1281) et 106 (1056). Ces derniers sont des lectionnaires. G. Graf ajoute encore huit autres manuscrits de Beyrouth, du Saint-Sépulcre, de Florence, de Šarfeh, ainsi que trois bilingues Sin. ar. 43 (995-996) et Saint-Sépulcre grec 25 (XIᵉ siècle) et Venise Marc. Grec 539,1 (XIIᵉ siècle).

- G. Graf classe ensuite 148-149 six manuscrits comme mélange entre les versions arabes-syriaques et arabes-grecques, dont le Borg. ar. 71 du XIᵉ siècle, est le plus ancien. Sur ce groupe, on verra l'article de C. Peters, «Von arabischen Evangelientexten in Handschriften des Universitäts-Bibliothek Leiden», dans *Acta Orientalia* 10 (1940), 131-135. C'est dans ce groupe que figurent les mss Vat. ar. 467 et 468 qui aboutirent à l'édition de 1671. S. Euringer, «Zum Stammbaum der arabischen Bibelhandschriften Vat. ar. 468 und 467», dans *Zeitschrift für Semitistik und verwandte Gebiete* 7 (1929), 259-273, a démêlé l'influence du Diatessaron dans ce groupe.

- Pour les versions arabes dépendant du syriaque, J. Gildemeister, *De evangeliis in arabicum e simplici syriaca translatis* (Bonn, 1865), a réuni les témoignages du codex de Leipzig, Univ. or. 1075 (Xᵉ siècle) avec ceux du Brit. Museum add. 14467. Le Vat. ar. 13, étudié par I. Guidi, s'y rattache.

- Le nestorien Abu'l Farağ 'Abdallah ibn aṭ-Ṭaiyib, mort en 1043, traduisit directement du syriaque. Ibn al-'Assāl signale un autre contemporain Bišr ibn as-Sirrī dont il a utilisé la traduction pour Matthieu et Luc. Appartiennent à une traduction de ce type huit manuscrits dont les plus anciens sont le ms. Sin. ar. 82 (1197) et le Carchūni Berl. ar. 10175 (1265). G. Graf donne encore (152) dix-sept autres manuscrits plus tardifs qui paraissent se rattacher à ce type, avec la bibliographie qui s'y rattache.

- Il reste également une traduction arabe du Diatessaron lui-même, éditée à partir d'un manuscrit du XIIᵉ siècle de la bibliothèque de Paul Sbath, d'abord par A. Ciasca, *Diyātāsārūn ... seu Tatiani Evangeliorum Harmoniae arabice* (Rome, 1888). Une impression anastatique parut en 1914. Cette édition provoqua une grande série de publications, dont quelques-unes sont signalées par G. Graf. L'existence de cette version fut mieux déterminée par A. S. Marmardji, *Diatessaron de Tatien: Texte arabe établi, traduit en français, collationné avec les anciennes versions syriaques, suivi d'un évangile diatessarique syriaque et accompagné de quatre planches hors-texte* (Beyrouth, 1935). Il se base sur le manuscrit du Caire 263 (1796) qui correspond au Borgia ar. 250 et qui nomme Ibn aṭ-Ṭayib comme traducteur. L'ouvrage a été critiqué par A. Baumstark, dans *Oriens Christianus* 33 (1936), 235-245, par D. S. Margoliouth dans *Journal of Theological Studies* 38 (1937), 76-79 et par P. Benoit dans *Revue Biblique* 46 (1937), 124-128. L'auteur a trop souvent été influencé par son propre «arabe classique», et a négligé les fragments de Beyrouth, signalés par S. Euringer, *Die Überlieferung der arabischen Übersetzung des Diatessarons* (Beyrouth, 1912), où l'on trouve aussi *Die Bairuter Fragmente* par G. Graf. La découverte d'un fragment diatessarique à Doura-Europos en 1935 est intégrée dans la monographie de C. Peters, *Das Diatessaron Tatians* (Rome, 1939).

- La recension Harcléenne syriaque a été également traduite en arabe dans le ms. British Museum ar. Suppl. 5 (or. 2291) du XIIᵉ siècle. Un autre exemplaire est signalé par L. Cheikho à Saint-Marc de Jérusalem.

- En Égypte, la Vulgate égyptienne prolonge la version bohaïrique copte. Un des manuscrits utilisés par Hibatallāh ibn al-'Assāl pour son édition savante était daté de 1204, et Cheikho signale une traduction également Alexandrine de 1048. De cette version il existe une édition bilingue au Caire en 1820 et une autre en 1902. En outre, elle figure à côté du texte copte dans l'édition de H. Tattam à Londres en 1829. De cette version, G. Graf énumère 38 manuscrits (156). Il en existe sûrement beaucoup d'autres. La première édition est due à G. B. Raimundi, *al-Inğīl al-muqaddas: Evangelium Sanctum, in*

typographia Medicea (Rome, 1590), ainsi que l'année suivante avec une traduction interlinéaire d'Antoine Sionita. C'est à ce type de texte qu'a puisé l'édition de Thomas van Erpe, ou Erpenius à Leyde en 1616, qui s'appuie sur le ms. Leyde or. 2369 (1342) ayant appartenu à Scaliger. La provenance est analysée par P. de Lagarde, *Die vier Evangelien arabisch aus der Wiener Handschrift* herausgegeben (Leipzig, 1864). Il s'agit du ms. Vienne or. 1544 (XIVe-XVe siècle), complété par Leyde or. 2374 provenant également de Scaliger. Les polyglottes ont utilisé l'édition de Rome de 1591. De la vulgate égyptienne, G. Graf note encore (169-171) 92 manuscrits avec quelques notes bibliographiques adjacentes.

- La version de Hibatallāh al As'ad ibn al-'Assāl est une amélioration véritablement critique du texte arabe à partir de sources toutes indiquées avec précision. La préface de ce travail critique a été publiée par D. B. MacDonald, «Ibn al-'Assāl Arabic Version of the Gospels», dans *Homenaje a D. Fransisco Codra en su jubilacion del profesado: Estudios de erudicón oriental* (Saragosa: M. Escar, 1904), 375-392. G. Graf en signale une vingtaine de manuscrits 162-163. K. Samir, «La version arabe des évangiles d'al As'ad ibn al-'Assāl», dans *Parole de l'Orient* 19 (1994), 441-451, a porté ce nombre à 31 manuscrits. Il y résume les assertions antérieures de I. Guidi en 1888, de MacDonald en 1895, de H. Hyvernat en 1895, de F. C. Burkitt en 1898, de L. Cheikho en 1901, de D. B. MacDonald en 1904, de A. Mallon en 1905 et de G. Graf en 1947, et répond à une demande de K. E. Bailey, «The Arabic version of the Bible», dans *Theological Review* 5 (Beyrouth, 1982), 155-243. La traduction d'al-'Assāl et celle d'ibn aṭ-Ṭaiyib ont été utilisées pour une nouvelle Harmonie des quatre évangiles par Yūsuf Ḥabašī. G. Graf donne quatre manuscrits mélangeant les deux traductions, le plus ancien étant du XVIe siècle.

Il existe au surplus plusieurs essais d'interprétation des évangiles en style élégant arabe. Le plus célèbre auteur est le syrien 'Abdīšō' de Nisibe en 1300 ou 1313. Le Coran se justifiant de son origine divine uniquement par le critère de la sublimité de sa langue, ces essais démontrent que l'évangile ne présente aucun obstacle pour être habillé dans un style analogue. Quelques extraits en furent récités par Sami el-Khoury au premier Symposium syro-arabicum de Kaslik en septembre 1995, dont la partie arabe est encore à paraître. G. Graf en signale six manuscrits dont certains ont aujourd'hui disparu.

L'existence de ce genre littéraire très spécial est toutefois attestée à date beaucoup plus reculée par des citations de l'évangile dans l'ouvrage polémique anti-chrétien d'al-Qāsim ibn Ibrāhīm al-Ḥasanī, un imām yéménite décédé en 860: I. de Matteo, «Confutazione contra i cristiani della zaydita al-Qāsim b. Ibrāhīm», dans *Rivista di studi orientali* 9 (1921-1923), 301-364.

Vers le IXe ou Xe siècle, une traduction complète semble avoir existé, dont témoignent les mss Vat. ar. 17 (1309) et 18 (993). Des échantillons en ont été publiés

par C. Peters dans *Acta Orientalia*, t. 18 (Leyde, 1940), 124-137.

Un autre essai de ce genre revient au nestorien Īšōyahb ibn Malkūn au XIIe siècle. G. Graf signale trois mss Šarfeh ar. 2/1, Sbath Fihris 226 et Borg. syr. 47 (1399). Des échantillons ont paru à Beyrouth dans *Mašriq* 11 (1908), 903-907. Un Cheikh Ibn Dād Yašū' aurait, au témoignage d'Abdīšō' de Nisibe, déjà composé un refacimento analogue, qui semble perdu totalement.

- À l'initiative du hetman cosaque Jean Masepa, le patriarche Athanase IV Dabbās d'Antioche fit publier à Alep en 1706 une nouvelle version arabe.
- Enfin Ya'qūb al-Dibsī d'Alep retraduisit les évangiles en 1691. G. Graf en signale trois manuscrits, et quelques échantillons édités dans *Mašriq* 4 (1901), 108; 7 (1905), 74; 17 (1914), 27.

G. Graf termine son exposé sur les évangiles par quelques traductions arabes faites sur le latin, qui proviennent d'Espagne. Il annexe ensuite à cette section la signalisation de 87 manuscrits non analysés. On augmentera facilement ce nombre si on utilise les petits catalogues récents publiés en arabe et qui recensent les manuscrits des couvents melkites de Syrie et du Liban: *Les manuscrits arabes dans la bibliothèque patriarcale d'Antioche et de tout l'Orient* (Beyrouth, 1988), *Les manuscrits arabes dans la bibliothèque épiscopale d'Alep* (Beyrouth, 1989); *Les manuscrits arabes dans les couvents orthodoxes antiochéens au Liban*, tome 1 (Beyrouth, 1991) [6 couvents] et tome 2 (Beyrouth, 1994) [couvent de Balamant]; *Les manuscrits arabes de diverses collections à Ḥoms, Hama et Latakié* (Beyrouth, 1994). Le catalogue le plus copieux, celui de Sayidnayah près de Damas, doit encore paraître. La nomenclature des manuscrits disponibles n'est évidemment pas close.

Le Praxapostolos et l'Apocalypse doivent enfin être traités à part, car ils constituent souvent des manuscrits autonomes. Ils jouissent d'une distribution manuscrite et ecdotique assez semblable, mais moins fournie que celle des évangiles.

- L'ancienne traduction est éditée sur le ms. Sin. ar. 155 (IXe siècle) par M. Dunlop Gibson, *An Arabic Version of the Epistles of St Paul to the Romans, Corinthians, Galatians with Part of the Epistles to the Ephesians* (Londres, 1894). Les 34 feuillets qui manquèrent à cette édition ont figuré dans la collection Grote, et sont aujourd'hui au Brit. Museum or. 8612, comme l'indique F. Krenkow, «Two Ancient Fragments of an Arabic Translation of the New Testament», dans *The Journal of the Royal Asiatic Society* (1926), 275-285. Sont semblables le Vat. ar 13, le fragment de provenance sinaïtique Brit. Mus. or. 8605 (Xe siècle), et le Paris ar. 6275, écrit par David d'Ascalon en 902. Du même type sont le Sin. ar. 97 (1123), et un manuscrit de Florence, Pal. Med. or. 9, avec traduction latine interlinéaire de Giovanni Battista Raimundi.
- Athanase IV Dabbās a également imprimé le Praxapostolos à Alep en 1706 sur la base du grec.

- Sur le syriaque a été traduit le ms. Sin. ar. 154 (IX[e] siècle) qui est un excellent témoin de la philoxénienne, avec les Actes et les épîtres catholiques. Le tout est édité par M. Dunlop Gibson, *An Arabic Version of the Acts of the Apostles and the Seven Catholic Epistles* (Londres, 1899). Un fragment Tischendorf, daté de 892, aujourd'hui à la Bibl. Publique de Saint-Pétersbourg ar. 327, dépend de la Peshitta avec un caractère nestorien. Un échantillon est donné dans Const. Tischendorf, *Notitia editionis codicis biblicorum Sinaitici...* (Leipzig, 1860), 67 sqq. Ce texte est aussi celui de l'édition d'Erpenius à Leyde en 1616. Un précédent extrait avait été publié par Ruthger Spey, *Epistola Pauli ad Galatas, item sex primaria capita christianae religionis, arabice* (Heidelberg, 1583), sur un manuscrit de Heidelberg. C'est là la première impression en arabe en Allemagne. Du même manuscrit provient l'épître de saint Jude par P. Kirsten à Breslau en 1611, et celle à Tite à Leyde en 1612, par J. Antonides. Thomas van Erpe lui-même avait en 1615 édité à Leyde Romains et Galates. Le même texte fut utilisé pour une bilingue éthiopien-arabe à Leyde en 1654 en trois livraisons par J. G. Nisselius et Theodore Petraeus. G. Graf y ajoute (176-177) 62 manuscrits, dont certains ont suscité une étude.
- Sur la version arabe de l'édition de 1671, G. Graf indique huit manuscrits d'origine syriaque.
- Une version d'origine copte est représentée surtout par le fragment Tischendorf 49, aujourd'hui Leipzig or. 1058 (XIII[e] siècle). Le Vat. ar. 14 (1357-1358) la présente interlinéaire dans le texte copte. G. Graf signale encore une vingtaine de manuscrits qui appartiennent vraisemblablement à cette catégorie.
- Le corpus paulinien a été traduit spécialement par al-Wağīh Yūḥannā al-Qalyūbī et se trouve dans le ms. Var. ar. 28 (XIII[e] siècle), dont le texte est identique au commentaire du même dans le ms. Vat. ar. 44. De cette version, il y a une copie de Léon l'Africain dans la bibliothèque d'Este à Modène en 1521. Dans sa préface, al-Qalyūbī indique qu'il a utilisé la traduction, aujourd'hui disparue, de Ibn Kātib Qaisar. G. Graf signale enfin six manuscrits présentant un texte mêlé d'origine syriaque et égyptienne.
- Quelques fragments d'une traduction du latin remontent au X[e] siècle, et un texte complet s'en trouve dans le manuscrit de Madrid Bibl. Nationale 4971. Le tout est repéré dans H. Goussen, *Die christlich-arabischer Literatur der Mozaraber* (Leipzig, 1909), 10.

À la fin de cette section, G. Graf ajoute 52 manuscrits de contenu non étudié, auquel il faudra ajouter ceux des catalogues récents de manuscrits non encore analysés.

Pour l'Apocalypse, G. Graf a lui-même écrit une étude, «Arabische Übersetzungen der Apokalypse», dans *Biblica* 10 (1929), 170-194. Sur le grec, il signale le manuscrit de Florence Pal. Med. Or. 29, et sur le syriaque le Borg. syr. 67 (XVI[e] siècle) en syriaque et carchûni. Il distingue trois groupes pour la version venant du copte, et

deux autres recensions dans quatre manuscrits. Neuf autres manuscrits sont écrits face au texte bohaïrique. Finalement, il signale encore treize manuscrits non analysés.

À la fin de son étude sur les traductions arabes de la Bible, G. Graf dresse encore un tableau des lectionnaires. Dans ce domaine, le spécialiste est aujourd'hui U. Zanetti, *Les lectionnaires coptes annuels: Basse-Égypte* (Louvain-la-Neuve, 1985). Du côté arabe, G. Garitte, «Les rubriques liturgiques de quelques anciens tétraévangiles arabes du Sinaï», dans *Mélanges liturgiques Dom B. Botte* (Louvain, 1972), 151-166, et «Un évangéliaire grec-arabe du X[e] siècle (cod. Sin. ar. 116)», dans K. Treu, *Studia Codicologica* (Berlin, 1977), 207-225, a montré que ces manuscrits sont des témoins de la liturgie hagiopolite. Les données sont analysées sur un grand nombre de manuscrits par U. Zanetti, «Les lectionnaires arabes», 191-196, dans C. Amphoux et P. Bouhot, cités au début de ce résumé, ainsi que «Les lectionnaires coptes», 141-190, qui incluent ici la Haute-Égypte.

2. Les versions arméniennes de la Bible

La date de la traduction arménienne de la Bible dépend entièrement de celle de la création de l'alphabet arménien. Celle-ci a donné lieu a une littérature immense. Il ne fait pas de doute que l'alphabet arménien a été créé dans le premier quart du V[e] siècle. D'après l'Histoire de Moïse de Khorène et celle de Koriwn, une première traduction sur le syriaque serait de 405-406, puis en 431, il y aurait eu une révision sur le grec à partir des Hexaples d'Origène. Quelles que soient la date discutable de Moïse de Khorène, qu'on place volontiers jusqu'au VIII[e] siècle, par exemple C. Toumanoff, «On the Date of the Pseudo-Moses of Chorene», dans *Handes Amsoreay* 75 (1961), col. 467-476, et le genre littéraire de l'histoire de Koriwn, analysée par deux articles récents comme un *Encomium*, A. Terian, «Koriwn's Life of Mashtots' as an Encomium», dans *Journal of the Society for Armenian Studies* 3 (1987), 1-14, et E. G. Mathews, «The Life of Maštoc' as an Encomium: A Reassessment», dans *Revue des études arméniennes* 24 (1993), 5-26, on ne peut nier l'origine des traductions entre 400 et 425. Ceux qui suivent plutôt l'historien Lazare de Pharbe, parlent directement d'une traduction sur le grec.

Contrairement au vaste panorama prospectif pour les versions arabes, où tant d'instruments de travail manquent encore, les études arméniennes jouissent d'un grand nombre de catalogues de manuscrits. Le plus important pour nos études est sans conteste C. Adjemian, *Grand catalogue des manuscrits arméniens de la Bible* (Lisbonne, 1992), 1074 pages. Ce gros volume décrit en détail 294 mss. Il a été facilité par la présence des nombreux catalogues parus auparavant, et dont B. Coulie, cité au début de cette notice, détaille les contenus.

La bibliographie la plus exhaustive touchant la Bible arménienne se trouve dans

l'article «Bibliae Sacrae Versio Armena», de H. S. Anassian, *Haykakan Matenagitut'iwn* (Bibliologie arménienne 2; Erevan, 1976), col. 309-668. Elle est munie d'une introduction fouillée (col. 309-358), qui complète les données de L. Leloir, «Versions arméniennes», dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, tome 6 (Paris: Letouzey et Ané, 1960), col. 810-818. Les col. 359-510 énumèrent par le titre, au long et au large, les éditions de la Bible, d'abord pour la Bible entière, puis par livre séparé ou regroupé. Il s'agit de 384 éditions de 1650 à 1914, dont les exemplaires les plus anciens sont décrits en reproduisant des préfaces parfois longues de plusieurs colonnes. Les colonnes 513 à 542 décrivent les éditions en langue vulgaire arménienne, ou traduites du latin, et dans d'autres langues mais avec l'alphabet arménien (kipčak, turc, persan, géorgien). Enfin les colonnes 542 à 662 donnent une bibliographie strictement alphabétique d'ouvrages concernant la Bible arménienne, d'abord en arménien, soit 492 titres, puis en russe, soit 34 titres, en géorgien, soit 14 titres, et enfin 427 titres en langues occidentales. Les dernières colonnes 662 à 668 donnent la bibliographie de la célébration du XVe centenaire de la traduction de la Bible à la Sorbonne à Paris en 1935.

Plus récent est l'article «Bible» dans R. W. Thomson, *A Bibliography of Classical Armenian Literature to 1500 A.D.* (Turnhout: Brepols, 1995), 239-249. Il contient une excellente sélection de 177 titres jusqu'en 1992.

Depuis la bibliographie de H. S. Anassian, quelques colloques ont eu lieu, avec comme thème principal la Bible. Leurs actes ont été publiés: H. Lehmann et J. J. S. Weitenberg, *Armenian Task and Tools* (Aarhus, 1993), rassemble les communications du colloque de Sandbjerg en juillet 1989. On a ensuite C. Burchard, *Armenia and the Bible: Papers Presented to the International Symposium Held at Heidelberg July 16-19, 1990* (Atlanta, Ga., 1993), et S. Ajamian et M. Stone, *Text and Context Studies in the Armenian New Testament* (Atlanta, Ga., 1994). On notera encore le recueil d'articles publié par M. Stone, *Armenian Biblical Studies* (Jérusalem, 1976).

À partir de points de départ très différents, la thèse d'une origine syriaque et d'une révision sur le grec s'est imposée. Dans de nombreux articles qui aboutirent à une monographie, S. Lyonnet, *Les origines de la version arménienne et le Diatessaron* (Rome, 1950), constate d'abord que des lectures de l'arménien supposent une version syriaque antérieure aux évangiles séparés syriaques, et que plus d'une fois la lecture est influencée par le Diatessaron de Tatien. Ce critère est confirmé par l'évangéliaire géorgien d'Adiš, où l'on trouve des leçons de la vieille syriaque qui ne peuvent provenir que par un intermédiaire arménien aujourd'hui perdu, ce qui confirme sous un premier point de vue la révision du texte arménien sur le grec. G. Garitte, *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits du Sinaï* (Louvain: Peeters, 1955), fait la même constatation sur le texte des Actes. Par ailleurs, le manuscrit autrefois Etchmiadzin 193, daté de 1299, aujourd'hui Erevan Matenadaran 193,

possède une note finale «Cet exemplaire fut établi d'après les manuscrits alexandrins et hiérosolymitains, et ensuite d'après les Tétraples d'Origène. Les douze Prophètes ont été écrits d'après les Septante-deux Traducteurs». Il n'y a pas de doute que cette note ne se réfère pas seulement à ce manuscrit précis. Elle a été recopiée d'un exemplaire qui savait encore d'où provenait la traduction. De fait, les astérisques et obèles d'Origène, ainsi que les indications de Symmaque, raccourci en «Sim», ou celle d'Aquila, figurent dans quelques manuscrits. Anassian énumère dix manuscrits contenant ces marques origéniennes: Matenadaran n° 178 (1253-1255), n° 4243 (1263), n° 345 (1270), n° 188 (1271), n° 179 (1292), n° 177 (même date), n° 180 (1295), n° 353 (1317), n° 296 (1318) et Vienne n° 1. Elles sont l'objet de plusieurs études de C. Cox, *Hexaplaric Materials Preserved in the Armenian Version* (Atlanta, Ga., 1986); «Origen's Hexapla and Jerusalem Armenian Manuscript 1925», dans *Journal of the Society of Armenian Studies* 5 (1990-1991), 49-54, et en 1993 par le même C. Cox, «The Translations of Aquila, Symmachus and Theodotion Found in the Margin of Armenian Manuscripts», dans C. Burchhard, *Armenia and the Bible*, 35-45. Selon la manière d'interpréter le texte de Koriwn, on dira alors que la première traduction fut faite par Maštoc' en 407-408 et retravaillée sur le grec après 436 (ainsi L. Leloir, «Versions arméniennes», col. 811) ou en 406-407 et révisée juste après le concile d'Éphèse en 431, d'après la Vie de Rabboula, évêque d'Édesse de 411 à 435, qui introduisit les évangiles séparés à la place du Diatessaron (Anassian, col. 310-314), si toutefois la réforme de Rabboula est aisée à dater d'après sa Vie.

L. Leloir a étendu le repérage des citations diatessariques du Nouveau Testament aux citations glanées dans une série d'auteurs arméniens anciens: *Citations du Nouveau Testament dans l'ancienne tradition arménienne* (CSCO 283 et 284; Louvain, 1967). A travers elles, on entrevoit la *vetus syriaca* sous-jacente à la traduction refaite sur le grec.

Le manuscrit le plus ancien daté est aujourd'hui le Matenadaran n° 6200, daté de 887. Il a été reproduit en 1899 en fac-similé à Moscou, où il se trouvait alors à l'Institut Lazareff: Évangile traduit en langue arménienne ancienne et écrit en l'an 887: *Édition phototypique du manuscrit de l'Institut Lazareff des langues orientales, aux frais du Prince S. Abamelek-Lazareff* (Moscou, 1899). Il a servi de base aux premières éditions d'Amsterdam en 1666 et de Venise en 1805, déclarait sans preuves M. Mseriants, «L'exemplaire comparativement le plus ancien des évangiles qui se trouve dans le dépôt de la Bibliothèque Lazareff [en arménien]», dans *Pharos* 5 (1878), 28-39. Un exemplaire plus ancien est signalé à Jérusalem par M. Hovhanissean en 1900, et un autre au couvent des Antonins à Constantinople par M. H. Sethean en 1901. Il s'agit sans doute de l'évangéliaire de la reine Mlkē, qui a suscité une discussion fournie, dont le dernier article est sans doute celui de P. Ananian, «Le livre des Arzrounis

connu sous le nom de la reine Mlkē», dans *Bazmavep* 150 (1994), 117-127. Il y défend une origine remontant peu après l'évangéliaire syriaque de Rabboula. Mais l'argumentation ne convaincra sans doute pas tous les spécialistes. L'ornementation dont a joui le volume est décrite comme celle qui fut accordée à la croix de Varag en 773, laquelle fut inaugurée en 660. Si telle est l'ancienneté par rapport au colophon de 868, date sur laquelle tous les historiens s'accordent, pourquoi ne pas prendre au sérieux l'archaïsme des illustrations? Telle est la base sur laquelle P. Ananian date cet exemplaire peu après celui de Rabboula.

On observera que la collecte des palimpsestes et des fragments archaïques de parchemins dans les reliures n'a presque pas été effectuée. Il manque également la paléographie qui permettrait une datation relative. Dans ce domaine, M. Ter-Movsisian, «Le plus ancien évangile du couvent de Saint-Jacques à Jérusalem (en arménien)», dans *Bazmavep* 55 (1908), 103-109, signale d'abord l'existence de ce témoin (sans cote, sans doute dans le trésor qui n'a pas été catalogué), puis dans *Fragments onciaux de l'AT avec illustration paléographique* (en arménien) repris en russe (Saint-Pétersbourg, 1915), Anassian col. 585 et 597-598. Le repérage continue avec N. Marr, «Otryvok armjanskago pergamentnogo Evangelija lapidarnym pismom», dans *Hristjanskij Vostok* 2 (1913-1914), 195-197. Sur deux fragments Gen 5,20-21 (sans doute IXe siècle) et Tim 4,1-4, voir M. van Esbroeck, «Le palimpseste arménien de la collection de la Bibliothèque Publique Saltykov-Ščedrine de Leningrad» (en arménien), dans *Patmabanasirakan Handes* 13 (1980), 271-274. Nul doute que le nombre des fragments ou des palimpsestes est beaucoup plus élevé. Le ms géorgien 2 de Graz est un psautier palimpseste du Xe siècle au plus tard. La couche inférieure est un évangile de Jean arménien, écrit en une petite onciale penchée très archaïque, qui remonte au moins au VIIIe siècle. Son format inhabituel imite un codex oblong de papyrus. Il n'y a parfois qu'un seul verset dans une page, au maximum cinq ou six. En bas de chaque page figure des *Prosermeneiai* comme on en trouve dans le codex de Bèze (D), qui sont de réponses oraculaires adaptées aux versets de l'évangile. La transmission de ce genre de texte et l'identification du contenu du palimpseste est exposée par B. Outtier, «Réponses oraculaires dans des manuscrits bibliques caucasiens», dans C. Burchard, *Armenia and the Bible* (Atlanta, 1993), 181-184.

Pour la Bible entière, les plus anciens manuscrits sont dans l'ordre le ms. Matenadaran n° 194 (1207), Jérusalem n° 146 (1214), Matenadaran n° 178 (1253-1255), n° 4243 (1263-1266), n° 142 (1269), Jérusalem 1925 (1269), Matenadaran n° 345 (1270), n° 1500 (avant 1282), n° 195 (1284-1288), n° 177 (1292), n° 180 et n° 181 (1295), n° 182 (1303), n° 183 (1308), Venise n° 1 (1309), Vienne n° 71 (XIIIe-XIVe siècle), Matenadaran n° 6230 (1314), n° 353 (1317), n° 206 (1318), Jérusalem n° 153 (1323), Venise n° 12 (1332), Matenadaran n° 2627 (1338), n° 2705 (1368), Vienne n° 55 (1368-1375), Matenadaran n° 352 (1367-1371), n° 4113 (1384) et les n° 354 et 6569 du XIVe siècle.

Pour les évangiles, outre les manuscrits de 866 à Vienne (évangile de la reine Mlkē), de celui de l'Institut Lazareff de 887 déjà mentionné, les mss Matenadaran n° 10110 (IXe-Xe siècle), Jérusalem n° 2562 (IXe-Xe siècle), Vienne n° 103 et 123 (IXe-Xe siècle), Matenadaran n° 6384 (902), n° 7737 (965), n° 7735 (986), n° 2374 (989), lequel a été reproduit: *L'évangile arménien: Édition phototypique du ms. 229 de la Bibliothèque d'Etchmiadzine, publiée sous les auspices de M. Léon Mantacheff* (Paris: Geuthner, 1920), Vienne n° 108 et Jérusalem n° 2555 (Xe siècle), Matenadaran n° 7739 (1001), Vienne n° 116 (1007), Matenadaran n° 4804 (1018), n° 283 (1033), n° 6201 (1038), Jérusalem n° 3624 (1041), Matenadaran n° 3723 (1045), n° 3793 (1053), n° 3784 (1057) n° 311 (1066), n° 10434 (1069), n° 275 (1071-1078), n° 288 (1099), Vienne n° 102, 106 et 159 (XIe siècle).

Pour le rapport général entre les études bibliques et la Bible arménienne, on lira l'introduction de C. Cox, «Biblical Studies and the Armenian Bible 1955-1980», dans *Revue Biblique* (1982), 99-119. De son côté, A. S. Zeyt'ounyan, «Concerning a Central Manuscript Classification for the Armenian Translation of the Bible» (en arménien), dans *Banber Matenadarani* 12 (1977), 295-304, a siglé dans l'ordre chronologique 228 manuscrits bibliques. On a enfin E. Rhodes, *An Annotated List of Armenian New Testament Manuscripts* (Tokyo, 1959).

Dans le cadre de ce guide, il est exclu de reproduire les 384 titres des éditions complètes ou partielles de la Bible arménienne. Nous citerons seulement les éditions qui par quelque côté que ce soit ont un rôle particulier dans l'histoire de l'ecdotique. En premier lieu viendront quelques bibles complètes, et ensuite des livres isolés.

- En premier lieu, H. S. Anassian rappelle qu'en 1650, à Nor-Djougha, on mit en route une édition complète de la Bible. Mais des difficultés techniques touchant l'encrage et le papier en empêchèrent la réalisation complète. C'est ce que raconte J. B. Tavernier dans *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier*, tome 1 (Paris, 1692), 672. Parmi les désavantages de l'imprimerie, il argue qu'ainsi les enfants ne voudront plus écrire, et que le nouveau procédé enlèvera le pain à ceux qui gagnent leur vie par l'écriture.
- La Bible de 1666 à Amsterdam par Oskan d'Erevan a commencé d'être imprimée en 1661 «en terre de Belgique, qui maintenant s'appelle Hollande, dans la ville d'Amstelodam, dans l'imprimerie de la sainte Etchmiadzine et du saint général Sarkis». L'évangile de Matthieu fut d'abord imprimé ainsi que les hymnes «šarakank'», et ensuite la Bible entière. Les imprimeurs étaient en contact avec Nor-Djougha et Livourne, points chauds des premières impressions arméniennes. La base de cette édition fut le ms. Matenadaran n° 180 (1295).
- Après une impression à Constantinople en 1705 et une autre à Venise en 1733 apparaît l'édition de Yovhannes Zohrapean, ou Bible de Zohrab, imprimée à Venise en

1805. Cette édition est la première à rechercher la justesse du texte par la critique. Elle utilise en premier lieu le manuscrit de Venise n° 1 (1319), mais indique des variantes majeures par le signe «omank'», «certains». Bien que les autres exemplaires ne soient pas désignés, le nombre de variantes est très élevé. Nous ne donnerons qu'un exemple pour Apoc 2,2, où *καὶ εὗρες αὐτοὺς ψευδεῖς* est rendu par la variante phonique *καὶ ἑβραίους αὐτοὺς ψευδεῖς* «ew hebrajec'is ew sten»: *et les hébreux et ils mentent.* La lecture correcte se trouve en note. La même année la Bible de Zohrab est parue en quatre tomes de format plus petit. La Bible de Zohrab a été reproduite anastatiquement par C. Cox, *Scriptures of the Old and the New Testament Edited by Hovhan Zohrapian: A Facsimile Reproduction of the 1805 Venetian Édition* (New York: Caravan Books, Delmar, 1984), et munie d'une importante préface (I-XXVI). Les huit manuscrits dont se sert Zohrab pour ses variantes sont tous de Venise: n° 1634 (1641), n° 1006 (XIIIe-XIVe siècle), n° 623 (1648), n° 229 (1655), n° 188 (1643), n° 1182 (1656) et le manuscrit partiel n° 1258 (1652), et enfin l'édition d'Oskan à Amsterdam. Comme le remarque C. Cox, il eut été meilleur de choisir le Jérusalem 1925 et le Erevan 1500. La Bible de Zohrab contient à la fin quelques apocryphes. Le IIIe Esdras, la IIIe épître aux Corinthiens, la Dormition de saint Jean et la prière de Manassé.

- La Bible de Saint-Pétersbourg en 1817 ajoute le IVe Esdras; celle de Serampore à Calcutta paraît également en 1817 aux frais de la Calcutta Auxiliary Bible Society. L'édition de Vienne en 1860 complète le texte du Siracide, qui chez Zohrab se termine au chapitre 43. Il y eut trois éditions à Constantinople, en 1892, en 1895 en quatre tomes plus petits, et la même année comme en 1892.
- L'édition de Vagharshapat en 1903 n'est qu'un embryon contenant Gen 1,-14,9. Mais il est basé sur seize manuscrits d'Etschmiadzine et constitue par là une entreprise d'un nouveau genre, due à l'activité de K. Hovsepian.
- À Vienne en 1929, la Bible fut encore imprimée sur l'édition de Constantinople en 1895.

L'histoire des éditions partielles des livres de l'Ancien Testament est beaucoup plus fournie. Nous ne mentionnons que les éditions dont le caractère mérite de figurer dans les annales de l'histoire de la Bible. En premier lieu, quelques éditions critiques ont vu le jour.

- Une édition critique du livre de la Genèse a été publiée par A. S. Zet'unyan, *Girk' Cnndoc'n* (Erevan, 1985). L'auteur a vu 106 manuscrits, et se constitue un texte de base sur 71 d'entre eux. Le but que s'est donné Zet'unyan est de rejoindre les constatations déjà faites par J. W. Wevers, *Septuaginta: Genesis* (Göttingen, 1974), où figurent des rapprochements remarquables avec la Bible arménienne. En particulier cinq passages Gen 33,10; 34,12; 35,10; 41,12; 41,24 ont des suppléments qui ne figurent que dans les Hexaples d'Origène. Le texte de A. S. Zeyt'ounyan a suscité une vive critique de C. Cox, «A Review of Zeytounian's Édition of Genesis from the Standpoint of Septuagint Criticism», dans *Revue des Études Arméniennes* 21 (1988-1989), 87-125. C. Cox remarque avec minutie que beaucoup de différences entre Zohrab et son manuscrit de base, écrit en 1319 et auquel A. S. Zeyt'ounyan attribue le n° 57, n'ont pas été notées, et ensuite que les différences entre le même manuscrit et l'édition de A. S. Zeyt'ounyan lui-même, n'apparaissent pas non plus dans son apparat. La controverse entre les buts, manifestement différents, que poursuivent les deux protagonistes se prolonge avec A. S. Zeyt'ounyan, «Réponse à Claude Cox sur l'édition critique de la Genèse», dans *Revue des Études Arméniennes* 24 (1993), 307-309, et «A Reply to A. S. Zet'unyan's Response to ‹A Review ...›», ibid., 313-315. Il nous paraît que la définition des variantes orthographiques ou dialectales devrait être traitée en dehors d'un véritable apparat. Qui imaginerait de faire des éditions grecques en indiquant en variantes tous les *itacismes*? De toute manière, l'édition de la Genèse arménienne a fait un grand pas en avant.

- Le Deutéronome a été édité par C. Cox, *The Armenian Translation of Deuteronomy* (University of Pensylvania: Armenian Texts and Studies 2; Chico, Calif.: Scholars Press, 1981). Aux 228 manuscrits de A. S. Zeyt'ounyan, il en ajoute 6, portant le total à 234. Il en a examiné 99 pour son édition, en leur gardant le sigle de A. S. Zeyt'ounyan. Il y effectue cinq regroupements de *a* à *e*. Il choisit le ms. Venise 1007 copié en 1338 à Gladzor comme base de l'édition. Il retient pour l'apparat trois manuscrits de *a*, deux pour *b*, et un pour *c*, *d* et *e*. Dans de nombreux cas orthographiques, l'éditeur suit le manuscrit de base. Le texte est suivi de trois suppléments: les relations au texte grec, celles au texte syriaque, et une sélection de variantes prises d'autres manuscrits. Le texte critique est ainsi encadré en aval et en amont.
- P. Cowe, *The Armenian Version of Daniel* (University of Pensylvania: Armenian Texts and Studies 9; Atlanta, Ga., 1992), a donné une édition de Daniel.
- B. O. Kunzle, *Das altarmenische Evangelium*, Teil 1: *Edition*, Teil II: *Lexikon* (Bern, 1984), a réalisé la collation des deux manuscrits de 887 et de 989 qui lui étaient accessibles en reproduction. Il a translittéré le texte, mis le manuscrit le plus jeune en apparat, et introduit le tout en français sur la page de gauche et en allemand sur la page de droite. Son travail est suivi d'un index exhaustif et d'une bibliographie copieuse.

Pour les Psaumes, dont H. S. Anassian signale pas moins de 162 éditions entre 1512 et 1931, A. Baumstark a publié une série d'études dans *Oriens Christianus* de 1925 à 1927. Sur l'Ecclésiaste, N. Covakan (N. Polarean), «Les traductions anciennes arméniennes de l'Ecclésiaste (en arménien)», dans *Sion* (1936), 45-48. Pour les Paralipomènes de même, «Les traductions anciennes arméniennes des Paralipomènes», dans *Sion* (1937), 109-114. Aussi S. P. Cowe, «The Two Armenian Versions of Chronicles», dans *Revue des études arméniennes* 22 (1990-1991), 33-96. H. Oskean, *La*

première et la seconde traduction du Cantique des Cantiques (en arménien) (Vienne, 1924). M. E. Stone, «The Old Armenian Version of Isaiah: Towards the Choice of the Base Text for an Édition», dans *Textus* 8 (1973), 107-125. On notera par exemple que Is 41,19 en arménien nomme dix arbres, le grec cinq, le latin et le Targum sept.

Du point de vue bibliologique, l'édition arménienne de la Sagesse, publiée à Venise en in-16 en 1827 et en 1854, est un joyau de l'art d'imprimer. Le grec figure sur la page d'en face, et le latin en bas de page.

Un peu en marge de la Bible, Grégoire Magistros, décédé en 1059, a écrit un poème rimé, qui est à sa manière une concurrence à la langue du Coran, mais en arménien: A. Terian, «The Bible in verse by Gregor Magistros», dans C. Burchard, *Armenian and the Bible* (Atlanta, Ga., 1963), 213-219. M. M. Jinbachian, dans le même recueil, 97-123, donne une étude intitulée «Modern Armenian Translations of the Bible», qui analyse la manière de traduire dans dix-huit éditions de 1828 à 1989. C'est ici le lieu de rappeler que H. S. Anassian indiquait déjà vingt et une éditions en turc avec des caractères arméniens dont la plus ancienne date de 1800, ainsi que les Psaumes et les épîtres en tartare-kiptchak. Sur les manuscrits de cette version, on a l'étude de E. Schütz, «An Armeno-Kiptchak Print from Lwow», dans *Acta Orientalia Hungarica* 13 (1961), 169, et du même «Armeno-Kiptchak Texts from Lwow (A.D. 1618)», ibid., 15 (1962), 291-292.

Sur les lectionnaires, on ne manquera pas l'étude approfondie de C. Renoux, «Les Lectionnaires arméniens», dans C. Amphoux, *La lecture liturgique*... cité au début de cet article, 53-74, où l'on trouvera une abondante bibliographie. La tradition arménienne est essentiellement hagiopolitaine.

3. Les versions coptes de la Bible

Aucune des langues anciennes orientales ne présente davantage une poussière de fragments aussi dispersés que ce qui nous reste de la Bible en copte. Si on tient compte des petits fragments individuels, ceux-ci comptent plusieurs milliers d'unités et ne contiennent parfois même pas un verset entier de l'Écriture. Il s'ensuit pour une description adéquate un profil tout-à-fait particulier propre à la Bible copte. Des fragments dispersés paraissent d'abord un peu partout, puis un premier essai de joindre bout-à-bout des morceaux incomplets tirés de manuscrits différents voit le jour. Ensuite on retrouve quelques manuscrits complets beaucoup plus anciens qui sont édités tels quels, cependant que la poussière de fragments continue d'apparaître un peu partout. A cet état de dispersion s'ajoute la distinction nécessaire d'au moins six dialectes, du nord au sud: bohaïrique (de l'arabe *baḥr* 'mer'), sahidique, fayoumique, mésokémique ou moyen-égyptien d'Oxyrrhinque, subachmimique ou Lycopolitain, et

achmimique (Panopolis). Ces dialectes sont particulièrement bien décrits dans les articles de R. Kasser et W. P. Funk dans le vol. 8 d'A. Suryal Atiya, *The Coptic Encyclopedia* (New York: Macmillan, 1991), entièrement consacré à la linguistique copte. Tous ces dialectes représentent le dernier stade de la langue pharaonique, dont le développement se déchiffre depuis les hiéroglyphes jusqu'au démotique au long de trois millénaires.

Une autre difficulté provient du fait que les publications se sont faites dans un ordre très irrégulier. Les plus anciennes éditions touchent le bohaïrique alors que la majorité des fragments sont écrits en sahidique. Un seul domaine très limité, à savoir rien que les évangiles et seulement en sahidique, s'est développé plus que les autres. Aussi nous commencerons par décrire la manière dont progressivement le texte sahidique des évangiles a pu être retrouvé. Ensuite nous reviendrons sur les étapes antérieures, le plus souvent parallèles, pour le reste du Nouveau Testament et l'Ancien Testament en sahidique.

a) La Bible en copte sahidique

La première édition de fragments sahidiques revient à R. Tukhy qui fut le premier aussi à stimuler la renaissance des études coptes grâce à ses *Rudimenta linguae coptae sive aegyptiacae ad usum collegii urbani de Propaganda Fide* (Rome, 1778). Il utilise des versets scripturaires comme paradigmes. Les premiers fragments de Jean (6,28-67 et 7,6-8.31) et de Matthieu furent publiés à partir de la collection du chevalier Nani par J. A. Mingarelli, *Aegyptiorum Codicum reliquiae Venetiis in Bibl: Naniana asservatae* (Bologne, 1785). Trois extraits de l'épître à Timothée furent édités par F. Münter, *Commentatio de indole versionis sahidicae* (Copenhague, 1785) sur le ms. Borgia 86. Beaucoup plus ample est l'édition de C. G. Woide, *Appendix ad editionem Novi Testamenti graeci e codice ms. Alexandrino* (Oxford, 1799), qui puise au fonds de la Bodléienne, surtout au Lectionnaire Bodl. Huntington 5, et parfois au British Museum. Le Nouveau Testament y emploie 71 manuscrits, dont certains reviennent plusieurs fois et contiennent jusqu'à une vingtaine de fragments. R. Tukhy tirait ses citations soit du fonds de la Propagande dont il avait lui-même copié tous les textes sahidiques du Nouveau Testament, soit de sa propre collection, qui allait être acquise la même année par le cardinal S. Borgia, qui constitua le Musée Borgia à Velletri où il mourut en 1804. Le fonds fut décrit par G. Zoega, qui mourut en 1809, tandis que son ouvrage parut l'année suivante *Catalogus codicum copticorum manu scriptorum qui in museo Borgiano Velitris adservantur* (Rome, 1810). Les numéros de ce catalogue ont été longtemps utilisés avec le sigle Z. 1 à Z. 312. Cependant le fonds Borgia s'est divisé entre la Bibliothèque Vaticane et celle de Naples, comme l'a bien décrit J.-M. Sauget, «Introduction historique et notes bibliographiques au Catalogue de G. Zoega», dans

Muséon 85 (1972), 25-63. Les nouvelles cotes des manuscrits sont méconnaissables, et souvent les publications les plus récentes ne mentionnent plus les cotes Zoega. Avant même la publication du Catalogue de 1810, A. Giorgi, *Fragmentum evangelii S. Iohannis graeco-copto-thebaicum* (Rome, 1789), avait publié le premier fragment gréco--copte Borgia. Le fonds Borgia fut utilisé pour reconstituer un texte presque complet mais disparate du Nouveau Testament par P. J. Balestri, *Sacrorum bibliorum fragmenta copto-sahidica musei Borgiani*, vol. 3: *Novum Testamentum* (Rome, 1904). Ce volume fait pendant à la publication antérieure des fragments de l'Ancien Testament par A. Ciasca, ibid., vol. 1 (Rome, 1885) et vol. 2 (Rome, 1889), basé sur la même technique. L'Ancien Testament est édité sur 221 fragments Borgia et contient bien des lacunes, et le Nouveau Testament sur 158 manuscrits Borgia, dont la plupart sont déjà des assemblages de fragments, qui par conséquent reviennent plusieurs fois pour différents versets du Nouveau Testament. Cette publication fut couronnée par deux volumes contenant les planches photographiques de vingt cinq pages entières pour l'Ancien Testament et de quarante pages pour le Nouveau Testament: *SS. Bibliorum fragmenta copto-sahidica Musei Borgiani: Tabulae* (Roma, Fototipia Giulio Danesi) paru sans date en 1904. C'est en effet un besoin criant de la philologie copte d'avoir toujours sous les yeux l'écriture exacte des fragments, afin d'arriver à recomposer autant que possible les manuscrits.

L'origine du fonds Borgia devint claire lorsqu'en 1883, G. Maspéro qui fouillait le site du monastère d'Anba Schenouda, ou monastère blanc près de Sohag en Haute--Égypte, découvrit dans une chambre très difficile d'accès environ 4000 fragments, comme il le raconte dans «Fragments de la version thébaine de l'Ancien Testament», dans *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire* 6 (1892), fasc. 1, 1-2. C'est à ce même fonds que R. Tukhy avait déjà puisé. Ces débris trouvèrent le chemin de Londres, Leyde, Berlin, Vienne et surtout Paris. G. Maspéro avait déjà publié «Quelques fragments inédits de la version thébaine des Livres Saints», dans *Études égyptiennes* 1, fascicule 3 (Paris, 1883), provenant d'Asfoun près d'Armant, à l'ouest de Louxor. E. Amélineau, «Fragments coptes du Nouveau Testament», dans *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, tome 5 (Paris, 1884), et «Fragments inédits du Nouveau Testament», dans *Zeitschrift für Ägyptische Sprache* 24-26 (Leipzig, 1886-1888), puise souvent aussi au fonds Borgia, repris par P. J. Balestri en 1904.

En 1897 H. Hyvernat rédige le premier répertoire des fragments déjà parus: «Études sur les versions coptes de la Bible, II: Ce qui nous est parvenu des versions égyptiennes», dans *Revue Biblique* 5 (1896), 559-562 (213 fragments dans 34 fonds), et «III: Ce qui a été publié des versions égyptiennes», ibid., 6 (1897), 48-79. Les publications sur les évangiles sahidiques continuent avec L. Delaporte, *Fragments sahidiques du Nouveau Testament: Apocalypse* (Paris, 1906) qui puise à 24 manuscrits de fonds divers. L. Delaporte et H. Guérin, *Fragments sahidiques du Nouveau Testament: Évangile de Saint Jean* (Paris, 1908) utilisent 32 manuscrits de Paris, dont le ms. 129 à lui seul ne donne pas moins de 71 fragments pour les chapitres 1 à 7,47. Enfin C. Wessely, *Griechische und koptische Texte theologischen Inhalts*, tome 1 (Leipzig, 1909); tome 2 (Leipzig, 1911); tome 3 (Leipzig, 1912); tome 4 (Leipzig, 1914), recopia un nombre très élevé de feuillets ou de fragments de la collection de l'archiduc Rénier à Vienne, en les décrivant au millimètre près avec de nombreux spécimens d'écritures.

Le deuxième répertoire par A. Vaschalde prolonge sous le même sous-titre celui de H. Hyvernat: «Ce qui a été publié des versions coptes de la Bible», dans *Revue Biblique* 28 (1919), 220-244 et 513-531; 29 (1920), 91-106 et 244-255 pour l'Ancien Testament, ensuite 255-258; 30 (1921), 237-246; 31 (1922), 81- 88 et 234-236 pour les évangiles sahidiques. Ce dernier répertoire intègre dans l'ordre des versets les fragments déjà signalés par H. Hyvernat, ce qui donne 583 fragments, mais où les cahiers disparates de Paris contenant jusqu'à vingt morceaux différents sont comptés pour un. Le gros apport de cette synthèse vient des catalogues des bibliothèques de Londres, Florence, Manchester, Berlin, Leyde, Oxford, Michigan, Turin et du Caire. A. Vaschalde a conçu son travail sur la base de A. Ciasca et de P. J. Balestri, auquel il raccroche ensuite les fragments de Paris, ceux de C. G. Woide, puis ceux des autres collections, et enfin, dans le cas des évangiles, les fragments de Vienne dans une dernière série à part, parce que particulièrement abondante. Il arrive que A. Vaschalde signale une identification d'un manuscrit de Vienne avec un fragment Borgia, par ex. K 9125 (= Wessely, tome 2, n° 92) = Z. 43.

Ce genre d'identification l'avait en fait précédé grâce à deux publications, dont A. Vaschalde signale pour la première qu'il n'a pu l'intégrer à son travail. Il s'agit en premier lieu de l'édition de G. Horner, *The Coptic Version of the New Testament in the Southern Dialect, Otherwise Called Sahidic and Thebaic, with Critical Apparatus, Literal English Translation, Register of Fragments and Estimate of the Version*, vol. 1: *The Gospels of S. Matthew and S. Mark*; vol. 2: *The Gospel of S. Luke*; vol. 3: *The Gospel of S. John* (Oxford: Clarendon Press, 1911). Le texte disparate de Horner est basé sur onze collections de papyri, à Munich, Londres, Florence, Paris, Heidelberg et Oxford, et 139 parchemins dont plus d'une fois Horner a déjà rassemblé les fragments d'un même manuscrit original. L'édition de Horner se distingue des autres par un apparat copieux puisant à toutes les autres traductions orientales ainsi qu'au grec pour déterminer l'origine de lectures originales, et par une traduction littérale anglaise en regard du copte. La seconde publication utilisée par A. Vaschalde continue et approfondit les rapprochements effectués par Horner, mais sur la base de la nomenclature de G. Zoega. Il s'agit de A. Hebbelynck, *Les manuscrits coptes-sahidiques du «Monastère Blanc»:*

Recherches sur les fragments complémentaires de la Collection Borgia, I: *Fragments de l'Ancien Testament* (Louvain, 1911), et II: *Les fragments des évangiles* (Louvain, 1912). Ce qui n'était pour Horner qu'une conséquence de la tentative d'un texte complet sahidique des évangiles, devient ici le but de la recherche. Horner n'avait pu intégrer les publications de C. Wessely. A. Hebbelynck ne se contente pas d'ajouter ce témoin à plus d'un manuscrit. Son répertoire de 1912 joint également ensemble des manuscrits Borgia qui étaient séparés. Il obtient ainsi 41 codices, auxquels reviennent des centaines de fragments. Si nous reprenons l'exemple déjà cité ci-dessus, K 9125 n'est pas seulement Z. 43 (= Horner 114), car Z. 43 est aussi Z. 61, auquel il faut alors adjoindre à Vienne K 9138, 9167, 9084, 9085, 9137 et Paris 129[7], 29-34. Les données exploitées par Hebbelynck sont la pagination régulière des manuscrits, la cohérence des folios par rapport à un tétraévangile complet et la similitude d'écriture et d'ornementation. Cette reconstitution des manuscrits originaux est évidemment essentielle pour l'appréciation de l'évolution du texte de la Bible.

Une quarantaine d'années après A. Vaschalde, paraît un troisième répertoire: W. Till, «Coptic Biblical Texts Published after Vaschalde's Lists», dans *Bulletin of the John Rylands Library* 42 (1959-1960), 229-231, publie une liste de 76 fragments supplémentaires pour les quatre évangiles. Parmi les nouvelles publications mises à contribution, on notera P. Kahle, *Bala'izah, Coptic Texts from Deir al-Bala'izah*, 2 vol. (Londres: Oxford University Press, 1954) avec pagination continue de 1 à 890. Les fragments qu'il analyse proviennent des fouilles de W. M. F. Petrie en 1907 à 18 km au sud d'Assiout. On notera le tableau synoptique (269-275) où P. Kahle dresse pour 1954 un schéma des plus anciens témoins coptes du IIIe au Ve siècle. En sahidique pour 77 fragments bibliques, on en a seulement 15 non bibliques. Pour 151 fragments, 92 sont sahidiques, 21 achmimiques, 14 subachmimiques, 12 mésokémiques, 10 fayoumiques et 2 bohaïriques. Ces proportions sont sensiblement celles qui se prolongeront après la découverte des documents de Dishna. Un fonds important, qui malheureusement a brûlé pendant la guerre, est cependant sauvé par l'édition de L. T. Lefort, *Les manuscrits coptes de l'université de Louvain*, 1: *Textes littéraires* (Louvain, 1940). W. Till utilise également H. Munier, «Mélanges de littérature copte», dans *Annales du Service des Antiquités d'Égypte*, I. 19 (Le Caire, 1919), 225-241; II. 21 (1920), 77-78. C. Wessely, *Griechische und koptische Texte theologischen Inhalts*, vol. 5 (Leipzig, 1918), et surtout W. Till, «Coptic Biblical Fragments in the John Rylands Library 2», dans *Bulletin of the John Rylands Library*, 34 (Manchester, 1952), 432-458; idem, «Kleine koptische Bibelfragmente», dans *Biblica* 20 (1939), 241-263 et 361-386; idem, «Koptische Pergamente theologischen Inhalts I», dans *Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien* (Vienne, 1934); W. Till et P. Sanz, «Eine griechisch-koptische Odenhandschrift», dans *Monumenta biblica et ecclesiastica*, t. 5 (Rome, 1939). Du VIe siècle

sont les fragments johanniques publiés par W. E. Crum et H. I. Bell, *Wadi Sarga*, Coptica III (Copenhague, 1922), 30-32. W. Till signale déjà l'existence de deux évangiles johanniques dans la Bibliothèque Chester Beatty ainsi que les fragments Garrido au Caire.

A la fin de 1952, deux habitants d'Abū Manā' près de Dishna, à 12 km à l'est de Nag Hammadi, creusaient le sol pour trouver du sel. Ils heurtèrent une jarre contenant environ 38 manuscrits coptes et des archives pachomiennes à 5 km au nord-est du principal couvent de saint Pachôme. L'odyssée de cette découverte comporte des épisodes dignes d'un roman. Les prix sont montés pour certaines pièces de 100 $ à 380.000 $. Tout cela a été excellemment raconté par J. E. Goehring, *The Crosby-Schøyen Codex Ms 193 in the Schøyen Collection* (Louvain: Peeters, 1990), XIX-XLIII. C'est de ce fonds que proviennent la plupart des manuscrits dits Bodmer, ceux de Barcelone et plusieurs de ceux de Chester Beatty. Le fonds est tout entier beaucoup plus ancien, et un document administratif qui y était joint est daté de 339-347. J. E. Goehring propose justement d'appeler désormais cet ensemble les documents de Dishna (Dishna Papers), la collection Bodmer aussi bien que celle de Chester Beatty comportant des manuscrits d'une autre provenance.

Un quatrième répertoire succède à celui de W. Till: P. Nagel, «Editionen koptischer Bibeltexte seit W. Till 1960», dans *Archiv für Papyrusforschung* 25 (1989), 62-64. Il signale déjà le premier tome du répertoire de base préparé à Münster: F. G. Schmitz et G. Mink, *Die Sahidischen Handschriften der Evangelien*, 1. Teil (Berlin / New York: W. de Gruyter, 1986). Cette première partie intègre la signalisation de dix évangiles (sa 1-sa 10) presque complets et de trente manuscrits (sa 101-130) répartis en 750 fragments, et réalise ainsi sur tous les fragments alors connus la reconstitution des manuscrits originaux. La bibliographie rassemblée par P. Nagel comprend 111 titres. Il y a 46 nouveaux fragments des évangiles dont cette fois plusieurs sont des évangiles entiers. Nouveaux sont en particulier les manuscrits conservés à Barcelone, à Cologny-Genève, et à Berlin. Au rapport de P. Nagel se rattachent directement les volumes deux et trois de F. G. Schmitz et G. Mink, *Die Sahidischen Handschriften der Evangelien*, 2. Teil, 1 (ibid., 1989) et 2. Teil, 2 (ibid., 1991), à pagination continue de 1 à 1279. L'avantage de cette publication majeure consiste en ce qu'elle intègre les fragments signalés dans les quatre répertoires qui l'ont précédée dans une suite continue de sa 1 à sa 16 pour les manuscrits entiers ou plus anciens, et de sa 101 à sa 355 pour les divers autres témoins. Seulement pour les évangiles en sahidique, le volume de 1989 recense 50 manuscrits à partir de 564 fragments, et celui de 1991 132 manuscrits dont 65 lectionnaires en 704 fragments. Les trois volumes comptent ensemble 312 manuscrits en 2018 fragments, plus quelques manuscrits quasi complets. L'apport du répertoire de 1991 provient surtout de trois catalogues des fonds principaux de Paris, Londres et Berlin, qui ont été provoqués par la surprise déconcertante de l'émergence

constante de nouveaux fragments. Il s'agit de A. Bouvarel-Boud'hors, *Catalogue des fragments coptes I: Fragments bibliques nouvellement identifiés* (Paris: Bibliothèque Nationale, 1987), de H. Satzinger, *Ägyptische Urkunden aus den staatlichen Museen Berlin: Koptischen Urkunden*, III. Band, Heft 1-2 (Berlin, 1967-1968), et de B. Layton, *Catalogue of Coptic Literary Manuscripts in the British Library Acquired since the Year 1906* (Londres, 1987). L'intégration de ces catalogues entraîne (1086-1200) vingt-huit compléments à la série sa 1-10 et sa 101-sa 130 du premier tome de 1986. On observe par exemple que le fragment johannique déjà signalé de Wadi Sarga, qui provient des fouilles de R. Campbell-Thompson en 1913-1914 à 15 km au sud d'Assiout, a été indexé à la British Library sous la cote Or. 9035 (Layton 34), et est inséré maintenant avec un fragment berlinois dans le sigle sa 3 (1086-1089), les moitiés supérieures et inférieures d'un feuillet figurant dans des fonds différents. Les index qui terminent le dernier volume permettent de saisir la dimension catastrophique de la fragmentation des manuscrits initiaux. On observera que les quatre fragments de papyrus de la Sorbonne, qui ont été publiés par M. Pezin, «Coptica Sorbonica», dans *langues orientales anciennes: Philologie et linguistique*, tome 4 (Louvain / Paris: Peeters, 1993), 31-34, figurent déjà dans le répertoire de F. G. Schmitz et G. Mink en 1991 sous les sigles sa 186 A, sa 213 et sa 194 B. Les auteurs se sont communiqué leurs données. Les fragments sont répartis dans 28 villes et 37 fonds: la Bibliothèque Nationale de Paris à elle seule compte 613 fragments; la Bibliothèque Nationale de Vienne 198; la Bibliothèque Vaticane 90, et celle de Naples 6; la British Library 94; la Bibliothèque Bodléienne 54; la Staatliche Bibliothek de Berlin 22; le Patriarcat copte du Caire 21, dont un est devenu entretemps l'Or. 6974 (73) de Londres; le Rijksmuseum van Oudheiden de Leyde 19; le Musée copte du Caire 15; la University Library d'Ann Arbor 11; la Chester Beatty Library 6, mais F. G. Schmitz et G. Mink, annoncent (711) que A. Pietersma en 1990 n'avait pas encore inclus le fragment sa 281, sans cote, dans la liste de sa publication future sur les fragments de Dublin. Les trésors des autres villes ne dépassent pas la dizaine de fragments, et cette nomenclature ne concerne même pas les épîtres et les Actes qui ont leurs propres fragments, ni davantage l'Ancien Testament, ni enfin les évangiles dans les cinq autres dialectes. Il suffit d'un coup d'oeil sur l'article «Papyrus Collections» de H. Loewenstein et M. Krause, dans *The Coptic Encyclopedia*, 1890-1898, pour constater que tous les fonds n'ont pas encore été inventoriés. L'ensemble déjà réuni par F. G. Schmitz et G. Mink permet d'apprécier le volume de la transmission sahidique des évangiles, et de supputer quelque peu la masse de ce qui a disparu.

Si nous reprenons l'exemple ci-dessus du manuscrit Z. 43 = Z. 61 = série de fragments viennois, nous trouvons le dernier stade auquel doivent aboutir tous les répertoires antérieurs: C. Rogl et I. Schlor, «Zwei Blätter zum sahidischen Johannes-Evangelium sa 615», dans *Enchoria* 22 (1995) [1996], 139-150. Karlheinz Schüssler de Munich avait acquis en 1974 chez l'antiquaire H. Kraus à New York un fragment copte. À l'analyse, ce fragment s'insère comme vingtième morceau sur les vingt trois qui nous restent du manuscrit sa 112 de F. G. Schmitz et G. Mink, qui n'est autre que Z. 43-61. Les vingt trois fragments qui proviennent de Rome, Vienne, Paris, Oxford et Munich sont rangés dans l'ordre du manuscrit initial de sa 615.1 à 615.23. On voit alors que ce tétraévangile des Xe-XIe siècles possédait dix-sept cahiers de huits feuillets, soit 252 pages dont il nous reste aujourd'hui 114 pages. Cet aboutissement idéal et exemplaire devrait couronner toutes les enquêtes menées jusqu'ici. La cote «sa 615» montre que c'est bien vers ce résultat qu'on se dirige. Alors seulement, en comparant non plus les fragments mais les manuscrits, on aura une idée de l'évolution du texte copte sahidique des évangiles.

On peut déjà énumérer dans l'ordre chronologique les témoins les plus anciens pour le IVe siècle:

- sa 205: Barcelone, Fundació sant Lluc, PaBarc. Inv. N° 44: Jn 18,26-27 et 19,10. R. Roca-Puig, «Fragment copte du quatrième évangile», dans *Chronique d'Égypte* 44 (1969), 385-391.
- sa 176: Le Caire, Collection G. Garrido, Mt 14,21.22.25-27.30.31.36 et 16,8.12.15. 16.20. G. Garrido, «Un nouveau papyrus de l'évangile de saint Matthieu en copte sahidique», dans *Les Cahiers coptes*, tome 15 (Le Caire, 1952), 5-16; idem, «Hallazgo de un papiro del Nuevo Testamento en copto sahidico», dans *Estudios Biblicos* 17 (1958), 107-108.
- sa 2: des IVe-Ve siècles le Papyrus Bodmer 19, à Cologny / Genève: R. Kasser, *Papyrus Bodmer XIX: Évangile de Matthieu XIV,28-XXVIII,20, Épître aux Romains I,1-II,3 en sahidique* (Cologny / Genève, 1962).

Du Ve siècle, au Seminario de Papirologia de la Facultad Teologica de San Cugat del Vallós:

- sa 1: les textes complets de Marc (sauf addition finale), de Luc et de Jean, PaPalau Ribes Inv.-Nr. 182, 181 et 183. H. Quecke, *Das Markusevangelium saidisch: Text der Handschrift PPalau-Rib. Inv.-Nr 182 mit den Varianten der Handschrift M 569* (Barcelona, 1972); idem, *Das Lukasevangelium saidisch: Text der Handschrift PPalau-Rib. Inv.-Nr 181 mit den Varianten der Handschrift M 569* (Barcelona, 1977); idem, *Das Johannesevangelium saidisch: Text der Handschrift PPalau-Rib. Inv.-Nr. 183 mit den Varianten der Handschriften 813 und 814 der Chester Beatty Library und der Handschrift M 569* (Roma / Barcelona, 1984).
- sa 3: Papyrus de Berlin 11946, Jn 3,10-5,19; 5,36-6,9, et Brit. Library Or. 9035 (= Wadi Sarga) U. Luft, «Bruchstücke eines sahidischen Johannesevangeliums und Psalters», dans *Archiv für Papyrusforschung* 24-25 (1976), 157-170.
- sa 12: Londres Or. 14149: Mt 24-28,20 et 1,8-15,19.

Du VIe siècle:
- sa 13: Paris copte 164, Jn 1,1-9,20.
- sa 213: Sorbonne Inv. 2518, Mc 8,24-26 et 31-34.

Du VIe au VIIe siècle:
- sa 5 et sa 6: Papyrus Chester Beatty Copt. 814 et 815, collationnés par H. Quecke ci-dessus pour l'édition de Jean.
- sa 7: Brit. Library Or. 7561, 25 fragments (Layton 27).
- sa 8: Brit. Mus. Or. 7561, 14 fragments (Layton 36), Jn 4,6; 19-20; 25-34.
- sa 12: Brit. Library Or. 14149, Mt 24-28,20; Jn 1,8-15,19.

Des VIIe-VIIIe siècles:
- sa 9: MS. Pierpont-Morgan 569, à New York. Il a été collationné par H. Quecke ci-dessus, et partiellement édité par G. Aranda-Perez, *El evangelio di san Mateo en copto sahidico: Texto de M 569, estudios preliminar y aparato critico* (Madrid, 1984), et *El evangelio di san Marcos en copto sahidico: Texto de M 569, estudios preliminar y aparato critico* (Madrid, 1988).
- sa 14^L: PaMichigan Inv n° 4942; Freibourg in Brisgau 615; Pierpont-Morgan 615. Lectionnaire.
- sa 10: daté de 861-862, le codex Hamuli H 47556 au Caire. Les manuscrits du monastère de Saint-Michel de Hamouli près du Fayyum ont été découverts au printemps 1910 par un laboureur. Une grande jarre contenait soixante manuscrits environ dont la plus grande partie a été rachetée par J. Pierpont-Morgan. Les manuscrits sont aujourd'hui à New York. Ils sont toujours cités sous la cote M-1 jusqu'à M-660. Une reproduction photographique de la collection a été organisée par H. Hyvernat, *Bibliothecae Pierpont-Morgan codices coptici phototypice expressi* (Rome, 1922), en 57 volumes tirés à 12 exemplaires. Bien que demeuré au Caire, ce codex est reproduit dans le tome 5 de l'édition photographique. Il s'agit de l'Évangile selon saint Jean.

Signalons encore les deux anciens lectionnaires: sa 15^L M-573 des IXe-Xe siècles, et sa 16^L Vat. Borgia 109, Fasc. 99 du XIIIe siècle.

L'étude de U. Zanetti, «Les Lectionnaires coptes», dans C. B. Amphoux et J.-P. Bouhot, *La lecture liturgique des Épîtres catholiques dans l'Église ancienne* (Lausanne: Éditions du Zèbre, 1996), 141-196, se base sur sa 14^L sa 15^L et sa 291^L, et beaucoup de fragments sans utiliser les sigles de Münster. Sa rédaction déjà imprimée n'a pu employer le dernier volume de F. G. Schmitz et G. Mink qu'à la dernière minute. Il y aurait trouvé les fragments déjà classés par manuscrit de pas moins de 65 lectionnaires sahidiques. Le système des lectures liturgiques est décrit par U. Zanetti mieux que partout ailleurs.

Le critère d'ancienneté des évangiles en copte reste la Vie de saint Antoine, mort très agé en 356. Quand il était tout jeune encore, il entendit lire l'évangile en copte à l'église. Et l'appliqua dans sa propre vie. L'évangile était donc lu vers 300 en copte.

Le repérage des autres livres du Nouveau Testament a suivi la même filière dans les quatre répertoires déjà cités, mais ils n'ont pas reçu le couronnement presque définitif donné par F. G. Schmitz et G. Mink aux fragments des évangiles. On notera tout d'abord une édition exemplaire des épîtres catholiques par K. Schüssler, *Die katholischen Briefe in der koptischen (sahidischen) Version* (CSCO 528 et 529; Louvain: Peeters, 1991). Cette édition se base sur le lectionnaire M-572, qui comporte exactement les épîtres catholiques, et dont une moitié est aujourd'hui au Caire au Musée Copte sous la cote 3813, mais qui est reproduit en entier dans le tome 10 de l'édition photographique de 1922. Paru avant le dernier tome de F. G. Schmitz et G. Mink, la copieuse introduction de 103 pages dresse une liste de 71 manuscrits parallèles, qui se base sur W. Till, «Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien: Katalog der koptischen Bibelbruchstücke - Die Pergamente», dans *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 39 (1940), 1-57, sur G. W. Horner, «The Coptic Version of the New Testament in the Southern Dialect», vol. 7: *The Catholic Epistles and the Apocalypse* (Oxford: Clarendon Press, 1924), et sur une vingtaine de lectionnaires déjà siglés d'après la série de F. G. Schmitz et G. Mink. Il y ajoute une centaine de citations dans différents auteurs traduits ou originaux en copte. Les variantes de 44 de ces témoins figurent dans l'apparat. La liste d'ancienneté dressée par lui LXVIII donne:
- du IIIe siècle: Londres, le papyrus Crosby-Shøyen ms. 169 à Londres. Ce codex prestigieux contient 1 Pet au complet. Il a fait l'objet d'une édition critique simultanée par W. H. Willis, «The Letter of Peter (1 Peter)», dans: J. E. Goehring, *The Crosby-Schøyen Codex Ms 193 in the Schøyen Collection* (CSCO; 521; Louvain: Peeters, 1990), 135-215, qui utilise 37 manuscrits, tous connus de K. Schüssler, mais ici également cités par les sigles de F. G. Schmitz et G. Mink, et les sigles de G. W. Horner.
- du IVe siècle: MS. Oxford Bodl. copte e 16 et 86, et copt. g. 86, édités par P. Kahle, *Bala'izah* (Londres, 1954), 391-396, 1 Jn 2,4-15; Jac 3,15-15.17-4,1-3,5-7; 1 Pi 2,15-3,1.3.4; 1 Jn 2,8-10.
- du Ve siècle: Brit. Library or. 4918, Berlin, Staatliche Museen, P. 20194 et Manchester, John Rylands Library, Copt. MS. 17.
- du VIe siècle: huit témoins, du VIIe siècle cinq témoins. Pour les IXe-Xe siècles il y a une vingtaine de témoins.

Les Actes, les épîtres de saint Paul et l'Apocalypse n'ont pas joui d'une édition parallèle aussi complète. Les informations sont donc à puiser aux quatre répertoires de H. Hyvernat, A. Vaschalde, W. Till et P. Nagel, ainsi qu'à l'édition disparate de G. W. Horner, «The Coptic Version ...», vol. 4 et 5: *The Epistles of S. Paul* (Oxford: Clarendon Press, 1920), et vol. 6: *The Acts of the Apostles* (ibid., 1922), et celle des épîtres catholiques en 1924 mentionnée ci-dessus pour l'Apocalypse, 258-552. Toutefois, F. G. Schmitz et G. Mink ont dressé en 1991 la liste des manuscrits employés par G. W. Horner (1231-

1236) et celle des lectures du reste du Nouveau Testament et de l'Ancien Testament dans les 65 lectionnaires (1259-1265). Le dépouillement systématique des manuscrits de ces répertoires aboutirait à une édition critique encore à venir. Cependant, certains manuscrits particulièrement anciens ont joui d'une édition à part.

E. A. Wallis Budge, *Coptic Biblical Texts in the Dialect of Upper Egypt* (Londres, 1912), 122-270, a donné une édition quasi complète des Actes à partir du papyrus British Museum Or. 7594, du IVe siècle. Ce codex a été acquis par le British Museum seulement en 1911. Cette édition revient l'année suivante dans H. Thompson, *The New Biblical Papyrus: A Sahidic Version of Deutronomy, Jonah and Acts of the Apostles from MS. Or. 7954 of the British Museum. Notes and a Collation: Printed for Private Circulation* (Londres, 1913). Dans le tome 6 de son édition, G. W. Horner en 1922, 666-669, reconstitue vingt-huit manuscrits en recomposant avec des centaines de fragments de partout. Les trois codices sa 4 à sa 6 furent achetés chez les marchands du Caire en 1925-1926 par M. Chester Beatty. Une édition complète des Actes sur sa 4 Chester Beatty 813 datant des environs de 600 a été donnée par H. Thompson, *The Coptic Version of the Acts of the Apostles and the Pauline Epistles in the Sahidic Dialect* (Cambridge: University Press, 1932). Parmi les éditions partielles, on notera C. Wessely, *Die Wiener Handschrift der sahidischen Acta Apostolorum* (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien 172, 2; Vienne, 1913), dont la liste de fragments des chap. 2 à 26 était déjà donnée par A. Vaschalde en 1922 (236-238) et augmentée de 115 autres fragments de Vienne. Enfin F. Hintze et H. M. Schenke, *Die Berliner Handschrift der sahidischen Apostelgeschichte (P 15926)* (Texte und Untersuchungen 109; Berlin: Akademie-Verlag, 1970), impriment un codex du IVe siècle. Il s'agit de F. G. Schmitz et G. Mink sa 43, soit 57 feuillets tous incomplets dans tous les chapitres des Actes. A. Vaschalde signale 66 autres fragments dans sept fonds, dont les manuscrits Borgia à travers l'édition de P. J. Balestri. W. Till en indique 17 tirés des publications supplémentaires, et P. Nagel 14, notamment la réédition de K 7542 à 7540 par P. Weigandt, «Zwei griechisch-sahidische Acta-Handschriften: P^41 und 0326», dans *Arbeiten zur Neutestamentlichen Textforschung*, vol. 3 (Berlin: W. de Gruyter, 1969), 54-95, à compléter par F. G. Schmitz, «Neue Fragmente von P^41», dans *Bericht der Hermann-Kunst-Stiftung zur Förderung der Neutestamentlichen Textforschung für die Jahre 1983 bis 1987* (Münster, 1988), 78-97, qui insère sept fragments de Vienne supplémentaires dans ce codex bilingue. Dans le même volume de 1969, K. Schüssler, «Eine griechisch-koptische Handschrift des Apostolos (11575 und 0128, 0203)», ibid., 218-265, a présenté un autre codex bilingue. Une édition intégrale comme pour les épîtres catholiques n'a pas encore été réalisée. Enfin on a de R. A. Kraft, «A Sahidic Fragment of Acts 27,4-13 at the University Museum Philadelphia (E 16690 Coptic 1)», en collaboration avec J. M. Robinson, dans *Journal of Biblical Literature* 94 (1975), 256-265.

Pour les épîtres de saint Paul, outre les éditions disparates de P. J. Balestri et de G. W. Horner, H. Thompson, déjà mentionné pour les Actes, utilise en 1932 pour les épîtres sa 4: Chester Beatty 813, écrit vers 600, contenant les épîtres de Paul, de Romains à Philippiens. R. Kasser, *Papyrus Bodmer XIX: Évangile de Matthieu XIV,28-XXVIII,20, Épître aux Romains I,1-II,3 en sahidique* (Cologny / Genève, 1962), donne un fragment des IVe-Ve siècles. C. Wessely, *Sahidische Papyrusfragmente der paulinischen Briefe* (Sitzungsberichte der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien 174, 5; Vienne, 1914) n'a pas été intégré dans le répertoire de A. Vaschalde en 1922, et contient quatorze extraits morcelés des épîtres, qui ne coïncident pas avec les quelque 160 fragments signalés par A. Vaschalde dans les recueils de C. Wessely de 1909 à 1912. A. Vaschalde donne encore environ 280 fragments tirés parfois même des citations de R. Tukhy, des éditions anciennes de C. G. Woide et de P. J. Balestri, et d'autres publications moins abondantes. À cet ensemble, le troisième répertoire, celui de W. Till, ajoute A. Hebbelynck, «Fragment Borgia de l'Épître aux Romains en copte sahidique», dans *Muséon* 35 (1922), 196-201. De P. Kahle, *Bala'izah*, il cite une vingtaine de fragments et dix-huit de ses propres enquêtes à Manchester et ailleurs. Cinq fragments viennent du fonds L. T. Lefort de Louvain et un de W. E. Crum, *Short Texts from Coptic Ostraca and Papyri* (Londres, 1921). Le quatrième répertoire apporte vingt-deux fragments, huit de G. M. Browne, *Michigan Coptic Texts* (Barcelona, 1979), sept de Vienne identifiés par T. Orlandi, «Koptische Papyri theologischen Inhalts», dans *Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek*, NS 9 (Vienne, 1994), et quelques-uns de Heidelberg, de Berlin et de Barcelone analysés par H. Quecke et K. Schüssler. On leur ajoutera M. Pezin, «Coptica Sorbonensia», cité ci-dessus et paru en 1993, le fragment 2536 a. b., qui contient Rom 9,12-23.27-32, et auquel il faut joindre le Pad'Heidelberg Kopt. 254 (667).

Pour l'Apocalypse, H. Goussen, *Apocalypsis S. Johannis Versio Sahidica* (Leipzig, 1895) a donné une édition lithographique du parchemin Berlin 408 et du Brit. Museum Or. 3618 qui constituent un seul manuscrit. Ses coordonnées sont décrites en 1991 par K. Schüssler, *Die Katholische Briefe*, sous le n° 25, LXXXIII. Il date environ du Ve siècle. H. Goussen le complète par des fragments publiés par E. Amélineau en 1888, par d'autres tirés du catalogue de G. Zoega et enfin par ceux publiés par C. Ceugney, «Quelques fragments thébains inédits de la Bibliothèque Nationale», dans *Recueil de travaux relatifs à l'archéologie égyptienne et assyrienne* 2 (1881), 94-105. W. E. Wallis Budge édite de même dans son recueil de 1912, 272-330, l'Apocalypse complète d'après le manuscrit de papier Brit. Museum 6803, qui appartenait auparavant à John E. Gilmore. Le dernier chapitre est cependant emprunté au ms. Berlin 408. A. Vaschalde détaille les 15 fragments Borgia utilisés par P. J. Balestri, et y joint 34 fragments dans les éditions de Vienne par C. Wessely en 1910 et 1912, et 70 fragments

publiés par L. Delaporte, *Fragments sahidiques du Nouveau Testament: Apocalypse* (Paris, 1906), à partir surtout des fonds de Paris, Londres et Berlin. G. W. Horner en 1924, tome 7, 551-552, compte 25 manuscrits de parchemin dont plusieurs recomposés, un de papier, de même trois lectionnaires de parchemin et quatre de papier. Les quatre plus anciens sont du VIIe siècle: 1) Bodl. c 64; 2) Paris 129^{11}, fol. 139, 141 et 142 auxquels appartiennent aussi Strasbourg 107 et Vatican 89; 3) le Paris 129^{11}, fol. 124; et 4) le fragment Oxford, Chester. Trois autres manuscrits fragmentaires sont du VIIIe siècle.

Pour l'Ancien Testament sahidique, la même morphologie bibliographique s'impose: quatre répertoires et des éditions partielles à l'occasion de la découverte de manuscrits plus anciens. Au lieu de P. J. Balestri en 1904, l'édition d'A. Ciasca en 1885 et 1889, déjà citée au premier paragraphe ci-desus, rassemble 221 fragments Borgia, et est la première tentative d'arriver à un texte un peu plus complet.

L'édition du Deutéronome par E. A. Wallis Budge dans son recueil de 1912, 1-113, à partir du ms. Brit. Museum 7954 du IVe siècle, constitue le premier pas vers l'authenticité sahidique originale. Il juxtapose XXV-XXX des passages avec le texte d'A. Ciasca pour faire saisir la nouveauté de sa source antique. Du même codex paraît peu après H. Thompson, *The New Biblical Papyrus: A Sahidic Version of Deuteronomy, Jonah and Acts of the Apostles from MS. Or. 7954 of the British Museum. Notes and a Collation: Printed for Private Circulation* (Londres, 1913).

Le Pentateuque s'enrichit chez A. Vaschalde à partir des publications suivantes, dont certaines ont déjà été rencontrées ci-dessus: G. Maspéro, «Fragments de la version thébaine de l'Ancien Testament», dans *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire*, tome 6 (Paris, 1892), fasc. 1, 3-296. A. E. Brooke, «Sahidic Fragments of the Old Testament», dans *Journal of Theological Studies* 8 (1896), 67-74. C. Ceugney cité ci-dessus en 1881. O. von Lemm, «Sahidische Bibelfragmente III», dans *Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, tome 25 (Saint-Pétersbourg, 1906). W. E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum* (Londres, 1905). Le tome 4 du recueil de C. Wessely à Vienne en 1914, déjà cité ci-dessus. E. O. Windstedt, «Sahidic Biblical Fragments», dans *Proceedings of the Biblical Archeological Society* 25 (1903), 317-325; 26 (1904), 215-221; et 27 (1905), 57-64. J. E. Gilmore et P. le Page Renouf, «Coptic Fragments», dans *Proceedings of the Society of Biblical Archeology* 17 (1895), 251-253. J. Schleifer, «Sahidische Bibelfragmente aus dem British Museum zu London I», dans *Sitzungsberichte der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Klasse*, vol. 162 (Vienne, 1909), et vol. 164, 6 (ibid., 1911), et «Bruchstücke der sahidischen Bibelübersetzung», ibid., vol. 170, 1 (ibid., 1912). H. Munier, «Sur deux passages de la Genèse en copte sahidique», dans *Annales du Service des Antiquités*, tome 13 (Le Caire, 1913), 187. A. Erman, «Bruchstücke der ober-

ägyptischen Übersetzung des Alten Testaments», dans *Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften und der G. A. Universität zu Göttingen*, tome 12 (Göttingen, 1880). S. de Ricci, «The Zouche Sahidic Exodus Fragment (Ex. XVI,6-XIX,11) from the original manuscript», dans *Proceedings of the Society of Biblical Archeology*, tome 28 (Londres, 1906), 54-67. S. Gaselee, «Notes on the Coptic Versions of the LXX», dans *The Journal of Theological Studies*, tome 11 (1909-1910), 246-257. E. Amélineau, «Fragments thébains inédits de l'Ancien Testament», dans *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, tomes 7, 8, 9, et 10 (Paris, 1886-1888). H. Hyvernat, *Album de paléographie copte* (Paris, 1888), et enfin W. Pleyte et P. A. A. Boeser, *Manuscrits coptes du Musée des Antiquités des Pays-Bas à Leyde* (Leyde, 1897).

À ces données disposées dans l'ordre des versets par A. Vaschalde, W. Till ajoute principalement les manuscrits de Louvain d'après L. T. Lefort en 1940, ceux de P. Kahle de Deyr Bala'izah en 1954, et son propre recueil, «Sahidische Fragmente des Alten Testamentes», dans *Muséon* 50 (1937), 175-237. En outre H. Munier, «Recueil de manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament», dans *Bulletin de l'Institut d'Archéologie Orientale du Caire* 12 (1916), 243-257, L. A. Schier, «Old Testament Texts on Vellum», dans H. Worrel, «Coptic Texts in the University of Michigan Collection», dans *University of Michigan Studies, Humanistic Series*, tome 46 (Ann Arbor, Mich., 1942), 27-167.

Dans le quatrième répertoire de P. Nagel en 1993, on trouve avant tout R. Kasser, *Papyrus Bodmer XVI: Exode I-XV,21 en sahidique* (Cologny / Genève: Bibliotheca Bodmeriana, 1961) et idem, *Papyrus Bodmer XVIII: Deutéronome I-X,7 en sahidique* (ibid., 1962), où le texte est directement du IVe siècle. P. Nagel, «Sahidischen Pentateuchsfragmente», dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde* 114 (1987), 134-166, et «Fragmente eines sahidischen Genesiscodex der Nationalbibliothek zu Paris (BN 129^{1}, fol. 8-13)», ibid., 116 (1989), 71-90, a lui-même commencé de rassembler et parfois de rééditer des anciens fragments. Une place particulière revient aux cartonnages de la reliure originale du ms. 7 de Nag Hammadi, fragments 89c et 91c, édités d'abord par R. Kasser, «Fragments du livre de la Genèse 32,5-21; 42,27-30 et 35-38 cachés dans la reliure d'un codex gnostique», dans *Muséon* 85 (1972), 65-89. Le double feuillet permet de reconstituer un codex contenant la moitié de la Genèse. Les arguments tirés des documents datés de la reliure (335 et 342) et de la manière de relier les volumes aussi bien que l'écriture elle-même des fragments permettent d'attribuer à ce codex déjà mis au rebut une origine de la fin du IIIe siècle. Ces fragments furent d'abord édités par G. M. Browne, «Nag Hammadi Codices: Greek and Coptic Papyri from the Cartonnage of the Covers», dans J. W. Barns, G. M. Browne et J. Shelton, *The Coptic Gnostic Library: NHS, 16* (Leyde, 1981), 124-132. Parmi les au-

tres extraits de la Genèse, on notera encore G. Gamberardini, «Testo copto sa'idico de Genesi 23,38-20 et 24,1-14», dans *Studia Orientalia: Collectanea* 7 (1962), 209-220, à partir d'une collection privée du Caire; P. Bellet, «Analecta Coptica», dans *The Catholic Biblical Quaterly* 40 (1978), 37-52, qui contient Ex 21,17-35 et 23,5-21 à partir du fragment W 739 de Baltimore et O. von Lemm. «Koptische Miscellen n° LII,8», dans *Bulletin de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg* 2, n° 18 (1908), 1339-1342.

Pour les livres historiques, une place particulièrement ancienne revient au livre de Josué au IVe siècle: R. Kasser, *Papyrus Bodmer XXI, Josué VI 16-25, VII,6-XI,23,XII, 1-2,19-XXIII,7,15-XXIV,23 en sahidique* (Cologny / Genève, 1963) et F. A. Shore, *Joshua I-IV and Others Passages in Coptic* (Dublin, 1963). Le ms. Chester Beatty inv. n° 1389 est en effet le même que Bodmer XXI, et le texte est remis ensemble dans R. Kasser, *L'Évangile selon saint Jean et les versions coptes de la Bible* (Neuchâtel, 1966), 90-167. Un autre codex a été édité par H. Thompson, *A Coptic Palimpsest Containing Joshua, Judges, Ruth, Judith and Esther in the Sahidic Dialect* (Londres, etc.: Oxford University Press, 1911). Il s'agit d'un palimpseste arrivé à Londres en 1847 du désert de Nitrie comme manuscrit syriaque Add. 17183, écrit en 913. L'écriture inférieure est copte. Déjà E. W. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum* (Londres: British Museum, 1905), 4-7 , l'avait analysé en détail sous le n° 12. Le codex initial date des VIe-VIIe siècles à en juger par l'écriture. Le livre de Josué remplit les pages 1 à 129, mais avec des lacunes. Il en va de même pour les Juges 130-252, pour Ruth 252-268, pour Judith 269-337 et pour Esther 337-372. H. Thompson ajoute en note les variantes par rapport aux publications déjà mentionnées ci-dessus de G. Maspéro, E. Amélineau, A. Ciasca, O. von Lemm, E. O. Windstedt et R. Tukhy.

Le répertoire de A. Vaschalde ajoute aux sources déjà mentionnées ci-dessus pour le Pentateuque J. Krall, «Aus einer koptische Klosterbibliothek», dans *Mitteilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, tome 1 (Vienne, 1887), 62-72, et 2-3, 43-73 (4 Rois 3,25 et Ruth 14b,15-16 et 18-4,1), et W. E. Crum, *Theological Texts from Coptic Papyri Edited with an Appendix upon the Arabic and Coptic Versions of the Life of Pachomius* (Oxford, 1913) [Ruth 4,5 à 10 en plusieurs fragments]. Au répertoire de W. Till, la seule source nouvelle est L. Dieu, «Le texte copte-sahidique des livres de Samuel», dans *Muséon* 58 (1947), 445-452.

La publication la plus importante est celle de J. Drescher, *The Coptic (Sahidic) Version of Kingdoms I, II (Samuel I, II)* (CSCO 313 et 314; Louvain, 1970). J. Drescher base son édition sur un manuscrit complet daté de 892-893, le codex M 567 de New York. Dans sa préface, J. Drescher réalise pour les deux premiers livres des Rois la répartition des fragments d'après les manuscrits originaux dont ils ont fait partie. Il obtient dix-neuf codices et un ostracon, auxquels il donne les sigles de A à T. Ceci donne:

Au IVe-Ve siècle, le Brit. Mus. Or. 4916 (3), le fragment 1 Rois 12,4-5.10-11.

Au VIe siècle, Vienne 2855 et K 7042, 2 Rois 11 et 13-14, plusieurs fragments: Brit. Museum Or. 4916 (4), 1 Rois 29,5-9 et 30,21-34; Bodleian Oxford e 14, de Deir Bala'izah, 1 Rois 29,3-9; Vienne 8706, 1 Rois 1-10, plusieurs fragments.

Au VIIe siècle, Cambridge Museum of Anthropology and Ethnology, et Oxford Bodleian c 16, très nombreux petits fragments de 1 Rois 1-30; Louvain Lefort 1, plusieurs fragments de 1 Rois 14-15.

Viennent alors M 567 et deux manuscrits du XIe-XIIe siècle, dispersés à Londres, Paris, Vienne et au Vatican, deux lectionnaires, deux *scala* et un katameros.

Cette distribution chronologique correspond au profil habituel de la transmission de la Bible en copte. G. M. Browne et L. Papini, «Frammenti in copto dei Libri dei Re» dans *Orientalia* 51 (1982), 183-203, ont encore trouvé depuis six fragments des IVe ou Ve siècles provenant des fouilles d'Antinoé en 1936-1937 et contenant 3 Rois 13,20-24 et 4 Rois 9,8-20. P. Bellet, «Un fragmento de la versíon sahidica 3 Reyes, 11-13, 15-19», dans *Studia Papyrologica* 3 (1965), 69-78, identifie un fragment de Deir Bala'izah, et G. M. Browne, «The Sahidic Version of Kingdoms IV», dans *Illinois Classical Studies* 3 (1978), 196-206, donne huit fragments des chap. 1 et 2. T. Orlandi identifie en 1974 encore une série de fragments de 4 Rois, chap. 1, 9 et 10.

Les Psaumes occupent une place particulière, vu le grand nombre de versets cités isolément et la fréquence de psautiers isolés. Pourtant A. Ciasca, sur la base de près d'une centaine de fragments Borgia, garde un très grand nombre de lacunes.

E. A. Wallis Budge, *The Earliest Known Coptic Psalter in the Dialect of Upper Egypt Edited from the Unique Papyrus Codex Oriental 5000 in the Bristish Museum* (Londres, 1898), édite un texte complet des VIe-VIIe siècles, découvert par hasard en 1896. Le répertoire de A. Vaschalde fournit sur la base des fonds déjà rencontrés pas moins de 660 fragments. Il y ajoute plusieurs sources très riches. Dans les Rudimenta de R. Tukhy, près de 85 citations, 21 fragments de Turin, édités par B. Peyron, *Psalterii copto-thebani Specimen quod omnium primum in lucem prodit continens praeter decem psalmorum fragmenta integros psalmos duos et triginta ad fidem codicis Taurinensis cura et criticis animadversionibus Bernardi Peyronis* (Turin, 1875), trois longs fragments dans P. de Lagarde, *Psalterii Versio Memphitica e recognitionibus Pauli de Lagarde, accedunt Psalterii thebani fragmenta parhamiana, Proverbiorum memphiticorum fragmenta berolinensa* (Göttingen, 1875), et plusieurs centaines de versets dans W. H. Worrell, *The Coptic Psalter in the Freer Collection* (New York, 1916) et dans A. Rahlfs, *Die Berliner Handschrift des sahidischen Psalters* (Abhandlungen der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Phil.-hist. Klasse, NF, Band IV, 3; Berlin, 1901).

Le répertoire de W. Till complète parfois A. Vaschalde et y ajoute ses sources ha-

bituelles, ainsi que P. Jernstedt, *Koptskie Teksty Gosudarstvennogo Ermitaža* (Moscou / Leningrad, 1959) et deux ostraca. P. Nagel enregistre encore J. Vergote et G. M. Parássoglou, «Les Psaumes 76 et 77 en copte sahidique d'après le P. Yale Inv. 1779», dans *Muséon* 87 (1974), 531-541; J. Schleifer, «Bibelfragmente aus dem British Museum, III: Psalmenfragmente», *Sitzungsberichte der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Klasse*, 173, 5 (Vienne, 1914) et G. M. Browne «A Fragment of a Coptic Psalter (Mich. Inv. 582a)», dans *Bulletin of the American Society of Papyrologist* 12 (1976), 67-69. Enfin H. Quecke, «Zu zwei koptischen Fragmenten mit Psalmtexten», dans *Mitteilungen des Deutschen archäologischen Instituts. Abt. Kairo*, tome 25 (Wiesbaden, 1969), 107-109, complète les débuts de ligne des fragments de l'Ermitage Inv. Nr. 18328 pour des versets des Psaumes 26, 47 et 49. Plusieurs fragments psalmiques se trouvent également dans H. Quecke, *Untersuchungen zum koptischen Stundengebet* (Louvain, 1970). L'Horologium de base est le ms. M 574.

Pour les livres sapientiaux, la première nouvelle référence de A. Vaschalde est naturellement le codex publié par H. Thompson, *The Coptic (Sahidic) Version of certain Books from the Old Testament from a Papyrus in the British Museum* (Londres, 1908). Ce papyrus Crum 951 contient des fragments des Proverbes, de la Sagesse, du Cantique, du Siracide, de Job et de l'Ecclesiaste. Les centaines de versets souvent fragmentaires présents dans cette édition sont minutieusement notés à la suite des fragments Borgia publiés par A. Ciasca. Les manuscrits de Turin sont représentés par trois éditions: F. Rossi, «Transcrizione con traduzione italiana dal copto di due omilie di S. Giovanni Crisostomo con alcuni capitoli dei Proverbi di Salomone», dans *Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino*, ser. II, tome 40 (Turin, 1889) = *I Papiri Copti del Museo Egizio di Torino trascritti e tradotti*, vol. II, fasc. 2 (Turin, 1883-1892), 99-208. Près de 85 fragments des chap. 17-29 des Proverbes y sont édités. Le même auteur F. Rossi, «Un nuovo codice copto del Museo egizio di Torino», dans *R. Accademia die Lincei, anno CCXC, serie 5ª, Memorie della Classe di scienze morali storiche e filologiche*, vol. I, parte 1ª (Rome, 1893), 31-136, publie 35 fragments des chap. 30-37 de Job. L. Dieu, «Nouveaux fragments préhexaplaires du livre de Job», dans *Muséon* 33 (1912), 223-274, en publie également 36 des chap. 1-5 de Job d'après le codex Crum 969 du British Museum. E. Amélineau, «The Sahidic Translation of the Book of Job», dans *Transactions of the Society of Biblical Archeology* 9 (1893), a publié un texte quasi-complet de Job, sans indiquer l'origine des fragments. Pour la Sagesse et le Siracide, P. de Lagarde, *Aegyptiaca* (Göttingen, 1883), a publié des centaines de fragments du Musée égyptien de Turin. Enfin, on n'oubliera pas que H. Thompson, déjà cité pour Josué, avait imprimé en 1911 un papyrus contenant de nombreux fragments d'Esther et de Judith. Par ailleurs, pour le livre de Tobie, le principal pourvoyeur de fragments reste G. Maspéro dans ses «Fragments thébains» de 1892, mentionnés ci-dessus pour la Genèse.

A cet ensemble, le troisième répertoire de W. Till ajoute pour les Proverbes G. P. Sobhy, *The Book of the Proverbs of Salomon in the Dialect of Upper Egypt* (Le Caire, 1927) repris par W. H. Worrell, *The Proverbs of Salomon in Sahidic Coptic according to the Chicago Manuscript* (Chicago, Ill., 1931). Enfin, R. Kasser, *Papyrus Bodmer VI (Proverbes I,1-XXI,4)* (CSCO 195; Louvain: Peeters, 1960), présente un codex extraordinaire, qui a fait partie des documents de Dishna. Son écriture est des IVᵉ-Vᵉ siècles, dans une langue sérieusement dialectale. On le caractérise volontiers comme protosahidique. On y touve utilisés plusieurs caractères inconnus jusque là et dépendant du démotique. Cependant, le texte lui-même est vraiment de la famille sahidique publiée par W. H. Worrell. En plus des sources déjà mentionnées qui fournissent une vingtaine de fragments, on trouve pour la Sag 11,4-10 et 12-15. E. M. Husselman, «A Palimpsest Fragment from Egypt», dans *Studi in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni*, tome 2 (Milan, 1957), 458, donne Sag 4,10 et 12-15; pour Tobie 1,7-21. L. Saint-Paul Girard, «Un fragment inédit du livre de Tobie», dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire* 22 (1923), 116.

P. Nagel signale encore pour les Proverbes S. Bartina, «Un nuevo papiro copto de Proverbios 15,27-16, 8 (P. Palau Rib. Inv. 6)», dans *Studia papirologica* 9 (1970), 39-49. Un fragment de Prov 13,7 et 13 est édité par W. E. Crum, *The Monastery of Epiphanius at Thebes, Part II: Coptic Ostraca and Papyri* (New York, 1926).

Pour Isaïe, la même publication de W. E. Crum donne une quinzaine de fragments. Le répertoire de A. Vaschalde ne présente pas de source neuve pour les prophètes. A. Ciasca sur la base des fragments Borgia reste la principale source, mais ceux de Paris chez G. Maspéro, en 1888, sont presque aussi nombreux. Les autres fragments se répartissent dans les publications déjà mentionnées ci-dessus. On peut leur adjoindre cependant P. Lacau, «Textes de l'Ancien Testament en copte sahidique», dans *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et l'archéologie égyptienne et assyrienne* 23 (1901), 103-124, ainsi que A. Hebbelynck, «Fragments inédits de la version sahidique d'Isaïe», dans *Muséon* 34 (1913), 177-227. Vu le grand nombre de lacunes qui demeurent chez les grands prophètes surtout, A. Vaschalde a intégré également les citations dans les textes littéraires coptes publiés par E. A. Wallis Budge, et ceux qui sont cités dans les Rudimenta de R. Tukhy. Le répertoire de W. Till ajoute une quarantaine de fragments tirés des mêmes sources déjà mentionnées, et de deux autres: pour Os 2,9-5,1 de W. Grossouw, «Un fragment sahidique d'Osée», dans *Muséon* tome 47 (1934), 190-201, et pour Bar 3,6-30, de W. Till, «Ein sahidisches Baruchfragment», dans *Muséon* 46 (1933), 35-41.

Des documents de Dishna émanent R. Kasser, *Papyrus Bodmer XXII et Mississippi Codex II: Jérémie XL,3-LII,34, Lamentations, Épître de Jérémie, Baruch I,1-V,5 en sahidique* (Cologny / Genève, 1964), et du même, *Papyrus Bodmer XXIII: Esaie XLVII,*

1-LXVI,24 en sahidique (Cologny / Genève, 1965). Avec ces documents, on est à nouveau aux IVe-Ve siècles. Un fragment de Dan 5,21 et 6,2-4 a été publié par S. Pernigotti, «I papiri copti dell'Università Cattolica di Milano», dans *Aegyptus* 65 (1985), 67-105. Du cantique des trois enfants dans la fournaise, on a également des fragments dans l'Horologium copte analysé par H. Quecke en 1970.

Au terme de cette revue de la Bible sahidique, on constatera que deux ensembles seulement ont fait l'objet d'une étude complète, à savoir les épîtres catholiques par K. Schüssler, et les deux livres de Samuel par J. Drescher.

b) La Bible en copte bohaïrique

Contrairement au sahidique, les textes bohaïriques n'ont jamais disparu de la liturgie. Les éditions les plus anciennes ne connaissent que le bohaïrique, de même les publications pastorales les plus récentes. Cependant, la quantité des textes est beaucoup moins abondante, mais la raison en est à chercher dans les conditions climatiques du Delta, moins propices à la conservation de manuscrits. Longtemps, on a cru que le bohaïrique appartenait à la période postérieure du copte. Le papyrus Bodmer III, texte bohaïrique du IVe siècle a définitivement corrigé cette illusion d'optique. Un autre paradoxe est, qu'en dehors du Nouveau Testament, du Pentateuque et des prophètes, il n'y a pas de manuscrit contenant au complet un autre livre de l'Ancien Testament. Il en résulte une exploitation intensive des livres liturgiques, pleins de citations de ces livres, et une chasse aux citations permettant de constituer les livres historiques et sapientiaux. Tout cela confère à la bibliographie bohaïrique un profil particulier.

Les quatre répertoires mentionnés pour le sahidique s'étaient déjà occupé du bohaïrique et de plusieurs autres dialectes. L'histoire des éditions mérite d'abord quelque attention. Elle est exposée dans le premier répertoire de H. Hyvernat, repris dans le *Dictionnaire de la Bible*, tome 2 (Paris: Letouzey et Ané, 1912), à l'article «Coptes (versions) de la Bible», col. 931-951. D. Wilkins, *Quinque libri Moysis prophetae in lingua aegyptiaca ex MSS. Vaticano, parisiensi et bodleiana descripsit et latine vertit* (Londres: Typis Gul. Bowyer, 1731), s'appuya avant tout sur un manuscrit de Huntington 33, daté de 1674. A. Fallet, *La version copte du Pentateuque publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris avec variantes et notes* (Paris, 1854), ne contient en fait que les vingt huit premiers chapitres de la Genèse sans indiquer les manuscrits utilisés. P. de Lagarde, *Der Pentateuch koptisch* (Leipzig, 1867), republie le Pentateuque sur la base de D. Wilkins et sur un manuscrit de H. Tattam daté de 1303, Brit. Mus. Copte 712, lequel contient des lacunes. Il faut attendre M. K. H. Peters, *A Critical Edition of the Coptic (Bohairic) Pentateuch,* vol. 1: *Genesis* (Septuaginta and Cognate Studies 19; Chico, Calif.: Scholars Press, 1985), pour obtenir une édition complète de la Genèse, basée sur huit manuscrits: Paris BN Copte 1 (1356), Paris BN Copte 100

(1805), Paris BN Copte 56 (1660), Paris BN Copte 57 (1665), Londres Brit. Library Or. 422 (1393), Oxford Bodl. Huntington 33 (1624), Rome Vatican copte 1 (IXe-Xe siècle) et Vatican copte 4 (1399). En contraste avec ces manuscrits complets, Gen 1-4,2 a été retrouvé dans un manuscrit du IVe siècle: R. Kasser, *Papyrus Bodmer* III: *Évangile de Jean et Genèse I-IV,2 en bohaïrique* (CSCO 177; Louvain: Peeters, 1958), 47-52. Le même M. K. H. Peters a donné l'édition de l'Exode sur les mêmes manuscrits, sauf le Papyrus Bodmer, sous le même titre et au même endroit. ... vol. 2: *Exodus* (Septuaginta and Cognate Studies 22; Chico, Calif.: Scholars Press, 1986) et enfin de même pour le Deutéronome bohaïrique ... vol. 5: *Deuteronomy* (Septuaginta and Cognate Studies 15; Chico, Calif.: Scholars Press, 1983) sans le manuscrit de Paris BN 57, mais avec le manuscrit de la British Library Or. 8987 (1796).

Du Pentateuque bohaïrique, il reste encore les nombreuses citations dans les livres liturgiques. Ceux-ci ont été édités d'abord pour l'usage courant à haute époque, ensuite par souci scientifique principalement par O. H. E. Burmester. Comme cette technique de restituer la Bible concerne tous les livres, nous donnons ici la liste de ces éditions. Nous donnons en français le titre copto-arabe. R. Tukhy, [*Eucologe copto-arabe*] (Rome, 1736); idem, [*Missel copto-arabe*] (Rome, 1786); idem, [*Rituel copto-arabe*] (Rome, 1763); idem, [*Livre des Théotokies et Katataxis du mois de Choiac*] (Rome, 1746). Les éditions coptes locales interviennent un peu plus tard: Mgr Cyrille II, *Liber Paschae secundum ordinem Ecclesiae Alexandrinae* (Le Caire, 1899), et idem, [*Rituel copte-arabe*] (Le Caire, 1900). G. Horner, *The Service for the Consecration of a Church and an Altar according to the Coptic Rite: Edited with Translations from a Coptic and Arabic Manuscript of A.D. 1307 for the Bishop of Salisbury* (Londres, 1902). G. Labib, [*Le Rite des Funérailles*] (Le Caire, 1905); idem, [*Le Rite de l'Extrême Onction avec la prière d'Apa Stherpou*] (Le Caire, 1909); idem, [*Katameros copte-arabe*], 2 vol. (Le Caire, 1900-1902); idem, [*Missel copte-arabe*] (Le Caire, 1904); idem, [*Le livre de la Psalmodie*] (Le Caire, 1908). O. H. E. Burmester, «Le lectionnaire de la Semaine Sainte: Texte copte édité avec traduction française (de E. Porcher) d'après le manuscrit Add. 5997 du British Museum», dans *Patrologia Orientalis* 24 (Paris, 1933), 173-294; idem, dans *Patrologia Orientalis* 25 (1943), 179-470. La liste des manuscrits se trouve au tome 24, 176, et la liste des passages scripturaires en fonction des manuscrits utilisés figure au tome 25, 471-485. Il analyse encore un autre lectionnaire de Société dans «The Coptic-Greek-Arabic Holy Week Lectionnary of Scetis», dans *Bulletin de la Société archéologique copte* 16 (1962), 83-137, et dans «The Bodleian Folio and Further Fragments of the Coptic-Greek-Arabic Holy Week Lectionary from Scetis», dans *Bulletin de la Société archéologique copte* 17 (1963-1864), 35-48.

Utilisant les livres liturgiques édités avant 1930, A. Vaschalde, «Ce qui a été publié des versions coptes de la Bible: Deuxième groupe, Textes Bohaïriques», dans *Mu-*

séon 43 (1930), 409-431 (Ancien Testament); 45 (1932), 117-156 (Nouveau Testament), dresse un tableau minutieux des citations disponibles, non sans noter soigneusement la date d'utilisation du texte. Pour le Pentateuque, il obtient quatorze extraits, pour l'Exode dix-sept, pour les Nombres cinq, et pour le Deutéronome neuf.

Le troisième répertoire, de W. Till, repère quelques éditions isolées: Ex 15,1-16 dans W. E. Crum, *Coptic Manuscripts Brought from the Fayyum* (Londres, 1893); Ex 34,29-35; 35,1-10; 39,30.35-38, publiés par H. G. E. White, *Texts of the Monastery of Saint Macarius* (The Monasteries of Wadi n'Natrûn, part 1; New York: The Metropolitan Museum of Art, 1926). W. Till indique en outre une édition moderne sous le titre *The Holy Book: The Old Testament (in Coptic)* (Le Caire: Abna el-Kanisa, 1939) dont la Genèse et l'Exode ont paru, avec une traduction arabe.

Le quatrième répertoire de P. Nagel intègre les citations des deux lectionnaires de Londres et de Scété publiés par O. H. E. Burmester, ce qui donne douze extraits pour la Genèse, dix pour l'Exode, deux pour les Nombres et deux pour le Deutéronome.

Les livres historiques sont réduits à des lectures. Le répertoire de A. Vaschalde en signale deux pour Josué, une pour les Juges, treize pour les quatre livres des Rois et quatre pour les Paralipomènes. Celui de W. Till y ajoute un pour Josué, deux pour les Juges, deux pour Ruth, vingt-quatre pour les quatre livres des Rois et six pour les Paralipomènes, et celui de P. Nagel ne recense aucune lecture nouvelle.

Le psautier par contre a été édité complètement par R. Tukhy, [*Psautier copto-arabe*] (Rome, 1744), d'après le ms. Vatican copte 5, du Xe siècle. On y trouve les subdivisions liturgiques en cinq livres, en *cathismata* et en *doxa*. Ce texte a été réimprimé par la Bible Society en 1826. J. L. Ideler, *Psalterium coptice ad codicum fidem recensuit, lectionis veritatis et psalmos apocryphos sahidice conscriptus ac primum a Woidio editos adiecit* (Berlin, 1837) s'est basé sur le ms. de Berlin BI or. 40 157. M. G. Schwartze, *Psalterium in dialectum copticae linguae memphiticae translatum ad fidem trium codicum MSS Regiae Bibliothecae Berolinensis inter se et cum Tukii et Ideleri libris necnon cum graecis Alexandrini codicis ac Vaticani Hebraicisque Psalmis comparatorum edidit notisque criticis et grammaticis instruxit* (Leipzig, 1843), utilise en plus deux autres manuscrits BI or 40 276 et Berlin Dietz A folio 37. Ensuite P. de Lagarde, *Psalterii Versio memphitica a recognitionibus Pauli de Lagarde, accedunt Psalterii thebani fragmenta parhamiana. Proverbiorum fragmenta berolinensia* (Göttingen, 1875), ajouta aux mêmes manuscrits de Berlin BI or. 40 157 et Dietz A folio 37 quatre manuscrits: deux de la Bodléienne (Munt. 121 et Maresc. 31) et deux de Paris BN 5 et 12. Le texte de cette édition est imprimé en caractères latins. Une réédition de ce texte en caractères coptes a été fournie par O. H. E. Burmester et E. Dévaud (Louvain: J.-B. Istas, 1925), où les leçons de P. de Lagarde ont été dûment vérifiées. F. Rossi, «Di alcuni manoscritti copti

che si conservano nella biblioteca nazionale di Torino», dans *Memorie della Reale accademia delle scienze di Torino*, II, 43 (1893), 223-340, a édité dix-sept fragments d'un psautier bohaïrique mutilé. Enfin, G. Labib, [*Le Psautier en copte et en arabe*], (Le Caire, 1897), fournit une édition destinée à l'usage pastoral. A cet ensemble, A. Vaschalde joint les citations dans les livres liturgiques. P. Nagel se basant principalement sur les lectionnaires de Londres et de Scété publiés par O. H. E. Burmester ainsi que sur O. H. E. Burmester, «Psalmenfragmente des Makarioskloster in der Sketis», dans *Studia Orientalia Christiana: Collectanea* 11 (1966), 389-512, dénombre pas moins de 333 nouvelles citations.

Le texte de Prov 1-14,26a a été publié par P. de Lagarde à Göttingen en 1875 avec le psautier cité ci-dessus d'après le codex de Berlin BI or. Folio 447 en caractères latins. La disposition des versets est parfois différente et parfois lacuneuse. U. Bouriant, «Fragments memphitiques de divers livres inédits de l'Écriture et des instructions pastorales des Pères de l'Église copte», dans *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne* 7 (1886), 129-147, donne exactement les mêmes passages. Les mêmes extraits ont été reproduits encore par A. Bscai, *Proverbia Salomonis bohairice et arabice* (Rome, 1886), qui y ajoute la péricope 29,28-38. A. Vaschalde cite huit citations dans les livres liturgiques, et P. Nagel quatre citations d'après le lectionnaire de Londres: elles tombent dans les mêmes chapitres que le texte édité.

Le livre de Job a été édité par H. Tattam, *The Ancient Coptic Version of Job the Just. Translated into English and Edited* (Londres, 1846). Il a été collationné sur deux autres manuscrits de Paris et de Londres par E. Porcher, «Le livre de Job: Version copte bohaïrique publiée et traduite», dans *Patrologia Orientalis* 18 (1924), 209-339. A. Vaschalde en repère cinq péricopes liturgiques, dont les trois dernières coïncident avec les passages retrouvés par O. H. E. Burmester et enregistrés par P. Nagel.

A. Vaschalde repérait déjà trois péricopes de la Sagesse et huit du Siracide dans les livres liturgiques. O. H. E. Burmester, «The Bohairic Pericopae of Wisdom and Sirach», dans *Biblica* 15 (1934), 451-465, et 16 (1935), 35-37, en ajoute trois pour la Sagesse, et retrouve les mêmes huit péricopes pour le Siracide. Une citation du Cantique y est jointe. Les citations du lectionnaire de Londres et de Scété notées par P. Nagel sont les mêmes. Le répertoire de A. Vaschalde a l'avantage de noter exactement le contexte liturgique de la lecture.

Le livre de Jonas en bohaïrique a été publié par A. Mallon, *Grammaire copte* (4e éd., Beyrouth, 1956), 37-43.

Les douze petits prophètes ont été partiellement publiés d'abord par E. Quatremère, Daniel et les douze petits prophètes, manuscrits coptes de la Bibliothèque Impériale n° 2, Saint-Germain n° 21, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Biblio-*

thèque impériale et autres bibliothèques publiés par l'Institut de France 8 (1810), 230-289. Les deux manuscrits sont aujourd'hui BN copte 2 et 58. Seul Zacharie est complètement édité. Ensuite H. Tattam, *Duodecim prophetarum minorum libros in lingua aegyptiaca vulgo coptica seu memphitica ex manuscripto Johannis Lee, J. C. D. collatos latine edidit* (Oxford, 1836), en donna le texte complet. A. Vaschalde indique 36 péricopes liturgiques. Toutes se retrouvent dans les seize péricopes tirées de O. H. E. Burmester par P. Nagel, sauf Zach 16,5 dans le lectionnaire de Londres.

H. Tattam, *Prophetas maiores in dialecto linguae aegyptiacae memphitica seu coptica edidit cum versione latina* [tome 1: Isaie et Jérémie; tome 2: Ezéchiel et Daniel] (Oxford, 1852), a donné la seule édition complète des grands prophètes. Baruch et l'Épître de Jérémie ont été publiés par A. Bscai, *Liber Baruch prophetae* (Rome, 1870), et par M. Kabis, «Das Buch Baruch, koptisch», dans *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde* 10 (1872), 134-136; 11 (1873), 18-21; 12 (1874), 46-49. Le chapitre 9 du livre de Daniel avait été édité dans les deux dialectes par F. Münter, *Specimen versionum Danielis copticarum nonum eius caput memphitice et sahidice exhibens* (Rome, 1786). J. Bardelli, *Daniel copto-memphitice* (Pise, 1849), utilisa trois manucrits de Paris, BN coptes 2, 70 et 58 et un manuscrit de Tattam, aujourd'hui à la John Rylands Library 419. Le livre de Daniel est divisé en copte en treize Visions incluant le livre de Suzanne et celui de Bel et du Dragon. Une quatorzième Vision postérieure à l'invasion arabe figure dans le Daniel copte.

L'usage liturgique des prophètes se monte à 45 péricopes pour Isaïe, cinq pour Jérémie, les Lamentations et Baruch, seize pour Ezéchiel et six pour Daniel. Les péricopes beaucoup moins nombreuses repérées par P. Nagel d'après O. H. E. Burmester coïncident avec celles de A. Vaschalde sauf Is 41,1-7. B. Klakowicz, «A Bohairic Translation of the Last Books of Daniel (PPalau - Rib, inv. 61 - inv. 65r)», dans *Studia Papyrologica* 17 (1978), 7-33, donne des parties de Bel et le Dragon beaucoup plus anciennes.

Le Nouveau Testament bohaïrique a d'abord été édité par D. Wilkins, *Novum Testamentum Aegyptium vulgo copticum ex MSS. Bodleianis descripsit, cum Vaticanis et Parisiensibus contulit et in latinum sermonem convertit* (Oxford: E Theatro Sheldoniano, 1716). Le texte est basé sur vingt et un manuscrits, mais les variantes ne sont pas indiquées ni la provenance du texte choisi. Ensuite, M. G. Schwartze, *Quatuor evangelii in dialecto linguae copticae memphitica perscripta ad codd. MSS. Copticorum in Regia bibliothecae Berolinensi adservatorum nec non libri a Wilkinsio emissi fidem edidit, emendavit, adnotationibus criticis et grammaticis, variantibus lectionibus expositis atque textu Coptico cum Graeco comparato instruxit* (Leipzig, 1846-1847), se base sur le ms. de Berlin BI or. Dietz A fol. 40, et utilise les copies du manuscrit de la Bodléienne faites par T. Petraeus. La suite de cette oeuvre est due à son disciple P. Boetticher ou P. de Lagarde, *Acta Apostolorum coptice* (Halle, 1852); idem, *Epistulae Novi Testamenti coptice* (Halle, 1852). L'Apocalypse n'a jamais paru dans cette édition. Deux autres éditions virent le jour avec H. Tattam, *Quatuor Evangelia memphiticae et arabice* (Londres, 1829); idem, *Les quatre évangiles en copte et en arabe* (Londres, 1847); idem, *Les Actes des Apôtres, les épîtres et l'Apocalypse en copte et en arabe* (Londres, 1852). Ce texte provient d'un manuscrit du Patriarcat du Caire comparé à d'autres manuscrits de Lord Curzon. Mgr Cyrille II, *Le livre des saints évangiles en copte et en arabe*, vol. 1: *S. Matthieu et S. Marc*; vol. 2: *S. Luc et S. Jean* (Le Caire, 1902), a une portée avant tout pastorale et n'indique pas ses sources.

L'édition critique incontournable est celle de G. Horner, *The Coptic Version of the New Testament in the Northern Dialect Otherwise Called Memphitic and Bohairic with Introduction, Critical Apparatus and Literal English Translation*, vol. 1: *The Gospels of S. Matthew and S. Marc Edited from the MS. Huntington 17 in the Bodleian Library* (Oxford: Clarendon Press, 1898); vol. 2: *The Gospels of S. Luke and S. John Edited from the MS Huntington 17 in the Bodleian Library* (Oxford: Clarendon Press, 1898); vol. 3: *The Epistles of S. Paul Edited from MS. Oriental 424 in the British Museum* (Oxford: Clarendon Press, 1905); vol. 4: *The Catholic Epistles and the Acts of the Apostles Edited from MS. Oriental 424: The Apocalypse Edited from MS. Curzon 128 in the Care of the British Museum* (Oxford: Clarendon Press, 1905). Pour les évangiles, G. Horner se base sur le Huntington 17, daté de 1174. Il tient compte de la chaîne exégétique du manuscrit Parham 102 daté de 889 et édité par P. de Lagarde, *Catenae in Evangelia aegyptiaca quae supersunt* (Göttingen, 1886). Il tient compte de 45 autres manuscrits qu'il décrit avec soin, et de neuf manuscrits fragmentaires. Pour les Actes et les épîtres, le manuscrit de base est daté de 1307. G. Horner lui adjoint vingt autres manuscrits et trois manuscrits fragmentaires dont un du IXe siècle. Enfin pour l'Apocalypse, le manuscrit de base Parham 128 est daté de 1320, et les variantes de dix autres manuscrits sont prises en considération.

À cette édition insurpassée, A. Vaschalde joint un répertoire de plus d'un millier de citations dans les livres liturgiques, rangées dans l'ordre des péricopes et dûment identifiées par la nature de la fête célébrée. Les éditions des lectionnaires de O. H. E. Burmester donnent à P. Nagel la possibilité d'en récolter près de deux cents.

Un fragment du IVe siècle, contenant Phil 3,19-4,9 a été signalé par P. Kahle, «A Biblical Fragment of the fourth to fifth century in Semi-Bohairic», dans *Muséon* 60 (1950), 147-157. Il a été réédité dans le volume de P. Kahle sur Bala'izeh, 377-379.

c) La Bible en copte fayoumique

La désignation des dialectes entre le Fayoum et Oxyrrhinque a elle-même varié. On utilisa d'abord le terme «bachmourique», qui désigne plutôt une variété de bohaïrique où les caractères de l'alphabet copte dérivés de l'ancien égyptien ne sont pas uti-

lisés. Depuis L. Stern, *Koptische Grammatik* (Leipzig, 1880), le terme plus vaste «moyen-égyptien» a remplacé progressivement le bachmourique. A. Vaschalde, «Ce qui a été publié des versions coptes de la Bible», dans *Muséon* 46 (1933), 299-313 (troisième et quatrième groupes: fayoumique et achmimique), ne traite pas séparément le moyen-égyptien et le fayoumique. Les publications de cinq codices moyen-égyptiens antiques dont deux complets ont contribué à accentuer la différenciation entre les deux dialectes.

Des textes fayoumiques ont été connus très tôt. E. Quatremère, *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte* (Paris, 1808), 228-253, donnait déjà plusieurs versets du chap. 4 des Lamentations et de la Lettre de Jérémie, d'après le manuscrit de Paris copte 78, fol. 63-67. W. F. Engelbreth, *Fragmenta basmurico-coptica Veteris et Novi Testamenti quae in Museo Borgiano Velitris asservantur, cum reliquis versionibus aegyptis contulit, latine vertit necnon criticis et philologicis adnotationibus illustravit* (Copenhague, 1811), parachève le travail de G. Zoega, décédé trop tôt, sur le fonds le plus ancien des fragments coptes. Ce travail est repris par E. Chassinat, «Fragments de manuscrits coptes en dialecte fayoumique», dans *Bulletin de l'Institut Français d'archéologie orientale* II, 2 (Le Caire, 1902), 171-206. Des publications sporadiques voient le jour: U. Bouriant, «Fragments Bachmouriques», dans *Mémoires de l'Institut d'Égypte*, tome 2 (1889), 567-604. S. Gaselee, «Two Fayoumic Fragments of the Acts», dans *The Journal of Theological Studies* 11 (1910), 511-517. C. Wessely, «Ein faijumisch-griechisches Evangelienfragment», dans *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 26 (1912), 270-274. A. Hebbelynck, «Fragments fayoumiques de la première Épître aux Corinthiens», dans *Muséon* 35 (1922), 1-16. W. Till, «Ein faijumisches Acta-Fragment», dans *Muséon* 42 (1929), 193-196.

Sur cette base, et en puisant encore au catalogue de W. E. Crum et à quelques publications citées au début du répertoire sahidique, A. Vaschalde récolte pour l'Ancien Testament à peine une trentaine de fragments, dont plusieurs sont des citations, et pour le Nouveau Testament près de 250 fragments, dont la plupart ne dépassent pas la longueur d'un verset complet. A ce nombre, A. Vaschalde ajoute déjà une trentaine d'extraits dans les feuilles de garde de la collection Pierpont-Morgan, dans les tomes 21, 38, 43 et 46 de l'édition photographique romaine des manuscrits de Saint-Michel de Hamuli par H. Hyvernat en 1922. Il s'agit d'extraits situés dans Marc, chap. 9 à 14, Rom, chap. 1 et 10-11, et 1 Cor, chap. 2-3, 7 et 15. Le répertoire de W. Till comporte trois importantes publications: W. Till, «Wiener Faijumica», dans *Muséon* 49 (1936), 169-217; idem, «Faijumische Bruchstücke des Neuen Testamentes», dans *Muséon* 51 (Louvain, 1938), 227-238, et enfin W. H. Worell, «Fayumic Fragments of the Epistles», dans *Bulletin de la Société d'Archéologie copte*, tome 6 (Le Caire, 1940), 127-139. La récolte atteint à peine une cinquantaine de fragments pour toute la Bible.

De l'Évangile selon saint Marc, 14,35 à 16,20 ont paru des feuillets très lacuneux par A. I. Elanskaja, «Koptskie rukopisi Gosudarstvennoj Biblioteki imeni M. E. Saltykova-Ščedrina», dans *Palestinskij Sbornik* 20 (83) (Leningrad, 1969), 96-120. Il s'agit en fait de la reprise de O. von Lemm, «Mittelägyprische Bibelfragmente», dans *Études archéologiques linguistiques et historiques dédiées à Mr. le Dr. C. Leemans* (Leyde, 1885), 95-102, qui reproduit près de 70 fragments dans Marc 14 à 16 d'après le codex Tischendorf 5. Deux fragments fayoumiques des Psaumes ont été identifiés par H. Quecke: «Ein faijumisches Fragment aus Ps. 90 (91) (P. Heid. Kopt. 184)», dans M. Görg et E. Pusch, *Festschrift Elmar Edel* (Ägypten und Altes Testament 1; Bamberg, 1979), 332-337; «Ein faijumisches Psalmfragment (Ps. 16,4 ff)», dans D. W. Young, *Studies Presented to Hans Jakob Polotsky* (Beacon Hill: Pirtle et Polson, 1981), 300-313. Ce dernier fragment provient de la reliure du ms. Pierpont-Morgan 597. Jn 1,1-14 a été tiré du papyrus de Berlin 5569 par W.-P. Funk, «Der Anfang des Johannesevangeliums auf faijumisch», dans *Archiv für Papyrusforschung* 34 (1988), 33-43. Pour le Cantique et l'Ecclésiaste, le papyrus bilingue de Hambourg fournit le texte presque complet, ainsi que des fragments des Lamentations. Ils ont été édités par J. B. Diebner et R. Kasser, *Die alttestamentlichen Texte des Papyrus bilinguis 1 der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg, Canticum Canticorum (copt), Lamentationes Jeremiae (copt) Ecclesiastes (graece et copt)* (Cahiers d'Orientalisme 13; Genève: P. Cramer, 1989). Une dizaine de fragments des épîtres de Paul ont été édités dans le catalogue complémentaire de Paris par A. Bouvarel-Boud'hors en 1987. Depuis le répertoire de P. Nagel, A. Bouvarel-Boud'hors, «Fragments du Nouveau Testament fayoumique à la Bibliothèque Nationale», dans *Langues orientales anciennes: Philologie et linguistique*, tome 1 (Louvain / Paris: Peeters, 1988), 95-116, publie les feuillets 96 et 166 du ms. 129[5] contenant Mt 5,56-6,18 et 14,8-15,4. Il s'agit en fait des textes déjà publiés par J. David, «Fragments de l'Évangile selon saint Matthieu en dialecte moyen-égyptien», dans *Revue Biblique* 7 (1910), 80-92, et par G. Maspéro, «Fragment de l'Évangile selon saint Matthieu en dialecte bachmourique», dans *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne* 11 (1889), 116. A. Bouvarel-Boud'hors observe que E. Chassinat en 1902 avait déjà rapproché de ces feuillets plusieurs fragments de G. Zoega publiés par W. F. Engelbreth à Copenhague en 1811, n'exclut pas qu'il s'agisse du même manuscrit que celui de Leningrad, d'abord publié en 1885 par O. von Lemm. Elle regrette de ne pas avoir eu la chance de mesurer le format original tel que E. Chassinat pouvait encore le vérifier. Tel est en effet le sinistre paradoxe des reliures fictives faites au petit bonheur au siècle dernier à partir d'une masse de fragments superficiellement rapprochés. La monture des restaurateurs a éliminé bien des renseignements qui s'avéreraient utiles aujourd'hui. On voit poindre ici la restauration d'un tétraévangile fayoumique de grande ampleur. L'avenir permettra peut-être

d'en mesurer toutes les dimensions. Le même article contient encore Jn 6,13-15.34-37 d'après le ms. 132^3 fol. 265 et fin 8-9,3 et 9,18-21 dans le ms. 133^2 fol. 7 et 9. L'article de A. Bouvarel-Boud'hors démontre combien les publications anciennes ont à être reprises dans le cadre de la meilleure connaissance des dialectes acquise au cours d'un siècle de publications.

Aussi fragmentaires qu'ils soient, les restes fayoumiques témoignent d'une transmission de plusieurs livres bibliques. Nous ne sommes pas entrés ici dans la classification fluente des nombreux sous-dialectes du fayoumiques.

d) La Bible en copte moyen-égyptien, mésokémique ou d'Oxyrrhinque

De tous les dialectes coptes, le mésokémique est celui qui a enregistré les découvertes les plus étonnantes dans les deux dernières décennies. D'abord mal distingué du fayoumique, le mésokémique avait déjà sa place dans le répertoire de A. Vaschalde. Il signalait déjà W. E. Crum et F. G. Kenyon, «Two Chapters of St John in Greek and Middle Egyptian», dans *The Journal of Theological Studies* 1 (1900), 415-433, qui donne une trentaine de fragments dans Jn 3 et 4; C. Wessely, «Ein Sprachdenkmal des mittelägyptischen (baschmurischen) Dialekte», *Sitzungsberichte der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Klasse*, vol. 158, 1 (Vienne, 1908); L. T. Lefort et H. Coppieters, «Fragments des Actes des Apôtres en dialecte dit moyen égyptien», dans *Muséon* 15 (1914), 49-60.

Cinq publications ont donné au mésokémique un essor incomparable. La première est T. Orlandi, *Lettere di san Paolo in Copto-ossirinchita: Papiri della università degli studi di Milano,* tome 5 (Milan, 1974). Cette publication inclut, sous le titre «Il dialetto» (87-108) une contribution linguistique de H. Quecke qui définit exactement le moyen-égyptien par rapport au fayoumique. La cinquantaine de feuillets suit l'ordre Rom - 1 Cor - 2 Cor - Héb - Gal - Phil - Éph - 1 Th - 2 Th - Col. Tous les versets de ce manuscrit sont mutilés.

La deuxième publication E. Husselman, *The Gospel of St John in Fayumic Coptic (P. Mich. Inv. 3521)* (Kelsey Museum of Archeology Studies 2; Ann Arbor, Mich., 1962) s'avère parfaitement mésokémique au vu des analyses ultérieures. Les fragments conservés vont de Jn 6 à Jn 15. Le dialecte est siglé soit M^f comme dialecte mésokémique, soit *W* comme dialecte autonome.

La troisième publication, H. M. Schenke, *Das Matthäus-Evangelium in mittelägyptischen Dialekt des Koptischen (Codex Scheide)* (Berlin: Akademie-Verlag, 1981), offre l'édition d'un manuscrit des IVe-Ve siècles parfaitement conservé arrivé en 1961 en possession de l'antiquaire H. P. Kraus à New York. La langue impose son origine du côté d'Oxyrrhinque.

La quatrième publication est à nouveau H. M. Schenke, *Apostelgeschichte 1,1-*

15,3 im mittelägyptischen Dialekt des Koptischen (Codex Glazier) (Berlin: Akademie-Verlag, 1991). Ce codex du Ve siècle est encore mieux conservé que le précédent et est également arrivé à New York en 1961 chez l'antiquaire H. P. Kraus.

La cinquième publication est G. Gabra, *Der Psalter im oxyrhynchiten (mesokemischen/mittelägyptischen) Dialekt, mit Beiträgen von Nasry Iskander, Gerd Mink und John L. Sharp* (Heidelberg: Heidelberger Orientverlag, 1995). Il s'agit aussi d'un codex un peu moins bien conservé que les deux précédents, mais encore recouvert de ses plats en bois. Cette fois, on connaît - chose exceptionnelle - l'endroit exact de la découverte dans un cimetière pauvre à al-Mudil, à 45 km au nord-est d'Oxyrrhynque. Le codex se trouvait sous la tête du squelette d'une fillette décédée à treize ans. Il porte maintenant le n° 6614 dans le Musée Copte du Caire. Le manuscrit comporte toutes les caractéristiques du IVe-Ve siècle. Le texte du psautier est pratiquement complet.

Cette série de découvertes ont fait du dialecte d'Oxhyrrinque un témoin non moins important que le sahidique pour l'histoire de la transmission de la Bible en copte.

e) La Bible en copte achmimique ou de Panopolis

Les restes achmimiques de la Bible sont beaucoup moins nombreux. Des manuscrits de Berlin, de menus fragments ont été publiés par J. Leipoldt, *Sa'idische Texte* (Ägyptische Urkunden aus den königl. Museen zu Berlin 1; Berlin, 1904), à savoir une dizaine de fragments dans Genèse 1 et 2. Leur nature achmimique a cependant été mise en doute par la réédition de W.-P. Funk, «Die Zeugen des koptischen Literaturdialektes 17», dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde* 114 (1987), 117-133. De même P. Lacau, «Textes coptes en dialectes akhmimiques et sahidiques», dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 8 (Le Caire, 1911), 43-81, édite à partir du ms. Copte 135 de Paris une quinzaine de bouts des versets dans Ex 1, 4 et 5, Sag 22,17-23,6 et quatre petits bouts dans 2 Mac 5 et 6. C'est assez pour montrer que la Bible achmimique a existé. Un codex des douze petits prophètes est également demeuré en partie au Musée de Gizeh, dont les extraits ont été publiés par U. Bouriant, «Fragments des petits prophètes en dialecte de Panopolis», dans *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne* 19 (1897), 1-12, et en partie à Vienne dont les fragments ont été publiés par C. Wessely, *Duodecim Prophetarum minorum versionis achmimicae codex Rainerius* (Studien zur Palaeographie und Papyruskunde 16; Leipzig, 1915). Le tout a été repris par W. Till, *Die achmimische Version der zwölf kleinen Propheten (Codex Rainerius, Wien) herausgegeben mit Einleitung, Anmerkungen und Wörterverzeichnis* (Hauniae, 1927). Même ici il ne s'agit pas encore d'un texte complet, mais de centaines de fragments. Enfin à

Strasbourg, des fragments de Jean 10 et 11 et de l'Épître de saint Jacques ont été publiés par F. Rösch, *Bruchstücke des ersten Clemensbriefes nach dem achmimischen Papyrus der Strassburger Universitäts- und Landesbibliothek mit biblischen Texten derselben Handschrift herausgegeben und übersetzt* (Leipzig, 1910). Au demeurant, cette même épître de Clément avait été éditée par C. Schmidt, *Der erste Clemensbrief in altkoptischer Übersetztung untersucht und herausgegeben* (Leipzig, 1908). Elle contient un grand nombre de citations scripturaires, dont A. Vaschalde a dûment dressé l'inventaire à la fin de sa liste des publications coptes bibliques.

Le répertoire de W. Till ajoute quelques nouveautés. Le texte complet des Proverbes est donné par A. Böhlig, *Der achmimische Proverbientext nach MS. Berol. Orient. Oct. 987*, 1: *Text und Rekonstruktion der sahidischen Vorlage* (Studien zur Erforschung des christlichen Ägyptens 3; Munich, 1958). Le Ps 46,3-10 a été publié par W. E. Crum, «Un psaume en dialecte d'Akhmim», dans *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire* 67 (1934), 73-76. L. T. Lefort, «Fragments de S. Luc en akhmîmique», dans *Muséon* 62 (1949), 199-205, donne des restes des chap. 12, 13, 17 et 18. Et idem, «Fragments bibliques en dialecte akhmîmique», dans *Muséon* 66 (1953), 1-30, apporte trois fragments de l'Exode. Enfin Dan 3,50-55 et Mt 11,25-30 ont été publiés par L. Amundsen, «Christian papyri from the Oslo collection», dans *Symbolae Osloenses* 24 (1945), 121-140.

Si ténus que soient ces restes, ils témoignent visiblement d'une transmission du texte aussi fournie qu'ailleurs.

f) La Bible en copte subachmimique ou de Lycopolis

Arrivés tout à fait au sud de l'extension du copte, il faut enregistrer un codex qui figure parmi le répertoire sahidique de F. G. Schmitz et G. Mink ci-dessus comme sa 4: à savoir l'édition de l'évangile de Jean: H. Thompson, *The Gospel of St John according to the Earliest Coptic Manuscript* (London, 1924). Tout le monde s'accorde a y voir le seul témoin subachmimique complet qui nous soit parvenu. Des fragments de Philémon et de Héb 5 ont été publiés par P. Bellet, «Analecta coptica», dans *The Catholic Biblical Quaterly* 40 (1978), 37-52, où ils sont qualifiés de «subakhmimic». Mais cette identification du dialecte a été rejetée par R. Kasser, «L'identité linguistique du MS. Cambridge Univ. Lib. Or. 1700.1 à la périphérie de l'aire lycopolitaine», dans *Muséon* 99 (1986), 221-227, ainsi que par W. P. Funk, «Die Frage des Dialekts der koptischen Paulusfragmente der Thompson-Sammlung in der Universitsätbibliothek Cambridge», dans *Hallesche Beiträge zur Orientwissenschaft* 8 (1986), 45-61. Neuf versets dans Gal 5 et 6 d'après le papyrus de Michigan inv. 3535^{a} ont été présentés prudemment comme achmimiques par G. M. Browne, *Michigan Coptic Texts* (Papyrologica Castroctaviana: Studia et textus 7; Barcelona, 1979), 19-24. Enfin huit versets dans Job 30, édités d'abord par G. M. Browne d'après le Pade Michigan inv. 5421 à Barcelone en 1979 sont considérés provisoirement comme de Karanis. L'identification du dialecte est discuté par W.-P. Funk, «Eine frühkoptische Ausgleischsorthographie für Unter- und Mitteländer?», dans *Société d'égyptologie, Genève, Bulletin n° 4 (Mélanges W. Vycichl)* (Genève, 1980), 33-38, et par R. Kasser et H. Satzinger, «L'idiome du P. Mich. 5421 (trouvé à Karanis, nord-est du Fayoum)», dans *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 74 (1982), 15-32.

Au moment de clore ce panorama de la bible en copte il est à peine nécessaire d'observer que les développements futurs les plus inattendus restent probables, et que l'arrivée à un répertoire définitif est encore loin d'être réalisée. On soulignera toutefois l'excellent *Index manuscriptorum* placé par P. Nagel à la fin de son répertoire. Débarrassé des lieux d'édition, cette liste alphabétique des lieux et des manuscrits qu'ils contiennent remplit les 91-99 et permettent un accès rapide aux progrès réalisés depuis le répertoire de W. Till et de A. Vaschalde.

4. La Bible éthiopienne

Pour l'éthiopien comme pour l'arménien, on dispose d'un répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits. R. Beylot et M. Rodinson l'ont publié en 1995 comme nous l'avons écrit au début de notre notice. On y trouve 169 lieux de dépôts pour 321 fonds, y compris plusieurs bibliothèques d'églises locales en Éthiopie. Il a cependant des lacunes. Curieusement, les manuscrits du couvent d'Abba Garima, un des «neuf saints» qu'on s'accorde en général à placer au VIe siècle, n'y figure pas. Ils ont été décrits par W. F. Macomber, *Catalogue of Ethiopian Manuscripts from Microfilms in the Collection of Dr. Donald Davies* (Collegeville, privately issued by Hill Monastic Microfilm Library, 1979). L'importance de ce fonds provient du fait qu'il contient les plus anciens manuscrits éthiopiens connus à ce jour. Un panorama analogue à celui de Beylot-Rodinson avait déjà paru avec J. Simon, «Répertoire des bibliothèques publiques et privées contenant des mss éthiopiens», dans *Revue de l'Orient Chrétien* 28 (1931-1932), 178-196, qui signalait déjà 137 dépôts dans dix-neuf pays. Et avant lui, un travail analogue avait vu le jour avec S. Zanutto, *Bibliografia Etiopica in continuazione alla «Bibliografia Etiopica» di G. Fumagalli-Secondo: Manuscritti Etiopici* (a cura del Ministerio delle Colonie, Rome: sindicato italiano Arti Grafiche editore, 1922; réimpression Westmead, Farnborough: Gregg, 1971), où les manuscrits sont classés par pays et histoire des fonds. L'odyssée des manuscrits les plus importants s'y trouve bien décrite. Par rapport à ces indicateurs, la Hill Monastic Microfilm Library à Collegeville aux États-Unis a entrepris la publication d'une description des microfilms réalisés dans les églises et monastères d'Éthiopie. À ce jour, dix volumes de descrip-

tion ont paru, totalisant 5000 manuscrits. Plusieurs milliers doivent encore être catalogués. F. W. Macomber, *A Catalogue of Ethiopian Manuscripts Microfilmed for the Ethiopian Manuscript Microfilm Library, Addis Abeba and for the Monastic Manuscript Library, Collegeville*, vol. 1 [1-300] (Collegeville, Minn.: St. John Abbey, 1975); idem, *A Catalogue of Ethiopian Manuscripts Microfilmed fot the Ethiopian Manuscript Library, Addis Abeba and for the Hill Monastic Library, Collegeville* vol. 2 [301-700] (Collegeville, Minn.: St. John Abbey and University, 1976); idem, vol. 3 [701-1000] (ibid., 1978); G. Haile, idem, vol. 4 [1101-1500] (ibid., 1979); G. Haile et W. F. Macomber, idem, vol. 5 [1501-2000] (ibid., 1981); idem, vol. 6 [2001-2500] (ibid., 1982); idem, vol. 7 [2501-3000] (ibid., 1983); G. Haile, idem, vol. 8 [3001-3500] (ibid., 1985); idem, vol. 9 [3501-4000] (ibid., 1987); idem, vol. 10 [4001-5000] (ibid., 1993). Ce fonds microfilmé, couramment siglé EMML, s'avère plus abondant que l'ensemble des manuscrits conservés ailleurs. Mais il faut tenir compte d'une série de facteurs qui donnent à la transmission de la Bible éthiopienne un profil tout particulier.

En effet, on a produit en Éthiopie des manuscrits sur parchemin jusque dans la deuxième moitié du XXe siècle. Par ailleurs les premières éditions datent du XVIe siècle, et l'écrasante majorité des manuscrits est postérieure. La dépendance d'une édition est souvent probable. Repérer la date exacte des manuscrits est également difficile. On n'en voudra pour preuve que le ms. biblique EMML 2080 contenant les prophètes et plusieurs livres sapientaux: ce codex est daté par W. F. Macomber du XIIe-XIIIe siècle, mais par S. Hable Selassié du XVe siècle. D'où l'importance de l'ouvrage de S. Uhlig, *Äthiopische Paläographie* (Stuttgart: F. Steiner, 1988), qui tente d'établir des critères objectifs pour sept périodes successives dont la première va des témoins épigraphiques sur pierre jusqu'au XIVe siècle. De l'enchevêtrement des manuscrits avec les éditions, il résulte également que l'histoire des fonds prend plus d'importance que dans les autres langues. Les Catalogues de manuscrits éthiopiens de Paris, Londres et Berlin acquièrent une importance hors pair, car leurs collections sont anciennes. Enfin, la Bible éthiopienne joint souvent aux textes canoniques au moins trois livres, celui d'Hénoch, des Jubilés et l'Ascension d'Isaïe pour l'Ancien Testament, et le Pasteur d'Hermas pour le Nouveau Testament. Plusieurs de ces livres ne sont connus que très fragmentairement dans les autres langues. Cette circonstance n'a pas peu contribué à éveiller très tôt l'intérêt des chercheurs.

Signalons encore au préalable quatre titres qui traitent spécialement de la traduction de la Bible: L. Méchineau, «Éthiopienne (version) de la Bible», dans *Dictionnaire de la Bible*, tome 2 (Paris: Letouzey et Ané, 1912), col. 2020-2033, et sa continuation par B. Botte, «Versions éthiopiennes», dans *Supplément au dictionnaire de la Bible*, tome 6 (Paris: Letouzey et Ané, 1960), col. 825-829. Les nombreuses hypothèses sur l'origine de la version éthiopienne qu'on y trouve excellemment décrites reviennent dans la monographie de E. Ullendorf, *Ethiopia and the Bible* (London: British Academy / Oxford University Press, 1968). Le chapitre «Bible Translations», 31-73, concerne directement notre thème. On y retrouve bien rangées en ordre chronologique les opinions assez divergentes sur l'origine de la Bible éthiopienne. Les publications nombreuses de textes bibliques particuliers sur un nombre toujours croissant de manuscrits ont pratiquement chaque fois suscité des opinions nouvelles. Dès le début, A. Dillmann, qui utilisa quatre manuscrits pour l'octateuque éthiopien (Pentateuque + Juges, Josué et Ruth), montre à la fois une dépendance fondamentale par rapport aux LXX, et en même temps une révision sur l'hébreu. Nombre de spécialistes ont voulu voir des influences syriennes, qui ne sont pas à exclure, mais dont il ne faudrait pas exagérer l'importance. Deux études examinent les problèmes latents, l'une à partir de Jér 1-13: A. Heider, *Die äthiopische Bibelübersetzung: Ihre Herkunft und ihr Wert für die alt- und neutestamentliche Wissenschaft* (Leipzig: E. Pfeiffer, 1902), et l'autre à partir du livre des Rois: H. S. Gehman, «The Old Ethiopic Version of 1 Kings and Its Affinities», dans *Journal of Biblical Literature* 59 (1931), 81-114. E. Ullendorf termine sa revue en citant O. Löfgren qui déclare sans ambages qu'il faut attendre une édition vraiment critique avant d'énoncer de nouvelles hypothèses. Cette édition vraiment critique ne semble à ce jour réalisée que pour l'Évangile par R. Zuurmond en 1989, comme on le verra ci-dessous. Enfin, on a un instrument pratique avec H. W. Lockot, *Bibliographia Äthiopica: Die äthiopenkundliche Literatur des deutschsprachigen Raums* (Wiesbaden: F. Steiner, 1982), 272-282, la section 39: «Biblische Literatur und Apokryphen», y comporte les titres, parfois fort longs, d'ouvrages classés sous les n° 6176 à 6342, soit 168 publications, qui débordent largement le cadre des publications allemandes surtout pour les premières publications du XVIe siècle. Ces titres sont cependant encore mieux reproduits par G. Fumagalli, *Bibliografia etiopica* (Milan: U. Hoepli, 1893), section H: «Letteratura», 127-133, n° 1232-1270. Ceux qui voudraient lire les longs titres complets latins des éditions anciennes les trouveront ci-dessous dans le numéro de référence de Fumagalli et Lockot (Fum. el Lock.)

E. Ullendorf reproduit dans le texte deux notices où est énoncée la tradition des Éthiopiens eux-mêmes sur la traduction de leur Bible. Dans le ms. de Paris 113 datant du XVIe siècle, dans l'ouvrage dogmatique «Livre des Mystères» ou «Réfutation des hérétiques» rédigé par G. de Sagla en 1424, au fol. 163, la Bible est censée être traduite à l'époque de la reine de Saba sous Salomon. Dans le Synaxaire Éthiopien, au 20 Nahase (13 août), la traduction est attribuée à Abba Salama. Ce dernier est identifié par la plupart à un des neuf saints du VIe siècle, mais Frumentius est aussi appelé Abba Salama au IVe siècle, et un autre Abba Salama au XIVe siècle entre également en compte comme candidat d'après d'autres hypothèses que nous toucherons ci-dessous à propos du Nouveau Testament. De toute manière, plus personne ne considère au-

jourd'hui la Bible éthiopienne comme entièrement traduite par un seul traducteur. Les deux notices étaient déjà transcrites et traduites par H. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale* (Paris: Imprimerie Nationale, 1877), 127-128, 193. Le premier texte publié l'a été par un prévôt de l'église Saint-Georges de Cologne: J. Potken, *Alphabetum seu potius Syllabarium litterarum chaldaearum: Psalterium chaldaeum, Cantica Mosis, Hannae, etc., Canticum canticorum Salomonis* (Rome: per Marcellum Silber als Fräck, 1513) [Fum. 1242 et Lock. 6308], où curieusement l'éthiopien figure comme «chaldéen». Au psautier s'ajoutent le Cantique des Cantiques et une série de prières de l'Ancien Testament, cantique de Moïse, d'Anne, prière d'Ézéchias, de Manassé, de Jonas, de Daniel et des trois enfants dans la fournaise, la prière d'Habaquq, d'Isaïe, de Myriam, de Zacharie et de Simon. Elle fut suivie d'une édition quadrilingue du même *Psalterium in quattuor libris hebraea, graeca, Chaldaea, latina* (Colongne, 1518). Ses informateurs furent des abyssins rencontrés à Rome. Le texte dénote encore une grande ignorance de la grammaire éthiopienne. Trois moines de Debra Libanos étaient arrivés à Rome, dont le plus connu est Tasfā Ṣeyon devenu Fr. Petrus Aethyops ou Indianus. On leur doit la première édition du Nouveau Testament à Rome: *Testamentum Novum cum Epistola Pauli ad Hebraeos tantum, cum concordantia Evangelistarum Eusebii et numeratione omnium verborum eorumdem* (Rome: Valerius Doricus, 1548) [Fum. 1257]. L'année suivante paraissait du même *Epistolae XIII divi Pauli, eadem lingua cum versione latina* (Rome: ibid., 1549). Ces deux éditions du Nouveau Testament et des Psaumes furent reprises dans la polyglotte de B. Walton en 1657. Entre temps, la continuation du Nouveau Testament s'élabore à Leyde: J. G. Nissel et T. Petraeus, *S. Jacobi Apostoli Aepistolae Catholicae versio arabica et aethiopica* (Leyde: Ex Officina Joannis et Danielis Elsevier, 1654) [Fum. 1268; Lock. 6296]; idem, *S. Judae Apostoli Epistolae Catholicae versio arabica et aethiopica in latinitatem translata* (Leyde: ibid., 1654) [Fum. 1270; Lock. 6298]; idem, *S. Johannis Apostoli et Evangelistae Epistolae Catholicae tres arabice et aethiopice, omnes ad verbum in latinum versae* (Leyde: ibid., 1654) [Fum. 1269; Lock. 6297]; J. G. Nissel, *Canticus canticorum Schelomonis Aethiopice: E vetusto codice summa cum cura erutum à quam multis mendis purgatum ac nunc primum latine interpretatum, cui in gratiam Arabizantium apposita est versio arabica* (Leyde: Typis Authoris, 1656) [Fum. 1248; Lock. 6293], où l'on voit émerger l'autorité d'un manuscrit pour améliorer l'édition romaine de 1513. E. Castell, *Psalterium aethiopice cum notis* (Londres, 1657); idem, *Canticum canticorum aethiopice et latine* (Londres, 1657), et idem, *Novum Testamentum aethiopice et latine* (Londres, 1657), ne fait que reprendre la polyglotte juste après sa parution. A Leyde, le travail continue aux frais des auteurs avec J. G. Nissel, *Liber Ruth Aethiopice e vetusto manuscripto recens ex Oriente allato erutus et latinitate fideliter donatus* (Leyde: Typis et impensis Authoris, 1660) [Fum. 1240; Lock. 6294]; idem, *Prophetia Sophoniae, summa diligentia ad fidem vetustissimi MS: Codicis fideliter in latinum versa* (Leyde: ibid., 1660) [Fum. 1255; Lock. 6295]. T. Petraeus, *Prophetia Jonae ex Aethiopico in Latinum ad verbum versa, et notis atque adagiis illustrata: Cui adjunguntur quatuor Geneseos capita e vetustissimo Manuscripto Aethiopico* (Leyde: Sumptibus Auctoris et Typis Nisselianis, 1660) [Fum. 1252; Lock. 6304]; idem, *Prophetia Joel Aethiopice interpretatione Latina ad verbum donata et perbrevi vocum Hebraicorum et Arabicorum harmonia illustrata* (Leyde: ibid., 1661) [Fum. 1250; Lock. 6303]; idem, *Vaticinium Malachiae prophetarum ultimi Aethiopice Latina idiomate ad verbum donatum* (Leyde: ibid., 1661) [Fum. 1256; Lock. 6306]. Francfort sur le Main prend alors le relais de Leyde avec G. C. Bürcklin, *Quatuor prima capita Geneseos Aethiopice et latine in usum studiosorum Aethiopicae linguae edita* (Frankfort sur le Main, 1696) [Fum. 1237; Lock. 6201]; G. Otho, *Palaestra linguarum orientalium, hoc est quatuor primorum capitum Geneseos* (Francfort sur le Main: Impensis Friderici Knochii, Typis Martini Jacqueti, 1702), 107-120 [Fum. 1238; Lock. 6299]. Cette édition reproduit le texte hébreu, samaritain, les Targums d'Onqelos, de Jonathan et de Jérusalem, le syriaque, l'arabe l'éthiopien et le perse d'après la polyglotte de B. Walton. L'ouvrage est inclus comme tome 3 dans J. Alting, *Fundamenta punctationis linguae sanctae*, 1701-1702[6], 1717[7], 1735[8] et 1746[9]. H. Ludolf, *Specimen psalterii aethiopici secundum veram orthographiam et analogiam grammaticam linguae aethiopicae, cum versione latina literali: Primi quinque psalmi hic tantum exhibentur* (Francfort sur le Main, 1699) [Lock. 6286] constitue l'amorce d'un premier travail critique continué par H. Ludolf, *Psalterium Davidis Aethiopice et latine, cum duobus impressis et tribus MSS[tis] codicibus diligenter collatum et emendatum necnon variis Lectionibus et Notis philologicis illustratum: Accedunt Aethiopice tantum Hymni et Orationes aliquot Veteris et Novi Testamenti, item Canticus canticorum cum variis Lectionibus et Notis* (Francfort sur le Main: Prostat apud Johannem David Zunner et Nicolaum Wilhelmum Helwig. Typis et Sumtib. Autoris impressit Martin Jacquet, 1701) [Fum. 1244; Lock. 6285]. Il s'agit de la première édition critique qui corrige l'édition de J. Potken de 1513 à l'aide de trois autres manuscrits. Toujours à Francfort sur le Main, on a encore B. A. Staudacher, *Jonas Vates aethiopicae cum glossario aethiopico-harmonico in eundem et IV Geneseos capita priora* (Francfort sur le Main, 1706) [Fum. 1253; manque dans Lock.] et idem, *Quatuor prima capita Geneseos Aethiopice et latine* (Francfort sur le Main: Apud Martinum Fulde, 1707) [Lock. 6331; manque dans Fum.].

C. A. Bode, *Evangelium secundum Matthaeum ex versione aethiopici interpretis in bibliis polyglottis Anglicanis editum cum graeco ipsius fonte studiose contulit* (Halae Magdeburgicae: Libraria Bavarina, 1749) [Lock. 6194; Fum. 1266]; idem, *Testamentum Novum D. N. Jesu Christi ex versioni Aethiopici interpretis in Bibliis polyglottis Anglicanis editum cum Graeco ipsius fonte contulit* (Braunschweig, 1753; 1755 2[e] éd.) [Fum.

1260 et 1259; Lock. 6196]; idem, *Fragmenta Veteris Testamenti ex versioni Aethiopici interpretis ut et alia quaedam aethiopica opuscula* (Guelpherbyti: Prostat in officina libraria Meisneriana, 1755) [Lock. 6195].

G. Marcel, *Jonas Propheta, idiomate ghez* (Paris, 1802) a échappé à Fum. et Lock. La Bible Society reproduit le *Psalterium Davidis Aethiopice* (Londres, 1815). R. Laurence, *Esrae primi libri qui apud Vulgatam appellatur quartus, versio aethiopica nunc primum in medium prolata et latine angliceque reddita* (Oxoniae: Typis academicis, impensis editoris, 1820). Pour repérer les correspondances avec la Vulgate latine, l'auteur a examiné 167 manuscrits latins, mais il ne décrit pas encore le manuscrit éthiopien dont il s'est servi. T. P. Platt, *Evangelia sancta Aethiopice: Ad codicum manuscriptorum fidem* (Londres: printed by R. Watts for the British and Foreign Bible Society, 1826, puis 1830). *Le saint évangile de N. S. J.-C. (en ghe'ez)* (Londres, 1827). Nous reviendrons plus bas sur la valeur de cette édition.

Avec A. Dillmann, on entre dans la période des éditions critiques élaborées sur plusieurs manuscrits, et des hypothèses que cette nouvelle abondance de leçons a chaque fois suscitée. A. Dillmann, *Biblia Veteris Testamenti aethiopica in quinque tomos distributa ad librorum manuscriptorum fidem edidit et apparatu critico instruxit*, tome 1: *Octateuchus Aethiopicus* (Leipzig: Sumptibus Fr. Chr. Guil. Vogelii), fasc. 1: *Genesis, Exodus, Leviticus* (1853); fasc. 2: *Numeri et Deuteronomium* (1854); fasc. 3: *Joshua, Judices et Ruth* (1855); tome 2: *Liber regum, Paralipomenen, Esdras, Esther* (ibid.: Sumptibus societatis Germanorum orientalis), fasc. 1-2: *Libri Regum* (1861-1871); tome 5: *Libri apocryphi, Baruch, Epistola Jeremiae, Tobith, Judith, Ecclesiasticus, Sapientia, Esdrae Apocalypsis, Esdrae graecus* (Berolini: Prostat apud A. Asher et socios, 1894). L'édition de l'Octateuque est basée sur quatre manuscrits, dont le plus ancien est siglé F et se trouve comme ms. 1 à la bibliothèque de la British and Foreign Bible Society à Londres. A. Dillmann n'a pas su que ce manuscrit avait été apporté de Jérusalem à Rome en 1639 par Abba Mahsant Maryam à Santo Stefano Maggiore degli Abessini à Rome. Son deuxième témoin H, un volume double de Halle, aujourd'hui Ya 4° 2 et 4° 3 ou n° 247 et 248 du récent catalogue de V. Six, *Äthiopische Handschriften*, Teil 3: *Handschriften deutscher Bibliotheken, Museen und Privatsbesitz* (Stuttgart: F. Steiner, 1994), 481-482. Cet exemplaire a été copié en 1732 par J. H. Michaelis, sur la copie faite par H. Ludolf en 1684 à Paris chez L. Piques, dont l'exemplaire est devenu les mss 1 et 2 de la Bibliothèque Nationale à Paris. L'odyssée de ce manuscrit est décrite par S. Zanutto, 200-201. Rien d'étonnant qu'il soit parent de F. Son troisième manuscrit G est une copie exécutée pour Bruce lors d'un voyage en Éthiopie et actuellement à la Bodléienne n° 1. Son quatrième manuscrit avait été acheté par E. Rüppell en Abyssinie et est le ms. 1 de la Statdtbibliothek de Francfort sur le Main. A. Dillmann constate naturellement une opposition FH par rapport à CG.

Entre temps avait paru une petite polyglotte du prophète Jonas: W. Wright, *The Book of Jonas in Four Oriental Versions, Namely Chaldee, Syriac, Aethiopic and Arabic* (Londres / Leipzig, 1858). Un nouvel effort fut tenté pour l'Octateuque par J. O. Boyd, *The Octateuch in Ethiopic According to the Paris Codex, with the Variants of Five Other Manuscripts* (Leyde: E. J. Brill; Princeton: University Library, 1909); part 1: *Genesis*; idem, part 2: *Exodus and Leviticus* (ibid., 1911). Les autres livres n'ont pas paru. Le manuscrit de base Y est le Paris n° 3, que H. Zotenberg avait daté du règne de Yekunō Amlāk (1270-1285) sur la foi d'un colophon qu'on estime aujourd'hui recopié. Le manuscrit serait plutôt du XIVe siècle. Trois des manuscrits sont identiques à A. Dillmann F, C et G. Le cinquième manuscrit R est arrivé vers 1889 à la bibliothèque de Haverford (Pennsylvania). Il date du XVIe ou XVIIe siècle, et coïncide en général avec Y. La conjontion YR rend ce début d'édition particulièrement intéressant par rapport à A. Dillmann. Cependant, aujourd'hui, il faudrait encore tenir compte des anciens octateuques apparus dans les index de l'EMML: n° 2098 du XVe siècle, 1929, 1839, 2436, et 4437 du XVIIe siècle, 1842 daté de 1662, 510, 1163, 2532 et 4750 du XVIIIe siècle, et 2388 daté de 1768, sans parler de ce qui est contenu dans les deux ou trois mille descriptions en attente. L'édition ge'ez complète de l'Ancien Testament à Asmara en quatre tomes par F. da Bassano de 1922 à 1926 n'a aucune base critique et «améliore» parfois le texte à partir de la vulgate. Sur les éditions catholiques, on lira O. Löfgren, «Die äthiopische Bibelausgabe der katholischen Mission», dans *Monde Oriental* 23 (1929), 174-180.

Les éditions améliorées pour les autres livres de l'Ancien Testament sont nombreuses, mais toutes se heurtent comme celle de J. O. Boyd à l'impossibilité de pourvoir à un inventaire complet des manuscrits. C. H. Cornill, *Das Buch des Propheten Ezechiel* (Leipzig, 1886). J. Bachmann, *Dodekapropheton Aethiopicum oder die zwölf kleinen Propheten des äthiopischen Übersetzung nach handschriftlichen Quellen herausgegeben* (Halle a. d. S.: Max Niemeyer, 1892-1893), tome 1: *Das Prophet Obadia*, tome 2: *Das Prophet Malachia*; idem, *Die Klagelieder Jeremias in der äthiopischen Bibelübersetzung, auf Grund handschriftlichen Quellen und textkritischen Anmerkungen herausgegeben* (Halle a. d. S.: M. Niemeyer, 1893); idem, *Das Prophet Isaias nach der äthiopischen Bibelübersetzung auf Grund handschriftlichen Quellen herausgegeben* (Berlin / Weimar: E. Felber, 1893). Les manuscrits utilisés ne dépassent pas quatre à cinq unités, en prolongement visible du projet de A. Dillmann. Les Lamentations de Jérémie sont restituées en grec d'après l'éthiopien, le souci de secourir la version grecque reste encore la première préoccupation.

F. M. Estéves Pereira, «Le livre de Job», dans *Patrologia Orientalis*, tome 2 (Paris, 1907), 564-688, énumère d'abord 23 manuscrits des bibliothèques d'Europe et choisit trois manuscrits anciens pour son apparat: Paris 11, un manuscrit qui avait été acquis

par le chancellier P. Séguier (1588-1672); le ms. d'Abbadie 55, du XV[e]-XVI[e] siècle, et le ms. Bodl. V d'Oxford, rapporté d'Ethiopie par l'écossais J. Bruce, qui publia le récit de ses voyages en 1790. Le texte de Job est fait sur la LXX dans les deux anciens manuscrits, tandis que le plus jeune témoin porte des traces de l'arabe dépendant du texte massorétique. Idem, «Le livre d'Esther», ibid., tome 9 (Paris, 1913), 1-56, énumère seize exemplaires et se base finalement sur quatre manuscrits, le ms. 55 d'Abbadie, le ms. 35 du même fonds, écrit sous le règne de Iyasu (1687-1706), le British Museum Add. 14.991 (XVII[e] siècle) et l'Oriental 489, écrit en 1730-1731, mais semble-t-il, à partir d'un exemplaire très ancien. Le texte de base est la LXX, mais avec une certaine influence d'Hésychius (seconde moitiè du IV[e] siècle) et d'Origène. Idem, «Le troisième livre de 'Ezra», ibid., tome 13 (Paris, 1919), 644-736, a parcouru neuf manuscrits, et se base sur deux manuscrits: d'Abbadie 35 et Brit. Mus. 16.188 (XV[e]-XVI[e] siècle). Le texte parallèle grec est Esdras et Néhémie. Le texte éthiopien suit la version de la polyglotte d'Alcala, qui se base sur le Vat. gr. 330, lequel contient la recension de Lucien. Idem, *O Livro do Profeta Amós e a sua versão etiópica* (Coïmbre: Imprensa da Universidade, 1917). Dans ce dernier ouvrage, l'auteur passe en revue 25 manuscrits de collections européennes, et base son édition sur le ms. d'Abbadie 55, tout en notant toutes les variantes du ms. 35 du même fonds. F. M. Estéves Pereira n'exclut pas une influence de l'arabe d'après la version de Saadia Gaon, le fonds du texte étant évidemment beaucoup plus ancien.

O. Löfgren, *Die äthiopische Übersetzung des Propheten Daniel* (Paris: Geuthner, 1927), recense d'abord 34 manuscrits de bibliothèques presque toutes européennes. Il base son édition sur quatorze d'entre eux qui fournissent deux familles, l'une syro--arabe et l'autre hébraïque, les deux familles relevant évidemment d'un texte commun beaucoup plus ancien. O. Löfgren, *Jona, Nahum, Habakuk, Zephania, Haggai une Maleachi äthiopisch: Unter Zugrundelegung des Oxforder MS. Huntington 625 nach mehreren Handschriften herausgegeben* (Paris: Champion; Uppsala: Almqvist et Wiksells; Leipzig: Harrassowitz; Haag: Nijhoff, 1930). Le ms. Huntington 625 se trouvait après 1539 à Saint-Étienne de Éthiopiens à Rome, venant de Jérusalem. Il servit de base à la préparation des éditions de l'Ancien Testament, et passa en 1731 à la bibliothèque de la Propagande où J. G. C. Adler le vit encore en 1782. En 1804, il passa au Musée Borgia et en 1817 il est en possession de J. Smith qui le vend à R. Laurence, lequel le donna à la Bodléienne à Oxford. Les autres manuscrits utilisés sont les deux mss d'Abbadie 55 et 35, base de F. M. Estéves Pereira, celui de Francfort sur le Main Rüp II,4, Londres Or. 501, Add. 24991 et Munich 26. O. Löfgren est très conscient de ne pas utiliser J. Bachmann et B. A. Staudacher, qui employèrent les mêmes manuscrits pour Jonas, Abdias et Malachie. Par contre il note soigneusement les variantes de quatre autres éditions: celle de F. da Bassano à Asmara, celle de H. Ludolf pour

Habaquq, celle de T. Petraeus pour Jonas et enfin celle de W. Wright pour Jonas.

S. A. B. Mercer, *The Ethiopic Text of the Book Ecclesiastes* (Londres: Luzac, 1931) est parvenu à obtenir des photos d'un codex du XV[e] siècle de Dabra Addis Alem en Éthiopie. Il construit son texte sur 27 manuscrits dont cinq encore en Éthiopie. Son ms. A_1 n'est autre que le ms. d'Abbadie 55, base des éditions de F. M. Estéves Pereira, qui est à peine moins ancien. Le Paris éthiopien 8 et le Cambridge Add. 1579 sont du XVI[e] siècle. Un manuscrit de Dabra Libanos s'avère seulement du XVII[e] siècle. À l'analyse, il est remarquable que l'ancienneté correspond aux trois groupes distingués par l'éditeur, le groupe À réunissant exactement les trois plus anciens témoins, et le groupe B les suivants. S. A. B. Mercer estime que la base est le texte massorétique et les LXX. Vingt ans plus tard, H. C. Gleave, *The Ethiopic Version of the Song of Songs* (Londres: Taylor's Foreign Press, 1951) utilise vingt manuscrits bibliques et vingt-trois livres liturgiques, car certaines variantes des livres liturgiques se rapprochent encore davantage du grec, et tient compte des cinq éditions anciennes de J. Potken, H. Ludolf, B. Walton, F. da Bassano et J. G. Nissel. Le ms. Vatican IV du XIV[e] siècle, bien que lacunaire, offre le moins de dérive par rapport au grec, confirmant ainsi l'importance de l'ancienneté des manuscrits pour une édition. Dans sa préface, N. C. Gleave répète un mot de I. Guidi à propos de l'édition de J. O. Boyd pour le Pentateuque: une vraie compréhension de la transmission éthiopienne ne sera pas obtenue avant une édition critique des versions arabes. L'influence de l'hébreu peut se réduire simplement à celle de Symmaque et Aquila. La première recension à la base de l'éthiopien est sans doute celle des Hexaples.

H. F. Fuchs, *Die äthiopische Übersetzung des Propheten Micha* (Bonn: P. Hanstein, 1968) signale vingt-deux manuscrits de bibliothèques européennes et en utilise dix-huit dans son apparat. En font partie tous les manuscrits utilisés par Löfgren pour les petits prophètes en 1930, sauf Francfort sur le Main et Munich. Les manuscrits supplémentaires sont tous du British Museum, sauf deux mss d'Abbadie 30 et 195. P. 31, l'auteur tente un *stemma* où l'on voit une conjonction entre Huntington 625 et d'Abbadie 195 d'une part, et d'Abbadie 55 avec Oxford Bruce 74 de l'autre, chacun de ses groupe commandant une génération de témoins inférieurs. Au sommet se détache en pointillé *X, soit une «Ur-Äthiope». Une liste de correspondances par rapport au texte massorétique, au grec et aux versions arabes et syriaques de la polyglotte de Londres suit l'édition. Du même, on a H. F. Fuchs, *Die äthiopische Übersetzung des propheten Hosea* (Bonn: P. Hanstein, 1971). Le schéma est tout-à-fait semblable à celui de l'édition précédente, mais les correspondances des autres versions ont été glissées en second apparat critique sous le texte. H. F. Fuchs a vu ici vingt-sept manuscrits. Parmi les nouveaux venus figurent le ms. de Londres Add. 1570, daté de 1588, celui de Berlin Orient. 4° 986 (XVII[e] siècle), et le ms. de Vienne éth. 16 (XVII[e] siècle). Ces deux derniers manuscrits glosent le texte comme un Targum. Leurs commentaires, qui ne

concordent pas entre eux, sont imprimés en fin de volume. On a vu que dès 1975 commence la publication de l'EMML (Ethiopic Microfilm Manuscript Library). On comprend que l'adjonction de cette documentation procure un temps d'arrêt dans les éditions d'un style devenu périmé.

Pour le Nouveau Testament, I. Guidi, *Le traduzioni degli evangelii in arabo e in etiopico* (Rome, 1888) avait le premier souligné le paradoxe d'une dépendance du grec mais d'une influence incontestable de l'arabe, en comparant le Paris Bib. Nat. 32 ancien et le n° 33 plus récent du même fonds. Il se montre sensible à la présence syrienne au temps d'Ellesbaas au début du VIe siècle, et penche pour la traduction d'Abba Salama de la période des neuf saints. C. Conti-Rossini, «Sulla versione e sulla revisione delle sacre scritture in etiopico», dans *Zeitschrift für Assyriologie* 10 (1895), 236-241, observe l'existence d'un Abba Salama du XIVe siècle, auquel revient explicitement la version sur l'arabe. De là se serait répandu la légende d'une conversion au temps de Frumentius. L. Hackspill, «Die äthiopische Evangelienübersetzung», dans *Zeitschrift für Assyriologie* 11 (1896), 127-196, compare Mt 1-10 dans une série de manuscrits, et met en évidence le caractère tout à fait à part du plus ancien ms. Paris BN 32, du XIIIe siècle, qui est dénué de tout arabisme, par rapport à une sélection de manuscrits pourtant du XVe siècle: Paris BN 35, Brit. Mus. Or. 507, Saint-Pétersbourg Bibl. Im4 et Vatican Eth. 25. Il remarque une série de témoignages extérieurs plaidant pour une traduction à haute époque. D'après Tabari, Ellesbaas aurait fait le présent d'un évangéliaire éthiopien à l'Arabie du Sud, ce qu'il n'aurait pas fait s'il n'avait pas eu lui-même un exemplaire. D'autre part, Jean Chrysostome parle explicitement d'une version éthiopienne des écritures. La démonstration de Hackspill garde aujourd'hui toute sa valeur. Il terminait son étude en soulignant que l'édition critique du Nouveau Testament n'avait pas encore commencé.

Un effort considérable a été fourni pour combler la lacune dans le cas de l'Apocalypse: J. Hofmann, *Die äthiopische Übersetzung der Johannes-Apokalypse* (CSCO 282 et 283; Louvain: Peeters, 1967). J. Hofmann utilise vingt-cinq manuscrits des bibliothèques européennes mais à l'exclusion de l'Allemagne. Un coup d'oeil dans le Catalogue des collections allemandes permet déjà d'en ajouter pas moins de sept: Berlin oct. 1264, quarto 846, 988 et 990, Munich 91 et en microfilm Tanasee 96 et 32. Le recours à l'EMML donne 84 autres exemplaires. Les témoins de J. Hofmann sont quatre pour le XVe siècle, quatre pour le XVIe, sept pour le XVIIe, dix pour le XVIIIe et un pour le XIXe siècle. L'étude à partir de l'édition a paru séparément J. Hofmann, *Die äthiopische Johannes-Apokalypse: Kritische Untersuchung* (Louvain: Peeters, 1969) lequel en supplément collationne un manuscrit supplémentaire de Cambridge. Les conclusions de l'auteur réservent à la version de l'Apocalypse le qualificatif d'excellente traduction sur le grec. Il jauge sa valeur au vu du grec à l'égal de la version sahidique. Mais il déplore

l'influence ultérieure d'un grand nombre de versions plus jeunes.

Ce n'est qu'avec R. Zuurmond, *Novum Testamentum Aethiopice: The Synoptic Gospels, General Introduction, Édition of the Gospel of Mark* (Stuttgart: F. Steiner, 1989), qu'une nouvelle dimension critique prend place. D'une part, on y trouve pour le Nouveau Testament tout ce que nous avons dit précédemment, avec plusieurs suppléments, de l'autre la base de l'enquête manuscrite pour l'édition de Marc est incomparablement plus vaste. L'auteur a tenu compte de douze éditions et de 256 manuscrits, laissant sciemment de côté 190 manuscrits de l'EMML écrits au XIXe et XXe siècle, et signalant encore une petite centaine de manuscrits qu'il n'a pu atteindre, surtout en Éthiopie. Pour les éditions, il rappelle naturellement celle de Tafsa Ṣeyon en 1548, mais ajoute une enquête approfondie sur l'édition de T. P. Platt en 1826 et 1830. Celle-ci se base sur les manuscrits de la British and Foreign Bible Society éth. 193 (XVIIe siècle) et 182 (XVIIIe siècle). R. Zuurmond donne l'histoire de l'achat et de l'origine des manuscrits éthiopiens de la Bible Society. Matthieu et Marc sont basés sur le ms. 193, mais pour Luc il utilisa le n° 170 de la même bibliothèque, qu'il compléta sur le ms. 32 de la BN de Paris (tous deux datables entre 1270 et 1399). Bien qu'éclectique, le travail de T. P. Platt est d'une valeur exceptionnelle pour son époque. L'édition de J. Krapf, *Evangelia sacra Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi: Aethiopice et Amharice* (Basel: C. F. Spitted for the Bible Society, 1874) reproduit pratiquement T. P. Platt et est réimprimé photographiquement à Londres en 1928. R. Zuurmond signale encore A. Roncilione, *Sanctum Iesu Christi Evangelium ... et Acta Apostolorum* (Rome: Sacra Congregatio de Propaganda Fide, 1907) qui révisa le texte reçu sur la Vulgate comme T. P. Platt l'avait fait sur le grec. C'est le texte reproduit par F. da Bassano d'abord comme *Haddis Kidān* isolément en 1919, et puis comme cinquième volume de la Bible d'Asmara en 1933 et 1960. *Wangēl Qeddus*, edited under the auspices of Crown Prince Tafari Makwannen (Addis Abeba: Press of Tafari Makwannen, 1924; 2e éd. 1967) donne un texte éclectique moderne commenté en amharique: *Gospel of Matthew* (Addis Abeba, 1930) imprime le texte amharique en regard de la page ge'ez. *Gospels and Acts* (ed. Belāttēn Gēta; Addis Abeba: Royal Press, 1936) donne aussi l'amharique sur la page opposée. *Wangēl Qeddus* (Asmara: Catholic Press, 1931-1932), en quatre fascicules séparés, donne un texte proche de l'édition de 1907. Un texte éclectique est encore donné par *Wangēl Qeddus* Complete New Testament (Asmara: Kokaba Sebāh, 1961). Par contre *Wangēl Qeddus* (ibid., 1973) se base sur des manuscrits de onze bibliothèques de couvent. Ceux de Gunda Gunde ne sont pas repérables parmi les trente six manuscrits décrits par A. Mordini «Il convento da Gunde Gundie», dans *Rassegna di studi etiopici* 12 (1953), 48-55. Enfin, R. Zuurmond n'a pas encore enregistré *Haddis Kidān*, édité par l'Abūna Takla Haymānōt (Addis Abeba: Presse du Patriarcat orthodoxe, 1975) qui donne le Nouveau Testament complet en

deux colonnes, en ge'ez et en amharique. Du côté de la vaste enquête sur les manuscrits, R. Zuurmond établit au préalable une liste de variantes qui caractérisent des familles de manuscrits et permet ainsi une sélection représentative pour l'édition critique. Il s'agit de vingt-trois manuscrits distribués comme têtes de file de huit familles. Il est intéressant de lui confronter la liste des vingt-six plus anciens manuscrits publiée par B. M. Metzger en 1977 (224). Le dixième manuscrit (Pierpont/Morgan 828) est le premier codex du XVe siècle dans la liste de B. M. Metzger: chez R. Zuurmond, il est en treizième position. Des deux côtés, les trois plus anciens manuscrits viennent du couvent d'Aba Garima, un des neuf saints, d'après les photos réalisées par Davies. S. Wright avait d'abord daté le ms. 1 d'Aba Garima du IXe siècle. R. Zuurmond hésite à remonter si haut. Il faut cependant noter que l'argument principal provient de l'histoire de l'art. Dans un article qui fit sensation, J. Leroy, «L'évangéliaire éthiopien d'Aba Garima», dans *Cahiers archéologiques* 11 (1960), 131-143, l'historien de l'art donne les photos des canons d'Eusèbe. L'ornementation présente une parenté saisissante avec l'évangéliaire arménien de la reine Mlké, lequel date de 868 au moins. Il faut postuler sinon une dépendance directe, au moins une origine commune très archaïque. Les archaïsmes orthographiques du texte sont également nombreux. Le matériel de comparaison pour une datation fait défaut. Il ne faudrait cependant en rien exclure le Xe siècle. De même pour Aba Garima 2, J. Leroy, «Un nouvel évangéliaire illustré du monastère d'Aba Garima», dans A. Grabar et un groupe de disciples, *Synthronon* (Paris, 1968), 75-87, confirme l'archaïsme de l'iconographie éthiopienne. C'est encore du côté de l'histoire de l'art que provient une autre démonstration indirecte de l'ancienneté de la tradition éthiopienne: E. Balicka-Witakowska, *La Crucifixion sans Crucifié dans l'art éthiopien* (Varsovie: Zas Pan, 1997) étudie l'ornementation de la Croix dans quatorze tétraévangiles éthiopiens, dont un seul du XVe siècle, tous les autres lui étant antérieurs et les trois manuscrits d'Aba Garima ne figurant pas dans le thème choisi. La représentation du sacrifice céleste par l'agneau ou la colombe à la place du crucifié a sûrement un rapport avec le canon 82 du Quinisexte en 691, lequel est l'aboutissement d'une longue controverse touchant autant le patripassianisme antiochéen de Pierre (†488) le Foulon que l'aphtharodocétisme ultérieur de Julien d'Halicarnasse au début du VIe siècle. La bibliographie du volume de E. Balicka-Witakowska démontre que l'historien de l'art court plus vite que la patiente collation des textologues. En plus des manuscrits de R. Zuurmond, on trouve ici un tétraévangile du monastère de Gabra Ma'ar, Gäralta, Tigré du XIVe siècle décrit par M. E. Heldman, «An Early Frontispiece in Ethiopia», dans *Konsthistorisk Tidskrift* 48 (1979), 107-121. Le manuscrit d'Addis Abeba, Institute of Ethiopian Studies n° 2475 ne contient plus que deux feuilets enluminés. Un tétraévangile de Dabra Maryam Qohayyen, Érythrée, est daté de 1369. Celui du monastère de Däqqi Däššem (Érythrée), est daté du XIVe siècle par

C. Lepage «Dieu et les quatre animaux célestes dans l'ancienne peinture éthiopienne», dans *Documents pour servir à l'histoire de la civilisation éthiopienne* 7 (1976), 67-112. Le tétraévangile de l'église Maryam Magdalawit, Amba Dāra, nord-est d'Atsbi du XIVe siècle est sans doute de 1369, celui de l'église 'Arsima Sāa'tat, dans l'île Daq au Lac Tana, celui de l'église Kidanā Mehrāt au monastère de Dābra Tenśa'e, celui de l'église de Ǧāhǧāh Giyorgis près de Gonder et enfin celui d'une collection privée à Londres, un seul dépassant la date de 1400. Ajoutons que les miniatures du ms. Pierpont-Morgan 828 sont datables du Xe-XIe siècle, même si le manuscrit figure comme le premier codex après 1400. Pour le texte du Nouveau Testament, on a donc à ce jour avant 1400 pas moins de dix-neuf tétraévangiles, soit le double du chiffre enregistré par B. Metzger en 1977. On observera que R. Zuurmond a laissé les numéros de classement des manuscrits ouverts (10 ..., 100 ..., 200, etc. pour chaque siècle), tant il était conscient du caractère malgré tout encore inachevé de son immense travail. Du reste, plusieurs des manuscrits ici cités sont mentionnés par lui 251-254, parmi les manuscrits inaccessibles.

On remarquera enfin que R. Zuurmond consacre les 143-154 aux manuscrits liturgiques, rituels et lectionnaires. E. Fritsch, «Les lectionnaires éthiopiens», dans J.-P. Bouhot, *La lecture liturgique des Épîtres Catholiques dans l'Église ancienne* (Prahins: Éditions du Zèbre, 1996), 196-219, donne une première vue sur la transmission manuscrite et imprimée avec trente et un manuscrits dont le plus ancien du XIVe siècle est EMML 2883. Un travail minutieux d'analyse des épîtres catholiques dans le manuscrit de Paris 42 (du XVe siècle) par U. Zanetti figure en annexe à l'article de E. Fritsch, 220-237.

Ici comme ailleurs, bien des hypothèses initiales, dues à la comparaison minutieuse d'un témoin avec l'ensemble grec ou syriaque, se sont avérées fragiles dès que le panorama s'élargit aux dimensions de la tradition entière.

a) La Bible en amharique

Dans plusieurs des éditions du Nouveau Testament, on a vu que figurait une traduction amharique, notamment déjà dans l'édition de Bâle de 1874. L'histoire de cette traduction est racontée en détails par E. Ullendorf, *Ethiopia and the Bible*, 62-72. Le consul de France A. de Cherville, au début du XIXe siècle, fit au Caire la connaissance de Abu Ruhh Habessinus, un éthiopien de Gondar, qui aurait été l'informateur de J. Bruce. Il lui fit traduire la Bible entière sur l'Arabe et vendit cette traduction à W. Jowett, représentant la Bible Society, en 1820 pour la coquette somme de 1250 livres sterling. Le manuscrit qui comprenait 9539 pages fut immédiatement pris en mains par T. P. Platt qui publia les évangiles en 1824, le Nouveau Testament en 1829 et la Bible entière en 1840. T. P. Platt, *Biblia sacra amharice sub auspiciis D. Asselini* (Londres: British and

Foreign Bible Society, 1840). Une réimpression en fut faite par L. Krapf à Bâle en trois volumes de 1871 à 1873. Abu Ruhh ou Abu Rumi (à l'origine sans doute Abraham) nacquit vers 1750, et quitta son Gondar natal à l'âge de 28 ans. Il demeura en Inde longtemps, revint en Ethiopie pour un court séjour, puis au Caire où il fut atteint d'une maladie désespérée et découvert par D. Asselin qui obtint de lui la traduction de la Bible. Ce n'est qu'en 1960 que Haile Sélassié fit faire une nouvelle traduction amha- rique en regard du ge'ez. Au témoignage d'E. Ullendorf, le texte d'Abu Ruhh reste très sensible dans la nouvelle traduction, simplement modernisée. Le gros ouvrage de F. Praetorius, *Die Amharische Sprache* (Halle: Verlag der Buchhandlung des Waisen- hauses, 1879) est basé uniquement sur Abu Ruhh et par conséquent dépassé sur cer- tains points. Les deux langues au nord de la zone amharique, à savoir le Tigriña et le Tigré, qui sont plus proches du ge'ez, n'ont servi à traduire la Bible que plus tard.

b) La Bible en Tigriña

L'Évangile de Jean fut traduit en Tigriña par S. Gobat dans les années 1830. Le manuscrit de 134 pages fut donné par E. Rüppell à la bibliothèque de Francfort sur le Main. Vers la même époque, il y eut deux traductions des quatre évangiles par Däb- tära Matewos d'Adwa. Toutes deux furent utilisées par F. Praetorius, *Grammatik der Tigriñasprache in Abessinien* (Halle: Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1871). La première fut acquise par E. Rödiger et la seconde fut révisée par C. W. Isen- berg. Cette version servit de base à J. L. Krapf, *Evangelia sacra ... in linguam tigricam vertit Debtera Matheos Habessinus Adoae, Tigriae oppido natus* (Bâle: in officina typographica Chrischonae, 1866). Les deux traductions sont faites sur le texte ge'ez de T. P. Platt. La première traduction a souvent repris telles quelles des phrases en ge'ez, tandis que la seconde reflète le parler d'Adoa. Auparavant, N. Pearce, qui vécut en Ethiopie de 1805 à 1819 écrivit un évangile de Marc en alphabet latin et en phoné- tique anglaise à la demande de W. Jowett. E. Ullendorf donne un specimen de cet étrange essai sans avenir. Le Nouveau Testament en entier parut en 1909 par les soins du suédois C. Winquist, et la Bible entière par P. Silla à Asmara en 1956, dont l'édition de Londres est une reproduction anastatique.

c) La Bible en Tigré

La première version en Tigré est due à Täwèldä Mädhen et Dawit Emmanuel à l'initiative de C. Winquist *Evangelium enlist Markis pè Tgre-Sprèket* (Monkullo: Mis- sionspress, 1889). Sous la direction de K. G. Roden, les mêmes traduisirent le Nouveau Testament entier en 1902 sous les presses de la mission suédoise à Asmara. Une deux- ième édition vit le jour en 1931. En 1925 G. R. Sundström fit paraître les Psaumes et Isaïe en Tigré. La Bible complète n'est parue qu'en 1988.

5. Les versions géorgiennes de la Bible

La langue géorgienne est la seule du groupe sud-ouest des langues caucasiennes qui fut écrite avec un alphabet propre dès le Ve siècle. L'écriture est passée par les stades parallèles au grec, d'abord onciale (asomtavruli), puis minuscule (*ḫutsuri* 'sacerdotal') au Xe siècle, enfin écriture civile (*mḫedruli* 'militaire') encore utilisée aujourd'hui. La langue est toujours restée vivante, mais a fort évolué. Le nombre de locuteurs a toujours été beaucoup plus restreint que pour l'arménien, le syriaque ou l'éthiopien. Contrairement à l'arménien, un indicateur des catalogues et des fonds n'a pas vu le jour. Comme les Géorgiens n'ont jamais eu une diaspora vers l'ouest comparable à celles des autres églises, le nombre de publications accessibles uniquement en géorgien est proportionnellement plus élevé. Nous indiquons entre crochets la traduction des nombreux titres parus seulement en géorgien.

À défaut d'un répertoire des catalogues, il faut signaler en premier lieu J. Simon, «Répertoire des bibliothèques publiques et privées d'Europe contenant des manuscrits géorgiens», dans *Orientalia* 3 (1934), 98-108. Ensuite G. Garitte, «Les récents catalogues des manuscrits géorgiens de Tiflis», dans *Muséon* 74 (1961), 387-402. Cet article passe en revue les catalogues pour les fonds de Jérusalem, de l'Athos, du Sinaï, de l'Institut des Manuscrits à Tbilissi, et du Musée de Kutaisi. Le fonds le plus riche est constitué par les collections A, H, S et Q rassemblées à l'Institut des manuscrits à Tbilissi. À cette date, onze volumes du nouveau catalogue étaient parus depuis 1946, soit 3265 manuscrits pour le fonds H, 1804 du fonds A, dont cependant les 1040 premiers manuscrits avaient été décrits très sommairement au début du siècle par T. Žordania et Džanašia, 1000 manuscrits du fonds Q et 500 du fonds S. Dans son rapport, G. Garitte donne une traduction des descriptions des manuscrits les plus anciens dans ces catalogues. A l'occasion du 25e anniversaire de l'Institut des Manuscrits, N. Targmanadze, «K. S. K'ek'elidzis saḫ. ḫelnac'erta inst'it'ut'is ꞩiritadi šromebi» [= Travaux fondamentaux de l'Institut K. S. Kekelidze], dans *Mravalťavi* 14 (1987), 18-36, complète les titres de la série des catalogues, soit cinq volumes supplémentaires pour le fonds A, dont la partie ancienne 1 à 1040 est décrite cette fois de manière complète, six pour le fonds S, plus un catalogue complémentaire du fonds d'Iviron, et trois du Sinaï. Il y a donc à ce jour 26 volumes de descriptions des manuscrits géorgiens par l'Institut des Manuscrits de Tbilissi. Il existe bien sûr d'autres lieux où sont conservés quelques manuscrits géorgiens, à Paris, Londres, Oxford, Saint-Pétersbourg, Moscou et aux États-Unis. Des bibliothèques locales ont survécu en Géorgie même à Mest'ia en Svanétie et en quelques autres endroits. Pour l'Allemagne, une description exhaustive des quinze manuscrits a été donnée par J. Aßfalg, *Georgische Handschriften* (Wiesbaden: F. Steiner, 1963).

La littérature géorgienne jouit en outre d'une bibliographie générale excellente due à G. K'ik'nadze, *Kartuli c'igni: Bibliograpia*, tome 1: *1629-1920* [= Le livre géorgien: Bibliographie] (Tbilissi, 1941) et G. Mikaʒe, *Ʒveli Kartuli mc'erlobis bibliograpia*, tome 2: *1921-1965* [= Bibliographie de la littérature ancienne géorgienne] (Tbilissi, 1968).

Pour la Bible, on consultera aussi K. S. Kekelidze, *Kartuli lit'erat'uris Ist'oria* [= Histoire de la littérature géorgienne], tome 1 (Tbilissi, 1960), 411–428, le chapitre «Bibliologie», et M. Tarchnischvili, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* (Vatican, 1955), 313-328, qui retravaille et documente davantage le panorama de K. S. Kekelidze.

Les premières éditions de la Bible ont paru à Tiflis même, sans indiquer leurs sources. *Saḫareba* [= Évangile] (Tiflis, 1709) avec une préface de N. Orbeliani. La même année, on a un *Davitni* [= Psautier], réimprimé en 1711, 1712 et 1716. Toujours en 1709 est paru le *Samocikulo* [= Apostolos].

Le manuscrit biblique complet sur lequel se base la première édition est le ms. A-51, des XVIIe-XVIIIe siècles. Il compte 668 feuillets et appartenait à l'église de Mtskheta. On l'appelle volontiers la Bible de Mtskheta. Son texte, qui n'indique pas ses sources, était déjà utilisé pour *Biblia c'inac'armet'quĕlta da saḫareba* [= Bible des prophètes et évangile] (Tbilissi, 1722), dont il ne reste plus rien que quelques-unes de ses pages reliées dans le codex A-51. La première édition complète, appelée Bible de Bakar, *Biblia ac' aḫali dabeč'duli kartuls enasa zeda* [= Bible nouvellement imprimée en langue géorgienne] (Moscou: E. Ḫelaʒe, 1743), 995 pages, est publiée en alphabet sacerdotal avec une postface du prince Vakhoushti Bagrationi. C'est encore le même manuscrit qui sert de base à l'édition en deux tomes: *Dabadeba* [= Genèse] (Tbilissi, 1884), cette fois en écriture civile ou militaire. Enfin le même manuscrit est édité presque au complet en cinq tomes par E. Dočanašvili, *Mcḫeturi ḫelnac'eri* [= Le manuscrit de Mtskheta], tome 1: Pentateuque, Josué, Juges et Ruth (Tbilissi: Mecniereba, 1981); tome 2: 1-4 Rois, 1-2 Chroniques et 1-3 Esdras (ibid., 1982); tome 3: Tobie, Judith, Esther, Job, Psaumes et Proverbes (ibid., 1983); tome 4: Sirac, Sagesse, Cantiques, Ecclésiaste et trois grands prophètes (ibid., 1985); tome 5: Daniel, douze petits prophètes et Nouveau Testament: Matthieu, Marc et Luc (ibid., 1986).

Entre 1743 et 1884, il y eut bien sûr de nombreuses éditions partielles encore en écriture sacerdotale *Ġwtiv sulieri c'igni psalmunta* [= Livre divin et spirituel des Psaumes] (Moscou, 1764); *Davit c'inasc'armet'quĕlisa da mepisa galoba* [= Louange du prophète et roi David] (Tbilissi, 1790); *Saġmrto da samġwdelo saḫareba* [= Évangile divin et sacré] (Tbilissi, 1786); *Ġwtiv sulieri c'igni aḫlisa aġtkmisa* [= Livre divin et spirituel du Nouveau Testament] (Moscou: Société biblique, 1816); *C'igni aḫlisa aġtkmisa* (Saint-Pétersbourg, 1818); *Davitni* (Moscou, 1855); *Saġmrto ṣaḫareba* (Tbilissi, 1870). Des éditions en écriture plus accessible au grand public apparaissent également et débordent l'édition de 1884: *Davitni* (Moscou: Société biblique russe, 1824); *Uplisa čuenisa Ieso Kristesa c'mida saḫareba* [= Évangile de Notre Seigneur Jésus Christ] (Tbilissi: Société pour la croissance du christianisme dans le Caucase, 1864), qui est une bilingue géorgien-russe; *Psalmuni Davitisi* (Tbilissi, 1879); *Ʒveli aġtkma* [= Ancien Testament] (Tbilissi, 1898) donne le Pentateuque, ainsi que *Ʒveli aġtkma ḫuti c'igni Mosesi* [= Ancien Testament: Les cinq livres de Moïse] (Tbilissi: British and Foreign Bible Society, 1900). De même *Aḫali aġtkma uplisa čuenisa Ieso Kristesa* [= Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus Christ] (idem; ibid., 1900) en quatre fascicules séparés pour chaque évangile.

Au tournant du siècle, on commence à prendre conscience que les manuscrits souvent d'accès difficile sont beaucoup plus anciens que la Bible de Mtskhetha. V. Beneševič, *Saḫarebay otḫtavi: Quattuor evangeliorum versio georgiana vetus: E duobus codicibus (aa. P. Chr. N. 913 et 995)* (Saint-Pétersbourg, 1909) évangiles selon S. Matthieu et S. Marc d'après les tétraévangiles d'Opiza et de Tbet' se trouvant le premier à la laure d'Iviron ou des Ibères au Mont Athos sous la cote 83 et le second à la bibl. Saltykov-Ščedrin, ms. géorg. nouvelle série 212. Le manuscrit d'Adiš conservé au Musée ethnographique de Mest'ia en Svanéthie a été édité en fac-similé par A. S. Khakhanov et E. S. Takaišvili, «Адышское Евангелие», dans *Матералы по археологiи Кавказа, подъ редакцiей графини П. С. Уваровой*, fasc. 14 (Moscou, 1916). Il est daté de 897. Un nouveau départ est occasionné en 1922 par la découverte sensationnelle de fragments onciaux possédant une particularité orthographique qui s'avéra un archaïsme du Ve siècle: un *ḫan* ou un *han* marque dans le verbe le sujet de la deuxième personne, l'objet indirect de la troisième et le comparatif, d'où leur nom *hanmet'i* ou *ḫanmet'i*. I. Dcavaḫišvili, «Aḫlad aġmočenili uʒvelesi kartuli ḫelnac'erebi da mati mnišvneloba mecnierebisatvis» [= Les plus anciens manuscrits géorgiens nouvellement découverts et leur importance scientifique], dans *Bulletin de l'Université de Tiflis* 2 (1922-1923), 371-384, et A. Šanidze, «Haemet'i t'ekst'ebi da mati mnišvneloba kartuli enis ist'oriisatvis» [= Les textes haemeti et leur importance pour l'histoire de la langue géorgienne], dans *Bulletin de l'Université Tiflis* 3 (1923), 354-388, ont édité les premiers fragments. Ceux-ci ont été repris par J. Molitor, *Monumenta iberica Antiquiora* (CSCO 166; Louvain: L. Durbecq, 1956). Ils ont depuis lors été augmentés et édités de manière exemplaire par L. Kadžaia, *Ḫanmet'i t'ekst'ebi* [= Textes Khanmeti] (Tbilissi: Mecniereba, 1984). Les fragments palimpsestes du ms. A-89 livrent dans un codex des Ve-VIe siècles Matthieu 5,18-22.27-48; 6,1-25; 7,4-29; 8,1-12; 10,3 -39; 11,3-14.25-30; 12,1.14-28.49-50; 13,1-14.50-58; 14,1-10.22-35; 15,7-14.28-32; 16,6-18.23-28; 17,1-18; 18,2-23; 19,10-30; 20,1-4.22-26; 21,14-19.35-46; 22,1-2.22-29.37-46; 23,1-7.29-34; 24,6-13.29-34.43-49; 25,20-25; 27,30-35.53-64; 28,4-20; Marc 1,10-16; 2,11-

18.28; 3,1-5; 4,24-31; 5,9-15; 9,43-50; 10,14-19.33-44; 11,3-10.28-33; 12,1-7.17-36.39-44; 13,1-6; 14,10-16.27-33.55-62.72; dans le manuscrit A-844 se trouve la suite 15,1-6.28-33; 16,3-8; Luc 1,1-5.22-38.79-80; 2,1-5.18-24.44-51; 3,21-38; 4,1-3.40-44; 5,1-12; 6,10-11.13-16.19-20.24-25.27-28.31-32.34; 8,14-18.37-42.54-56; 9,1-4.19-20.22-23.48-54; 10,34-42; 11,1-2.9-21.38-44.49-54; 12,1-5.24-36.47-59; 13,1-21.33-36; 14,1.9-19; 15,22-32; 16,1-2.13-22; 17,2-7; 18,16-30; 19,3-15.37-48; 20,1.8-14.39-47; 21,1-21; 22, 10-16.56-62; 23,18-25; 24,7-13; Jean 1,31-39; 2,22-25; 3,1-2.8-16; 4,43-48; 5,2-3.6-7; 6,14-21.32-39.64-71; 7,22-28; 8,48-53; 13,34-38; 14,1; 15,15-19; 16,7-30; 17,5-11; 19, 11-15; 21,7-17. Ce témoin exceptionnel confirme l'antiquité du texte du manuscrit d'Adiš. Les inscriptions de Bolnisi, de Mtskheta et d'Ukangori, toutes des Ve-VIe siècles, confirment que la langue «Khanmeti» n'est pas une forme purement locale.

Le ms. A-999 donne d'autres palimpsestes, qui n'ont pas gardé la même unité, où sont préservés Gen 9,11-19; 18,2-3; Prov 9,1-4. Enfin, R. P. Blake, «Khanmeti Palimpsest of the Old Georgian Version of Jeremiah», dans *Harvard Theological Review* 25 (1922), 218-260, retrouve plusieurs passages palimpsestes de Jérémie dans deux manuscrits hébreux de Cambridge et Oxford, provenant des chapitres 12, 17 et 20. Il s'agit de fragments haemeti du VIIe siècle.

Cette découverte a encouragé la recherche des manuscrits plus anciens. R. P. Blake, «The Old Version of the Gospel of Mark from the Adysh Gospels with the Variants of the Opiza and Tbet' Gospels with a Latin Translation», dans *Patrologia Orientalis*, tome 20 (Paris: Firmin / Didot, 1928), 435-574; idem, «The Old Translation of the Gospel of Matthew ...», *Patrologia Orientalis*, tome 24 (1933), 1-168, pouvait s'appuyer sur A. S. Khakhanov et V. Beneševič pour les trois manuscrits. R. P. Blake et M. Brière, «The Old ... of John ...», *Patrologia Orientalis*, tome 26 (1950), 451-599, est achevé avec M. Brière, «La version géorgienne ancienne de Luc d'après l'évangile d'Adich avec les variantes des évangiles d'Opiza et de Tbet'», dans *Patrologia Orientalis*, tome 27, 3 (1955), 277-477. R. P. Blake avait entretemps vu lui-même les deux codices de Tbet' et d'Opiza et les décrit dans la préface de 1950, non sans signaler l'édition parue entretemps à Tbilisi: A. Šanidze, *Kartuli otḫtavis ori 3veli redakcia sami šat'berduli ḫelnac'eris miḫedvit* [= Deux anciennes versions du tétraévangile géorgien d'après trois manuscrits de Shatberd] (Tbilissi: Mecniereba, 1945). Cette édition juxtapose en deux colonnes le ms. d'Adiš [C] et les manuscrits de Džruč' [D], Tbilissi H-1660, daté de 936 et de P'arḫali [E], daté de 973, Tbilissi A-1453. Le choix des sigles montre que A. Šanidze à cette époque considérait encore, comme l'observe Blake dans sa préface, le texte d'Adiš comme aberrant. Implicitement les lettres [A] et [B] reviennent aux codices d'Opiza et de Tbet'. S. Lyonnet, «Les origines de la version arménienne et le Diatessaron», dans *Biblica et Orientalia*, tome 13 (Rome, 1950), montrait alors que le texte d'Adiš possédait des leçons plus rares dépendant de l'arménienne ancienne perdue et

remontant à travers elle à la *Vetus Syriaca*. L'enjeu du texte d'Adiš est donc considérable. En fait le palimpseste si ancien concorde souvent avec Adiš. Mais un autre codex, ms. A-509 ou tétraévangile de Ksani du Xe siècle, présente aussi beaucoup de leçons d'Adiš. Bien qu'incomplet, il a été publié par I.Imnaišvili, *Kartuli enis ist'oriul krest'omatia* [= Chrestomathie historique de la langue géorgienne], tome 1 (Tbilissi: Mecniereba, 1949), 60-83, 106-124 pour Luc; idem, «Ksnis otḫtavis tavisevurebani Mark'ozis tavis magalitze» [= Particularités du tétraévangile de Ksani d'après l'exemple de l'évangile de Marc], dans *Travaux de l'Institut pédagogique d'État Pouchkine de Tbilissi* 6 (1949), 211-240; idem, «Ksnis otḫtavis tavisevurebani Mates da Iovanis tavebis magalitze» [= Particularités du tétraévangile de Ksani d'après l'exemple des évangiles de Matthieu et de Jean], dans *Travaux de l'Institut pédagogique d'État Pouchkine de Tbilissi* 8 (1950), 299-344. Du même codex fut encore trouvé une partie à Saint-Pétersbourg sous la cote nouvelle série géorgien 8-9: C. Č'ank'ievi, «Ksnis otḫtavis leningraduli pragment'ebi» [= Les fragments de Léningrad du tétraévangile de Ksani], dans *Bulletin de l'Institut des Manuscrits* 4 (1962), 168-223.

Les études géorgiennes qui accompagnent ces éditions définissent les manuscrits parallèles différents d'Adiš comme «Protovulgate», et reconnaissent partout une dépendance foncière du grec. B. Outtier, «Essai de répertoire des manuscrits des vieilles versions géorgiennes du nouveau Testament», dans *Langues orientales anciennes: Philologie et linguistique*, tome 1 (Paris, 1988), 173-179, a dressé la liste des exemplaires du premier millénaire qu'il a pu repérer sous 89 entrées. Ces manuscrits constituent provisionnellement tous des témoins de la protovulgate. Nous continuons donc d'après ses données la liste chronologique des témoins anciens du tétraévangile, qui forment la suite des sept manuscrits évoqués ci-dessus d'après les éditions. En onciales du Xe siècle, on a le tétraévangile de Berta écrit avant 988, au Musée du Newton Theological Seminary à Andover (Massachusetts), décrit par R. P. Blake et S. Der-Nersessian, «The Gospels of Bert'hay: an Old-Georgian MS. of the Tenth century», dans *Byzantion* 16 (1944), 226-285, celui de C'qarostavi, ms. Tbilissi A-98, celui du Sinaï, mss n°s 30 et 38, écrit en 979, celui des Archives Centrales de Tbilissi dit «Anbandidi» n° 107, celui de Sevi dans les Archives Centrales de Kutaïs ainsi que le Vaticanus 1 signalés par M. Tarchnischvili, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* (Vatican, 1955), 317, celui de Tviberi au musée de Mest'ia n° 41 et le manuscrit incomplet S-405 de Tbilissi. Sont écrits partiellement en onciales et en minuscules les tétraévangiles de Mart'vili S-391 et A-1699 incomplet. Entièrement en minuscule le ms. Sinai géorgien 15, daté de 978 et le deuxième codex de P'arḫali S-4927. À ces dix-sept codices, il faut joindre quatre manuscrits onciaux dont le plus copieux ne possède plus que vingt trois feuillets, les mss A-359, H-3098a et H-3098b, et le ms. A-367, ainsi que les feuillets isolés: deux tétraévangiles onciaux palimpsestes dans le ms. H-1871, et un

feuillet de garde du ms. arménien Matenadaran 6150, soit vingt-six manuscrits. On ne sait s'il faut y adjoindre les quinze fragments isolés, qui pourraient être des lectionnaires, et qu'on trouve sous les cotes H-1887, H-1236, H-1990f, A-1090a, Q-213, Q-2111, Q-486, Q-486b, et les feuilles de garde des mss Vat. Borgia arm. 73, Yerevan Matenadaran 3716, 2660, 5633, et Jérusalem Saint-Jacques n° 1614, 1653 et 2412, ce qui ferait quarante-deux tétraévangiles avant l'an mil.

Le lectionnaire géorgien a une importance particulière due au fait que son cadre liturgique remonte à une période très ancienne de la liturgie de Jérusalem. Bien qu'il déborde largement le tétraévangile dont nous avons traité jusqu'ici, nous donnons dès maintenant le diagramme de sa transmission, car celle-ci est à peine moins riche que celle des quatre évangiles, et pour les plus anciens témoins le texte du lectionnaire qui prend sa source dans la tradition de Jérusalem oscille lui aussi entre la proto-vulgate et le texte d'Adiš. Qui plus est, il s'est entièrement dissout dès le XI[e] siècle, avec la byzantinisation générale de l'ancienne tradition liturgique géorgienne, alors que la tradition du tétraévangile, du praxapostolos, de l'apocalypse et de la Bible continue, comme on l'illustrera ensuite. L'édition des rubriques du lectionnaire a été donnée d'abord par K. S. Kekelidze, *Иерусалимскій Канонарь VII вѣка* (Tiflis: S. M. Losaberidze, 1912), et ensuite sur quatre manuscrits avec quelques lectures complètes par M. Tarchnischvili, *Le grand Lectionnaire de Jérusalem (V[e]-VIII[e] siècle)*, tome 1 (CSCO 188; Louvain: Peeters, 1959); tome 2 (CSCO 204; Louvain: Peeters, 1960). Le manuscrit de base de M. Tarchnischvili est le Paris géo. 3 (X[e]-XI[e] siècle), le moins représentatif pour la période ancienne mais le plus complet. Les manuscrits qui transmettent le lectionnaire sont énumérés dans les 89 entrées de la liste de B. Outtier, n° 62 à 79 et 89. Il s'y ajoute les n° 90 et 92 signalés par B. Outtier, «Les lectionnaires géorgiens», dans C. Amphoux et J. Bouhot, *La lecture liturgique* ... (Lausanne, 1996), 75-85, le n° 91 étant probablement le ms. Q-208b, édité par B. Outtier, «Nouveaux fragments onciaux du lectionnaire géorgien ancien», dans *Langues orientales anciennes: Philologie et linguistique* 4 (1993), 31-34, et qui comporte un extrait de Ex 1 et un de Ruth 1, les lectionnaires couvrant la Bible entière au gré de l'année liturgique.

Dans l'ordre chronologique, on a au début du VII[e] siècle le fragment de ms. géorg. 1 de Graz, 27 feuillets édités photographiquement par A. Šanidze, *Ḥanmet'i Lekcionari* (Tbilissi, 1944), et dont B. Outtier, «Un feuillet du lectionnaire géorgien ḫanmeti à Paris», dans *Muséon* 85 (1972), 399-402, a retrouvé le premier feuillet à Paris ms. Géorg. 30, fol. 1. Ensuite dans le ms. H-999, trois feuillets palimpsestes, texte haemeti du VII[e] siècle, édités par I. Džavakhišvili, cité ci-dessus, en 1922-1923. Au VIII[e] siècle, les feuillets palimpsestes haemeti dans les manuscrits de Tbilissi H-1329 et Q-333, 53 feuillets en partie édité par A. Šanidze, cité ci-dessus, en 1923. Au IX[e] siècle, le manuscrit palimpseste du Musée de Mest'ia 31. Aux IX[e]-X[e] siècles les manuscrits palimpsestes A-1695, S-2955 et H-2065, ce dernier est recouvert d'esquisses de fresques: M. van Esbroeck, «Fragments méconnus du lectionnaire géorgien», dans *Muséon* 88 (1975), 361-363. Enfin le manuscrit de Vienne, Nationalbibliothek georg. 2, dans trois feuillets palimpsestes (fol. 55, 61 et 131): J. N. Birdsall, «MS. Vind. Georg. 2: a Progress Report», dans *Muséon* 58 (1974), 76-88. Au X[e] siècle, le lectionnaire oncial de K'ala, bibliothèque publique K. Marx 40, en dépot à l'Institut K. S. Kekelidze, et celui de Lat'al au Musée de Mest'ia 51 [sigles B et L de M. Tarchnischvili]. Ensuite les mss onciaux Sinaï géorg. 47 et Birmingham, Mingana géorg. 6 d'un même codex daté de 977, le Sinaï géorg. 37 daté de 982, et les mss Sinaï géorg. 53, 54 et 63 auquel se rattache un feuillet de Graz, Bibl. Univers. 2058/6: B. Outtier, «Un témoin partiel du lectionnaire géorgien ancien», dans *Bedi Kartlisa* 39 (1981), 76-88, partiellement publié par Z. Sardžveladze, *Savarǯišo masala ʒvel kartul enasa da p'aleograpiaši* [= Matière à exercices pour la langue et la paléographie géorgiennes anciennes] (Tbilissi, 1985), 46-95. Enfin les palimpsestes onciaux Paris géorg. 5, Tbilissi H-1386a et H-1890, A-136, H-1338, svan. pal. 2, qui contient deux manuscrits sous-jacents différents, S-3902, H-1731, Tbilissi Archives Centrales 1446, affaire 350, fol. 15, deux feuillets de Bzommar publiés par B. Outtier, «Fragments onciaux du lectionnaire géorgien», dans *Bedi Kartlisa* 33 (1975), 110-118, et Mest'ia musée 14a publié par B. Outtier, «Nouveaux fragments onciaux du lectionnaire géorgien ancien», dans R. Schultz et M. Görg, *Lingua restituta orientalis: Festgabe für Julius Aßfalg* (Wiesbaden, 1990), 269-271, soit dix-huit témoins, auxquels s'ajoutent le manuscrit en minuscule Sinaï 66, et les feuilles de garde onciales des mss Sinaï 95, Tbilissi A-257d, H-1888, Yerevan Matenadaran 1625 et 2607 (en minuscule), Jérusalem Saint-Jacques, arm. 1653 et Paris arabe 53, publié par B. Outtier, «Fragments onciaux du lectionnaire géorgien», dans *Bedi Kartlisa* 34 (1976), 97-101, soit un total de 26 témoins. Aux X[e]-XI[e] siècles, outre le Parisinus géorg. 3 déjà mentionné, les manuscrits de Tbilissi H-1831, H-1893c et H-1895 qui ensemble restituent 69 feuillets, et le Sinaï 12 à compléter par Birmingham Mingana géorg. 5. Avant l'an mil, il y donc au moins trente sept témoins, sans compter les manuscrits de l'Apôtre Paul sur lesquel nous reviendrons plus bas. L'histoire du tétraévangile n'est en effet pas close avec l'an mil.

I. Imnaïšvili, *Kartuli otḫtavis ori bolo redakcia* [= Les deux dernières rédactions du tétraévangile géorgien] (Tbilissi, 1979) se situent dans la droite ligne des éditions de A. Šanidze, en affectant les lettres F, G, H, I, K aux cinq manuscrits qui contiennent les améliorations d'Euthyme l'Hagiorite vers 1019 pour les deux premiers, le tétraévangile d'Urbnisi ms. A-28 du milieu du XI[e] siècle, en écriture onciale athonite et celui de Palestine H-1741 écrit en minuscule en 1048 par le moine paléolavrite Stéphane, et la dernière révision de Georges l'Hagiorite vers 1040 pour les trois derniers témoins, à savoir le tétraévangile de Van A-1335, écrit au monastère de Romana à

Constantinople avec une ornementation typique du XIIe siècle, celui d'Etchmiadzine Rt XIX n° 1, conservé au Catholicossat Arménien, dont l'existence fut signalée en 1960 par V. Terzian et qui date du XIIe-XIIIe siècle, et celui de Gelathi Q-908 de la fin du XIIe siècle. L'édition critique en deux colonnes est précédée d'une introduction de 255 pages, où sont analysées avec une grand précision les modifications apportées par les deux philologues médiévaux aux mss A (Opiza) à E (P'arḫali). I. Imnaišvili note, 48-49, le succès de la version euthymienne, moins dans le tétraévangile d'Alaverdi A-484 (XIe siècle, sigle N dans les analyses du texte), comme le disait K. S. Kekelidze, ni dans celui de Mest'ia (daté de 1033 sigle M) dont les leçons figurent dans la marge de F, que dans les mss du fonds A-136 et 372, 145, 191, et S-4928 (tous du XIe siècle), A-36 et 365 (XIIe siècle), A-99 et 207-208 (XIIIe siècle), A-54 (XVIe siècle), A-20, 280, 389, 396 (XVIIIe siècle) et A-816, 842, 996; dans les mss de Gelathi 19 et 20; dans le Jérusalem 115 et les mss athonites 66, 67, 70 soit 23 descendants qui sont en fait presque tous des commentaires de Chrysostome sur S. Matthieu. Le commentaire de Jean est effectivement traduit par Euthyme l'Hagiorite et édité sous la direction de M. Šanidze et Z. Sardžveladze, *C'm: Okrop'iri ganmart'eba ioanes saḫarebisa* [= Commentaire de Chrysostome sur l'Évangile de Jean], tomes 1-2 (Tbilissi: Merk'uri, 1993) sur la base du ms. athonite 16.

L'autre partie du Nouveau Testament comporte les Actes des Apôtres, les épîtres de saint Paul, les épîtres catholiques et l'Apocalypse, chacun de ces quatre domaines devant être traité à part.

Les Actes ont été édités par G. Garitte, *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits du Sinaï* (Louvain: Publications Universitaires, 1955) qui utilise divers tronçons des mss sin. 58, 31 et 60, qui forment un seul codex daté de 977 (auquel se rattache pour les épîtres de Paul un feuillet Tischendorf de Leipzig Universitätsbibliothek V, 1096, fol. 12), et le ms. 39 daté de 974. Il y joint toutefois quelques leçons de I, le ms. d'Iviron à l'Athos n° 42, daté des années 960, et deux du ms. Sinaïtique 37, daté de 982, dont il laisse l'édition à M. Tarchnischvili, qui n'a pas eu le temps de la publier. Aussi restreintes que soient ses données, G. Garitte constate une dépendance de l'arménien dans l'ancienne version, et que celle de l'Athos est une révision sur le grec, et cela avant Euthyme l'Hagiorite. Mais la leçon arménienne ne vient pas du texte d'aujourd'hui, mais de la vieille arménienne utilisée par Éphrem, comme le constatait S. Lyonnet pour les évangiles. G. Garitte n'avait pas encore à sa disposition I. Abuladze, *Sakme mocikulta ʒveli ḫelnac'erebis miḫedvit* [= Actes des Apôtres d'après les anciens manuscrits] (Tbilissi, 1949), qui s'appuie sur les manuscrits suivants: A-407 et S-1398 du Xe siècle, Kutaïs 176 et A-584 (1085) du XIe siècle, A-677 du XIIe siècle, Leningrad Institut Orientaliste K 4, et A-34 du XIIIe siècle, et A-137 du XIVe siècle, soit douze témoins dont six du Xe siècle (enregistrés dans les 84

items de B. Outtier 17-20 et 22). L'édition de Tbilissi en deux colonnes constate la même divergence des deux plus anciens témoins par rapport à la recension Iviron 42 et Kutaïs et remarque que A-854 est la révision de cette dernière par Georges l'Hagiorite. A-677 est la révision d'Éphrem Mtsiré, dont le commentaire avec les colophons se trouvent dans le ms. Jerusalem 16 de Blake. Une confrontation intégrale de tous les témoins n'a pas été réalisée.

Le corpus paulinien a été édité par K. Dzotsenidze et K'. Danelia, *P'avleni* [= Les oeuvres de Paul] (Tbilissi, 1974). Il comporte quatre rédactions sur la base de douze manuscrits. Les manuscrits de la première sont les mêmes que dans l'édition précédente, sauf qu'il faut remarquer qu'au codex S-1398 se sont ajoutés douze feuillets du codex anciennement A-369. La seconde comporte le ms. S-1138 (anciennement A-345) le ms. 50 / 41 du Sinaï, le ms. 42 de l'Athos du Xe siècle, et le ms. Kutaisi 176 du XIe siècle. La troisième rédaction est basée sur le ms. A-584 (Xe siècle), le ms. Athonite 78 (XIe siècle) et le ms. A-34 du XIIIe siècle. La quatrième recension utilise les mss A-677 du XIe siècle, le manuscrit de l'institut orientaliste de Leningrad K 4 du XIIIe siècle et le codex A-137 du XIVe siècle. Par rapport à l'édition des Actes, il n'y a qu'un seul manuscrit nouveau, S-1138. En fait seules la première et la troisième recension diffèrent vraiment, et elle ont été chacune retouchées respectivement par la seconde et la quatrième. Le texte est imprimé en deux colonnes avec les variantes pour chacune. Une variante notoire est l'introduction de plusieurs noms supplémentaire parmi les martyrs de l'Ancien Testament dans Héb 11,33-38. Comme l'a montré M. van Esbroeck, «Hébreux 11,33-38 dans l'ancienne version géorgienne», dans *Biblica* 53 (1972), 43-64, sur la base d'Iviron 42 et du ms. Sinaï 50 / 41, cette insertion doit remonter au Diatessaron de Tatien car elle figure à peu de chose près dans le commentaire arménien d'Éphrem le Syrien. L'édition magistrale de Tbilissi démontre que l'insertion figure dans tous les manuscrits et même dans le commentaire d'Éphrem Mtsiré selon les mss A-390, Jérusalem 9 et 7. Ce constat s'ajoute à l'observation de G. Garitte pour l'ancienne arménienne, qui pourrait cependant dépendre d'un Diatessaron grec auquel remontent les commentateurs grecs analysés dans l'article ci-dessus.

K. Lortkipanidze, *K'atolik'e ep'ist'oleta kartuli versiebi X-XIV sauk'uneta ḫelnac'erebis miḫedvit* [= Les versions des épîtres catholiques d'après les manuscrits du Xe au XIVe siècle] (Tbilissi, 1956) a été publié fraîchement après l'arrivée des microfilms du Sinaï reçus de la Library of Congress de Washington. La première recension A était basée sur S-407 quand l'arrivée des manuscrits sinaïtiques 31 et 39 provoqua une insertion préalable 011-037 de la recension A_1 sinaïtique sous les sigles M et N. La recension B n'est autre que le lectionnaire de Latal, qui nous est déjà familier parmi les lectionnaires. La recension Γ est celle de Georges l'Hagiorite sur les cinq manuscrits utilisés pour les épîtres pauliniennes pour le groupe 3 et 4, à ceci près qu'à ce mo-

ment le ms. K 4 de Leningrad portait encore la cote K 12. Comme l'observe B. Outtier, «Les lectionnaires géorgiens», dans C. Amphoux et J. P. Boukor, *La lecture liturgique*, 79-80, le ms. Sinaïtique 60 possède également une liste des chapitres dont un fragment a été publié par J. Aßfalg, *Georgische Handschriften* (Wiesbaden, 1963), 48. À cette édition, il conviendrait de joindre l'ensemble des lectionnaires, en particulier ceux qui ont été signalés par M. van Esbroeck, «Les manuscrits de Jean Zosime sin. 34 et Tsagareli 81», dans *Bedi Kartlisa* 39 (1981), 63-75. Les feuillets du Xe siècle que l'auteur avait copiés chez l'antiquaire H. Kraus à New York, ont été depuis lors acquis par Martin Schøyen et se trouvent dans sa collection à Oslo.

Dernier livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse a été publiée par I. Imnaišvili, «Iovanes gamocḫadeba da misi targmaneba: 3veli kartuli versia» [= L'Apocalypse de Jean et son commentaire], dans *3veli kartuli enis katedris šromebi* [= Travaux de la chair de la langue géorgienne ancienne], tome 7 (Tbilissi, 1961), 1-225. La traduction est d'Euthyme l'Hagiorite et elle est la première traduction effectuée par lui dès 975 et achevée avant 978. Le texte est accompagné de la traduction du commentaire d'André de Césarée de Cappadoce écrit entre 563 et 614. L'édition est basée sur trois manuscrits: H-1346, daté de 978, A-397 et Sinaï 85 tous deux du Xe siècle. Cette traduction a six copies plus tardives: deux du XVIIIe siècle, mss A-158 et A-532, et quatre du XIXe siècle en écriture civile: mss S-113 (1801), S-1129, S-1358 et S-3625. Ils dépendent tous très étroitement du manuscrit de 978.

L'Ancien Testament, également présent dans des fragments plus anciens dans le lectionnaire comme on l'a dit ci-dessus, possède comme premier exemplaire complet la Bible d'Oški, ms. 1 d'Iviron à l'Athos, en deux tomes, écrit en 978 par trois moines Mikael, Stéphane et Giorgi dans la province du Tao-Klaržeti. Pour l'histoire de la découverte des manuscrits, on ne saurait trop recommander le chapitre de R. P. Blake, «Prolegomena to a Critical Édition of the Prophetic Writings in Old Georgian», écrit l'année de son décès en 1950, dans *Patrologia Orientalis*, tome 29, 2 (Paris: Firmin / Didot, 1961), VII-XVII. Ce récit autobiographique d'un chercheur décrit excellemment les difficultés à affronter pour obtenir l'accès aux sources de la Bible dans la première moitié du XXe siècle. Il décrit également les avatars du modèle du ms. A-51, aujourd'hui le ms. A-1808, du XIIIe siècle, une nouvelle traduction faite sur un modèle grec hexaplaire très proche du codex Marchalianus siglé «Q» dans les éditions grecques critiques. Joint à sa copie jumelle ms. Q-1152, ce manuscrit est couramment appelé Bible de Gelathi par contraste avec la Bible d'Oški. De la bible d'Oški, il y a un autre témoin souvent moins fautif, le ms. Jérusalem 1, devenu après une reliure désordonnée n° 7 et 11, du milieu du XIe siècle.

Sur la Bible d'Oški, A. Šanidze, *C'ignni zvelisa aǧtkumisani* [= Livres de l'Ancien Testament], tome 1 (Tbilissi, 1947) a publié la Genèse et l'Exode, avec de nombreuses

lacunes provenant du modèle estropié de plus d'un feuillet, et idem, tome 2 (Tbilissi, 1948), les livres du Lévitique, des Juges, de Ruth, de Job et le début d'Isaïe. C'était le premier accès à une traduction indépendante de la Bible de Bakar de 1743. L'entreprise s'est développée avec une publication monumentale de l'Octateuque en trois volumes: B. Gigineišvili et C. K'ik'vidze, *C'ignni zvelisa aǧtkumisani qvela arsebuli ḫelnac'eris miḫedvit* [= Livres de l'Ancien Testament d'après tous les manuscrits existants], 1ère partie: *Šesakmisay, Gamoslvata* [= Geneseos, Exodi] (Tbilissi, 1989), 640 pages; I. Abuladze, B. Gigineišvili, N. Goguadze et C. Kurcik'idze, ibid., 2ème partie: *Levit'eltay, Ricḫutay, Meorisa sžulisay* [= Levitici, Numerorum, Deuteronomii] (Tbilissi, 1990), 513 pages; C. Kurcik'idze et U. Cindeliani, *Iso Navesi, Msažulta, Rutisi* [= Jesu Nave, Judicum, Ruth] (Tbilissi, 1991), 215 pages. Dans cette édition, trente-et-un manuscrits contenant au moins un fragment de la Bible reçoivent un sigle. Ils sont décrits chacun en détail dans le premier volume 557-639.

On retrouve bien sûr la Bible d'Oški (O), celle de Bakar (B) enregistrée comme manuscrit A-425, celle de Mtskhetha utilisée par Sulkhan Sabas A-51 (S), celle de Gelathi A-1108 (Gb) et de sa copie jumelle Q-1152 (Ga / Gc), et celle de Jerusalem 7 / 11 (J) qui n'a que la deuxième moitié à partir des prophètes. Des manuscrits plus récents et incomplets aident à combler les lacunes de O: A-179, daté de 1669 (C) pour Genèse et Exode, H-885, du XVIIe siècle (D) pour Chroniques, Tobie, Esdras, Néhémie, Deutéronome, Josué, Juges, Ruth et Job, A 243 daté de 1672 (E) pour le Deutéronome, A 646 du XVIIe siècle (F) et A-570 daté de 1460 (I) tous deux acéphales dans les livres des Rois jusqu'à Néhémie, et Kutaïs 16, daté de 1681 (K) pour le Pentateuque. Viennent ensuite des fragments Kutaïs 671, du XIe siècle (H) pour Gen 27,1-12; S-104 du IXe siècle (L) pour Nomb 24,5-28,18; Sin. 34 pour un fragment du Xe siècle dans la reliure (M) Gen 1,24-27; et H-999 palimpseste ḫanmeti du Ve-VIe siècle (Pc) déjà rencontré avec Gen 9,10-19, et un fragment du manuscrit grec du monastère de Zograph n° 11 (Z) dans Nomb 2. En fait, il convient d'ajouter encore deux fragments du XIIe siècle tirés du manuscrit autrefois Etchmiadzine 891 (aujourd'hui Matenadaran 991) qui avaient été publiés par N. Marr, «Эчмядзинс к ий фрагмент древние грузинской версии Вѣтх Завѣта», dans Христяньский Восток 11 (1914), 378-388, et la photo d'un troisième fragment de la même reliure se trouve dans les archives d'I. Abuladze. Il s'agit de 2 Rois 11,11; 3 Rois 2,35; 4 Rois 9,19; 10,2-25; 14,17-15,16 et de 1 Chron 11,13-22. L'importance de ces fragments a été soulignée par U. Cindeliani, Mepeta c'ignebis kartuli pragment'ebi Somḫetis c'ignsacavebidan» [= Les fragments géorgiens des livres des Rois tirés de bibliothèques d'Arménie], dans *Mravaltavi* 15 (1989), 38-50. Les fragments appartiennent en effet à la recension F et I plus tardifs de deux siècles, et rendent la branche qui aboutit à M beaucoup plus ancienne.

Dans la liste des sigles à la page 26 du tome 3 de la grande édition apparaît un

32ème symbole: le lectionnaire de Paris géo. 3 (P), mais il n'est pas utilisé dans le corps du volume. Ce sigle supplémentaire engage en fait la liste de B. Outtier du côté des lectionnaires où l'Ancien Testament est parfois impliqué. C'est qu'entre temps était paru K'. Danelia, S. Čḫenk'eli et B. Šavišvili, *Kartuli Lekcionari p'arizuli ḫelnac'eri* [= Le lectionnaire géorgien, manuscrit de Paris], tome 1, 1ère partie (Tbilissi, 1987), qui en édite les lectures de l'Ancien Testament et les compare avec le texte non liturgique.

Les seize sigles provisionnels publiés page 61 du tome 1 en 1989 en vue de l'édition complète réservent quelques surprises heureuses: les deux fragments haemeti d'Oxford et de Cambridge (Pa et Pb) s'augmentent de six feuillets du palimpseste H-844, texte ḫanmeti du Ve-VIe siècle contenant plusieurs chapitres d'Isaïe (Pd), annoncés par L. Kadžaia, «Ханметные палимфсесты», dans A. L. Liublinskaia, Проблемы палеографии и кодикологии в СССР (Moscou, 1974), 427. Les autres sigles sont A-646, du XVIe siècle (F), Rois, Chroniques, Esther, Judith, Esdras et Néhémie; le ms. A-570 du XVe siècle (I), 3 Rois, Chroniques, Esther, Tobie, Judith, Esdras et Néhémie; Jér 7 / 11 (J); Jér 113 du XIIIe siècle (Ja), Rois et Ecclésiaste; Q-208a, du Xe siècle, Ex 13,11-20,17 (l), non utilisé dans l'édition; Yerevan Matenadaran 1725, du XIIe-XIIIe siècle (m) Tobie 1; A-1119b du Xe siècle (N) Ex 3,11-13 non utilisé dans l'édition; A 529 daté de 1736 (R) Siracide et Mac 1-3; H-19, daté de 1753 (T) avec le Siracide; A-65 daté de 1210 (U) pour le Cantique; A-1418, du XVIIIe siècle (V) Siracide et Sagesse; S-1349 même siècle (W) Siracide, Sagesse et Ecclésiaste: Vienne n° 2 du VIIe siècle 1 (X) Esdr 9,25. La plupart de ces sigles avaient déjà été utilisés par C. Kurcik'idze en 1970, comme on le verra ci-dessous.

L'édition joint deux, trois ou quatre textes juxtaposés munis de leur propre apparat. On voit que O est relayé pour ses lacunes par B et C, et que S est soutenu par A et K. L'étude du texte dans l'introduction repère les hellénismes et les arménismes, et penche pour une origine grecque. A partir du Lévitique, G est absolument à part, et s'oppose à OAKSB ou le plus souvent à AKSB vu les grosses lacunes de O. G se rapproche davantage de la tradition de l'Alexandrinus, et O de la tradition du Vaticanus.

Pour les prophètes, R. P. Blake et M. Brière, «The Old Georgian Version of the Prophets», dans *Patrologia Orientalis*, tome 29 (Paris: Firmin / Didot, 1961), fasc. 2 à 5, 265-869, publient Osée et Joël jusqu'à 3,13a sur le ms. O, et le reste des petits prophètes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel sur J avec une traduction latine en regard. T. Ckit'išvili, *Ezek'ielis c'ignis zveli kartuli versiebi* [= Les versions vieilles géorgiennes du livre d'Ezéchiel] (Tbilissi, 1976) publie le prophète Ezéchiel en juxtaposant O et J face à G, non sans recourir parfois à S et à B. (Ses sigles sont ici encore différents.) L'étude philologique approfondie qui suit l'édition tend à montrer que les arménismes de G s'expliquent tous par la dépendance commune du texte massorétique.

M. Šanidze, *Psalmunis zveli kartuli redakciebi X-XIII sauk'uneta ḫelnac'erebis*

miḫedvit [= Les rédactions géorgiennes anciennes des Psaumes d'après les manuscrits des Xe-XIIIe siècles], tome 1: *Texte* (Tbilissi, 1960). L'édition est basée sur neuf manuscrits, deux rédactions anciennes et celle de Georges l'Hagiorite. La première rédaction est basée uniquement sur le ms. A-38, entièrement consacré au psautier et à des annexes intéressantes, daté selon l'ère alexandrine et la Crucifixion du Christ, 5534 + 973, soit 1016 AD. La seconde rédaction se compose de trois psautiers sinaïtiques du Xe siècle, n° 42 (B), n° 29 (C) onciaux et n° 22 (D) en minuscule. Le ms. (E) se trouve aujourd'hui à la bibliothèque universitaire de Graz sous le n° 2. Il provient du Sinaï où jadis Tsagareli lui donnait aussi la cote n° 2. Écrit en onciale grossière, du Xe siècle, son texte a beaucoup de fautes. Enfin le ms. (F) est H-1798 du Xe-XIe siècle, de petit format. La troisième rédaction de Georges comprend les mss Jérusalem 161 du XIIIe siècle (G), le Jérusalem 133 légèrement plus récent (H), et le dernier témoin couramment appelé codex d'Uspenski qui se trouve à l'Institut Orientaliste de Leningrad sous la cote B 11 (L). Ce codex du XIIIe siècle contient le colophon de Georges l'Hagiorite sur sa propre traduction. M. Šanidze relève correctement les arménismes plus fréquents dans A qu'ailleurs. D'une importance capitale est le compte-rendu de G. Garitte, «Une édition critique du Psautier géorgien», dans *Bedi Kartlisa* 36-37 (1961), 12-20. Il observe en effet qu'un psautier de papyrus avait été vu par Tsagareli lors de son voyage en 1883 au Sinaï et qu'il en avait donné une description en 1888 comme datant du VIIe-VIIIe siècle. Ni N. J. Marr ni I. Džavaḫišvili ne l'avaient vu en 1902, et pas davantage R. P. Blake en 1927. Aussi K. S. Kekelidze en 1955 le considère comme disparu: K. Kekelidze, «K'ult'urul-istoriuli mnišveloba uʒvelesi kartuli ‹Davitnis› t'erminologiisa da t'ekst'ualuri taviseburebisa» [= Importance historico-culturelle de la terminologie et de la singularité textuelle du plus ancien psautier géorgien], dans *Etiudebi ʒveli kartuli lit'erat'uris ist'oriidan* [= Études tirées de l'histoire de la littérature géorgienne ancienne], tome 3 (Tbilissi, 1955), 120-126. Or G. Garitte le vit en 1950, et put constater en 1957 que le papyrus très délabré avait correctement été mis sous verre. Il en donne une description précise, et constate que K. S. Kekelidze ne le date pas avant le IXe siècle. Mais les arguments de K. S. Kekelidze sont basés sur la division du psautier en vingt sections, qu'il fait dépendre de la tradition byzantine plus tardive. Sur ce point, M. Shanidze, *Psalmunis c'ignis ʒveli kartuli targmanebi* [= Les traductions des Psaumes en géorgien ancien] (Tbilissi, 1979), 67-81, montre que cette division est ancienne et remonte aux usages de Jérusalem. Il n'y a donc aucun obstacle à placer comme psautier géorgien le plus ancien le papyrus du Sinaï. Entre temps, M. Šanidze, «Psalmunis ori uʒvelesi kartuli ḫelnac'eris šesaḫeb» [= À propos des deux plus anciens manuscrits du psautier géorgien], dans *Mravaltavi* 6 (1978), 62-71, enregistre les données de G. Garitte et signale un autre psautier géorgien de 67 feuillets sans doute du Xe siècle qui se trouvait en 1893 dans l'église de T'qoba-Erdi en Ingušetie. Il fut trans-

porté à Grozny d'où en 1941 A. Shanidze fit une copie des trois première pages, que reproduit l'article. Il s'agit de Ps 17,42-18,3; 54,1-10; 58,17-59,5. Selon toute probabilité, le manuscrit est détruit aujourd'hui. Dans le même ouvrage. M. Šanidze analyse les traductions des commentaires des Psaumes, dont la plus ancienne se trouve dans le codex de Šatberd, un recueil célèbre qui date des années 960. Son texte avait été publié avec l'arménien en regard par I. Abuladze, *Kartuli da somḫuri lit'erat'uruli urtiertoba IX-X ss - ši: Gamok'vleva da t'ekst'ebi* [= Relations littéraires géorgiano-arméniennes aux IXe-Xe siècle: Étude et Textes] (Tbilissi, 1944), 148-175. Les deux versions l'attribuent à Épiphane de Chypre, mais B. Outtier a remarqué qu'il ne s'agit de rien d'autre que du commentaire des Psaumes de Théodoret (*Clavis Patrum Graecorum* 6202). Ici la dépendance de l'arménien est visible. M. Šanidze analyse de même les traductions du commentaire des Psaumes de Basile qui est précédé d'une préface extrêmement intéressante où Éphrem Mciré déclare avoir utilisé six commentaires qu'il décrit: M. Šanidze, «Šesavali Eprem Mciris psalmunta targmaneba (T'ekst'i da šenišvnebi)» [= Introduction d'Éphrem Mciré au commentaire des Psaumes (Texte et Notes)], dans A. Šanidze, *Saiubileo* [= Volume jubilaire] (Tbilissi, 1968), 77-122. Dans son deuxième volume, M. Šanidze indique quelques descendants de la recension de Georges l'Hagiorite, qui a désormais éliminé les autres versions: A-2900, H-2083 du XIe-XIIe siècle, dans le commentaire d'Éphrem Mciré Q-37 daté de 1091, H-1454 (XIIe siècle) et A-585. M. Šanidze, «Psalmunis atonuri nusḫa» [= Une copie athonite du psautier], dans *Mravaltavi* 15 (1989), 111-116, analyse le psautier athonite Tsagareli 2 et Blake 82, et montre qu'il s'agit de la plus ancienne copie de la version de Georges l'Athonite au XIe siècle. Il faut sinon chercher le texte complet dans les mss Jer 116, Jer 133 et Institut Orientaliste de Leningrad B 11 (GHL) tous du XIIIe-XIVe siècle. Comme le note G. Garitte, les trois rédactions distinguées par M. Šanidze sont plutôt des mises à jour régulières sur le grec où les arménismes sont progressivements éliminés. La situation des Psaumes est dès lors assez parallèle à celle du Nouveau Testament.

C. Kurcik'idze, *3veli aġtkmis ap'okripebis kartuli versiebi (X-XVII ss. ḫelnac'erta miḫedvit)* [= Les versions géorgiennes des apocryphes de l'Ancien Testament (d'après les manuscrits du Xe au XVIIIe siècle)], tome 1 (Tbilissi, 1970) utilise les dix manuscrits dont les sigles ont été donnés ci-dessus dans le tome 1 de la grande édition du Pentateuque: O, J, G, I, F, D, S, B, V et W. L'éditrice y ajoute le lectionnaire de Kala (K), celui de Lat'al ou Lagurk'a (L) et celui de Paris (P). R. P. Blake, «The Georgian Version of Fourth Esdras from the Jerusalem Manuscript», dans *Harvard Theological Review* 19 (1926), 299-373; idem, «The Georgian Version of Fourth Esdras from the Athos Codex», dans *Harvard Theological Review* 20 (1927), 57-105, avait déjà publié le quatrième livre d'Esdras d'après J et O, ainsi que Baruch et la Lettre de Jérémie en annexe à son édition du prophète Jérémie. C. Kurcik'idze publie six apocryphes: *2 Esdras* en

deux colonnes, la première dans les témoins de l'ancienne traduction OJIFDS, et la seconde d'après la Bible de Bakar, B, ici traduite du slavon; ensuite le livre de *Tobie* également en deux colonnes, la première sur IDFS et sur O là où ce dernier est conservé. Se détachant de lui par une révision sur la vulgate latine, on a S ou Bible de Mtskhetha, et enfin, B traduit sur le slavon; le livre de la *Sagesse* est aussi édité en deux colonnes, la première contient le texte O, souvent soutenu par le vieux lectionnaire PKL et par S, et en face B et ses témoins plus récents VW qui dépendent du slavon; le livre de *Baruch* est présenté en trois recensions: l'ancienne OJ, le lectionnaire là où il est disponible, et la Bible de 1709 qui donne ici exactement le texte de la Bible de Gelathi (G); la Lettre de Jérémie juxtapose l'ancienne version OJ et la Bible de Gelathi, avec quelques variantes de BS; enfin le *4 Esdras* dans OJ conjoints est imprimé face au *3 Esdras* d'après la Bible de Bakar, traduite ici sur le slavon. Les textes se correspondent approximativement comme on le sait. Cette édition est complétée par une étude fouillée C. Kurcik'idze, *3veli aġtkmis ap'ok'ripebuli c'ignebis kartuli versiebi* [= Les versions géorgiennes des livres apocryphes de l'Ancien Testament], tome 2 (Tbilissi, 1973), où en particulier l'auteur démontre par de nombreux parallèles l'influence de l'arménien sur l'ancienne traduction.

Au terme de ce pèlerinage dans les versions géorgiennes, on voit que la filière n'est pas simple à établir, et que l'ancienneté même des versions a entraîné des révisions nécessaires.

Il serait injuste de ne pas citer ici au moins quelques-uns de la quarantaine d'articles suscités à Tbilissi par les livres de la Bible, surtout à partir des années 1970. Plusieurs d'entre eux sont signalés par la plus exhaustive des bibliographies bibliques: P. Nober, *Elenchus bibliographicus*, tome 53 (1972), 69, n° 924*, 925*, 926*, etc. Nous ne citerons que ceux dont les analyses n'ont pas encore été reprises dans les éditions citées ci-dessus. U. Cindeliani,« Ak'vilasas da Svimaḫosis varient'ebi 3veli aġtkmis kartuli targmanši» [= Les variantes d'Aquila et de Symmaque dans la traduction de l'Ancien Testament géorgien], dans *Macne: Enisa da lit'erat'uris seria* (1973, 1), 54-65 et (1973, 2), 79- 86. G. K'ik'nadze, «Nešta I c'ignis kartuli versiebi» [= Les versions géorgiennes du 1er livre des Chroniques], dans *Mravaltavi* 1 (1971), 66-78. B. Gigineišvili, «Solomonis igavta kartuli redakciebi» [= Les rédactions géorgiennes des Proverbes de Salomon], dans *Mravaltavi* 2 (1973), 51-61. E. Metreveli, «Mcḫetis bibliis igavta c'ignis c'qaroebis šesc'avlisatvis» [= Sur l'étude des sources du livre des Proverbes dans la Bible de Mtskhetha], dans *Mravaltavi* 7 (1980), 98-117. Z. Sardžveladze, «Venaši daculi Keba kebatay» [= Le Cantique des Cantiques conservé à Vienne], dans *Mravaltavi* 10 (1983), 75-87, où il s'agit du manuscrit de Vienne, Bibliothèque Nationale, n° 4, du XVIIIe siècle, qui avait été décrit par G. Peradze, «Über die georgischen Handschriften in Österreich», dans *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 47 (1940), 218-232.

Il y a sûrement encore beaucoup à attendre dans le futur immédiat, dès qu'aura paru le catalogue des manuscrits géorgiens du nouveau fonds du Sinaï, parallèle à celui qui a été publié en arabe et en syriaque, et dont Z. Aleksidze prépare la publication.

Observons enfin que la Bible en langue géorgienne contemporaine a été imprimée sous les auspices du Catholicossat: *Biblia* (Tbilissi: Sakartvelos Sap'at'riarko, 1989), petit in-folio de 1216 pages.

6. La Bible en syriaque

La Bible syriaque possède également des caractéristiques propres par rapport aux autres versions. Elle se caractérise par une densité plus grande des témoins antiques, supérieure à la tradition de la Bible grecque elle-même, par une stabilité remarquable de son texte le plus fréquent, et par une série de versions marginales qui remontent parfois très haut dans le temps. Les publications anciennes sont également beaucoup plus nombreuses, et le nombre total des travaux consacrés à la Bible en syriaque est plus élevé que dans les autres langues. Les concordances sont nombreuses et remplissent plusieurs rayons de bibliothèque. D'une manière générale, le travail d'édition est plus avancé que dans les autres traditions. Imprimer intégralement tous les titres exigerait déjà le cadre d'une monographie.

À côté des études d'ensemble déjà signalées en tête de cette orientation bibliographique, on a pour le syriaque l'article excellent de F. Nau, «Syriaques (versions)», dans *Dictionnaire de la Bible*, tome 5, 2 (Paris: Letouzey et Ané, 1912), col. 1914-1930, mis à jour par C. Van Puyvelde, «Orientales de la Bible (Versions): syriaques», dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible* (Paris: Letouzey et Ané, 1957), col. 834-884. Une liste complète des éditions anciennes de la Peshiṭta a été donnée par E. Nestlé, *Litteratura syriaca* (Berlin, 1888), qui compte plus de 130 entrées, et a été complétée par le même dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, tome 3 (Leipzig: J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1897), 167-178. À la bibliographie de C. van Puyvelde, on rattachera directement S. P. Brock, *Syriac Studies: A Classified Bibliography (1960-1990)* (Kaslik, Liban: Parole de l'Orient, 1996), 43-62, où l'on trouve environ 340 titres rangés sous la vedette «Bible» jusqu'en 1990, et de nombreux autres sous la rubrique «Manuscrits». S. P. Brock, *The Bible in the Syriac Tradition* (Kottayam: St. Éphrem Ecumenical Research Institute, 1989) donne un survol de toute la tradition illustré par de nombreux exemples concrets. Par ailleurs, le répertoire des Catalogues de manuscrits d'A. Desreumaux est disponible, et qui plus est, S. P. Brock, *Catalogue of Syriac Fragments (New Finds) in the Library of the Monastery of Saint Catherine, Mount Sinai* (Athens: Mount Sinai Foundation, 1995), 314 pages, fournit l'analyse des

fragments de la découverte faite au Sinaï en 1975, même si celle-ci est amputée de quelques manuscrits dont l'édition toujours attendue a été confiée aux soins de soeur Philothée du Sinaï. Aucune autre langue orientale ancienne ne présente autant d'atouts pour mesurer rapidement l'ampleur de la transmission de la Bible.

Après une description des premières éditions, l'ordre de la présentation suit le schème classique. Pour l'Ancien Testament, la Peshitta en premier lieu, puis la Syrohexaplaire et celle de Jacques d'Édesse au début du VIIIe siècle. Pour le Nouveau Testament: le Diatessaron, la Vieille Syriaque, la Peshiṭta, la Philoxénienne, l'Harqléenne et les lectionnaires. En dernier lieu la Syro-Palestinienne pour la Bible entière et ses lectionnaires constituent un domaine à part.

a) La Peshiṭta de l'Ancien Testament

La publication du texte dans l'édition critique de l'Institut de la Peshiṭta à Leyde sous la direction de P. A. H. de Boer et W. Baars de 1961 à 1991 oblige à une démarche préliminaire. Il est en effet essentiel de reconnaître les manuscrits avant les éditions pour en comprendre la valeur. Or la publication anonyme introductive de cet Institut, *List of Old Testament Peshiṭta Manuscripts* (Leyde: E. J. Brill, 1961), attribue à chaque manuscrit un sigle pratique auquel il est impossible de ne pas recourir dès le début, avant même de retracer l'histoire des éditions anciennes. Le principe de classification est basé sur trois sigles combinés: le premier est un chiffre donnant le siècle du manuscrit, soit du Ve au XIXe siècle; le second est une lettre symbolique indiquant la nature du contenu: *a* = Bible complète; *b* = Pentateuque; *c* = Beth Mawṭabhe (*Kathismata*), désignation nestorienne pour le livre de Josué, le livre des Juges, 1-2 Samuel, 1-2 Rois, les Proverbes, Qohélet, le livre de Ruth, le Cantique des Cantiques, Siracide et Job; *d* = les Prophètes; *e* = 1-3 Maccabées, 1-2 Chroniques, le livre d'Esdras, le livre de Néhémie, le livre de la Sagesse, Judith, Esther, Suzanne, la lettre de Jérémie, la lettre de Baruch, Baruch; *f* = le livre des femmes Ruth, Esther, Suzanne et Judith; *g* = combinaison peu usuelle de livres; *h* = un seul livre biblique; *j* = fragments de plusieurs livres; *k* = fragments d'un seul livre; *t* = les Odes de l'Ancien Testament; *l* = lectionnaire; *m* = texte massorétique, en tradition syriaque avec des voyelles; *p* = palimpseste; le troisième et dernier sigle est un chiffre indiquant le quantième exemplaire l'on rencontre de la combinaison donnée. Beaucoup de manuscrits de la British Library et d'ailleurs, étant composés de morceaux artificiellement reliés, généralement sur la base d'une similitude d'écriture, le nombre de manuscrits utilisés est plus élevé que celui des cotes des manuscrits dans les divers fonds. Il y a, à ce système inspiré de celui de A. Rahlfs, deux avantages: on compte directement les manuscrits originaux, et l'insertion d'une nouvelle trouvaille s'effectue sans problème. Une série de suppléments ont été de fait publiés dans *Vetus Testamentum* 12 (1962), 127-128, 337-339,

351; 18 (1968), 128-143; 27 (1977), 508-511; 35 (1985), 466-467. Ce dernier manuscrit signalé par S. P. Brock s'insère tout naturellement comme 9*d*2, soit second exemplaire du IX[e] siècle pour les Prophètes, et il se trouve dans la collection privée A. C. Dartley à Ridgewood, New Jersey, USA, le manuscrit précédent de même ancienneté et de même contenu étant le ms. Sachau 201 de Berlin 9*d*1.

En 1584 paraît anonymement à Rome *Septem psalmi poenitentiales* en syriaque, qui seront réimprimés en 1642. L'année suivante paraît avec titre syriaque *Psalterium syriacum et carshunicum* (typis St. Antonii de Kozchaya montis Libani, 1585, reproduit en 1610). Ensuite en syriaque par G. Sionita Edenensis, *Liber psalmorum syro-latinorum* (Paris, 1624); *Psalmi Davidis regis et prophetae lingua syriaca nunc primum ex antiquissimis codicibus manuscriptis editi* (a Thoma Erpenio qui et versionem adjecit; Leyde, 1625). Plus original est le *Psalmus VI octoglottos, et quidem gallice, arabice, graece, hebraicae, chaldaice, anglice et syriace* (ed. J. Gerschovius; Gryphiswaldiae, 1636), et l'année suivante, *Psalterii Davidici hexaglotti et decastyli decas primus, cum hexaglottarum et ogdostylarum concordantiarum Centuriis quinque* (ed. J. Laurentii, F. Michaelis et N. Gerschovius; Gryphiswaldiae, 1640). Vient alors la polyglotte de Paris en 1645, dont M. G Diettrich, *Ein apparatus criticus zur Pešitto zum Propheten Iesaia* (Giessen, 1905) a constaté sur la base de vingt-huit manuscrits qu'elle utilise le ms. Syr 6 de Paris (17*a*5). Une curieuse polyglotte paraît encore entretemps: J. Viccars, *Decapla in psalmos: sive comment. ex X linguis (hebr., arab., syriac., chald., rabbin., graec., rom., ital., hispan., et gallic.) una cum specim. ling. copticae, persic. et anglic* (Londres, 1655). Alors paraît la polyglotte de Londres en 1657, dont le texte syriaque reprend celui de Paris. Le thème des exercices de langues orientales à base de l'Écriture continue de s'élargir avec B. Scheid, *Psalmus CXIX hebraice, chaldaice, syriace, arabice cum commentariis hebraicis Sa. Jarchi et Aben Ezrae* (Strasbourg, 1665; republié en 1700); *Specimen philologicum quo Obadias propheta hebraice chaldaice syriace et arabice cum commentariis rabbinorum Jarci, Kimchi et Aben Esrae exhibetur* (a Ludovico Michaele Crocio; Brême, 1673); *Psalmi poenitentiales syriaci cum versione latina c. Cl. Thomae Erpenii et punctis vocalibus atque latina interlineari expressione in usum facilioris et accuratioris lectionis instructi* (a M. D. H[asenmüller]; Leipzig et Francfort, 1678); *Excerpta veteris testamenti syriaci cum latina interpretatione nova et adnotationibus* (C. Cellarii; Cizae, 1682); *Geneseos capita V; priora cum aliis dictis biblicis hebraice, chaldaice, syriace, arabice, aethiopice et persice* (per J. F. Krebsium; Jena, 1692); G. Otho, *palaestra linguarum orientalium* (Francofort, 1702); *Liber psalmorum Davidis idiomate syro verbo divino salvatori nostro dicatus* (per T. Evan; Rome, 1737); *Pentateuchus syriace ex polyglottis anglicanis summa fide edidit* (ed. M. G. G. Kirsch; Leipzig, 1787); *Das Buch Sirach mit aramäischer Übersetzung und Erklärung* (Breslau, 1798); *Jonae et Obadia oracula syriace: Notas philologicas et criticas addidit* (H. A. Grimm; Duisburg, 1805); *Josua ben Sirach hebräisch deutsch und aramäisch* (übersetzt von Ben Sew; Vienne, 1807); *Psalterium Syriacum* (Londres: Bible Society, 1822, 1825). Viendrait alors la première édition critique avec S. Lee, *Vetus Testamentum syriace eos tantum libros sistens, qui canone hebraico habentur, ordine vero quoad fieri potuit, apud Syros usitato depositos: In usum ecclesiae Syrorum Malabarensium jussu societatis biblicae recognovit et ad fidem codicum mss. emendavit* (Londres, 1923). S. Lee utilise deux manuscrits d'Oxford et deux de Cambridge, les mss Bodl. Or. 141 (17*a*3) et Pococke 391 (17*a*4), Cambrige Univ. Library Oo 1 ou Bible de Buchanan (12*a*1) et le ms. d'Erpenius Ll. 2.4. et explique l'usage qu'il en fait dans S. Lee, «Remarks on the Collation of Syriac Manuscripts», dans *Classical Journal* 12 (1821), 245-249. Mais M. G. Diettrich n'a compté que 47 améliorations réelles dans Isaïe. D'après l'analyse de M. W. E. Barnes, *An Apparatus Criticus to Chronicles in the Peshiṭta Version* (Cambridge, 1897) sur la base de quinze manuscrits, S. Lee reproduit aussi la polyglotte de Paris. Une autre édition complète de l'Ancien Testament est publiée à Urmiah en 1852 par la mission protestante américaine avec titre seulement en syriaque. Jolovicz, *The First Epistle of Baruch Translated from the Syriac with an Introduction* (Londres, 1855) aborde un des apocryphes délaissés par S. Lee. W. Wright, *The Book of Jonah in Four Oriental Versions: Namely Chaldee, Syriac, Aethiopic and Arabic with Corresponding Glossaries* (Londres, 1857) continue la tradition des petites polyglottes. Avant 1860, on a un *Liber Psalmorum Constantinopoli editus* a Mar Jacob. Vient alors P. de Lagarde, *Libri veteris testamenti apocryphi syriace* (Leipzig / Londres, 1861), soit Siracide, Sagesse, Tobie, la lettre de Baruch, la lettre de Jérémie, Judith, Prière d'Ananias, Bel et le Dragon, Suzanne, 1 Esdras, 1-3 Maccabées d'après la polyglotte de B. Walton et six manuscrits de Londres.

Un véritable tournant dans l'histoire des éditions est A. M. Ceriani, *Translatio syra-Pescitto Veteris Testamenti e codice Ambrosiano saeculi fere VI, photolithographice edita* (Milan, 1876-1883), en deux tomes in-folio. Désormais, chaque spécialiste peut jauger les éditions précédentes dépendant de codices du XVII[e] siècle sur la foi d'une Bible du VII[e] siècle, le codex de la Bible Ambrosienne de Milan B. 21. inf. (7*a*1). Ce manuscrit demeure encore aujourd'hui le plus ancien exemplaire complet de la Peshitta et la base obligée de toutes les éditions critiques. E. Nestlé, *Psalterium syriacum e codice Ambrosiano seculi fere sexti in usus academicos imprimendum* (Leyde / Tübingen, 1879) imprima le premier d'après cette source inespérée. Entretemps les dominicains de Mossoul publiaient les Psaumes en 1866, et ensuite *Psalterium syriacum ad fidem plurium optimorum codicum habita ratione potissimum hebraici textus nunc accuratissime exactum X cantica sacra* (Mossoul, 1877), et enfin en 1888 la Bible entière. Outre les apparats critiques sur Isaïe et sur les Chroniques mentionnés ci-dessus, les éditions critiques qui suivent ont toutes 7*a*1 pour première base. R. L. Ben-

sly, *The Fourth Book of Maccabees and Kindred Documents in Syriac* (Cambridge, 1895), utilise neuf manuscrits; R. H. Charles, *The Apocalypse of Baruch Translated from Syriac, Chapters LXXVII-LXXVIII, from a New and Critical Text Based on Ten Manuscripts* (Londres, 1896); W. E. Barnes, *The Peshiṭta Psalter according to the West Syrian text Edited with an Apparatus Criticus* (Londres, 1904) se base sur vingt-sept manuscrits, dont douze cette fois sont antérieurs au XIIIe siècle. Enfin J. A. Emerton, *The Peshiṭta of the Wisdom of Salomon* (Leyde, 1959) emploie trente trois manuscrits dont quatorze sont munis de voyelles.

Le projet de l'Institut de la Peshiṭta à Leyde sous la direction de P. A. H. de Boer commence à éditer sa liste de manuscrits en 1961, et sa dernière publication est datée de 1991. On a cette fois un panorama aussi complet que possible du volume de la transmission manuscrite, auquel ne manquent que les dix-huit fragments du fonds sinaïtique découverts en 1975 d'après le catalogue de S. P. Brock en 1995. Si l'on tient compte également des suppléments publiés de *Vetus Testamentum*, on a vingt Bibles complètes dont trois avant le Xe siècle et les onze dernières du XVIIe siècle; trente-deux Pentateuques dont huit jusqu'au Xe siècle, le dernier se trouvant en partie à Damas au National Museum of Syria sous trois cotes et à Chicago A 12084 (10*b*2); dix-huit Bet Mawṯabhe nestoriens, dont quatre jusqu'au XIe siècle; vingt-cinq prophétologues dont cinq jusqu'au XIe siècle; la combinaison Maccabées jusqu'à Ruth n'a que six témoins dont le plus ancien, Manchester John Rylands libr. Syr. MS. 5, est du XVIe siècle (16e1); trois manuscrits seulement rassemblent les livres des femmes, mais l'initiative est antique car le premier Brit. Libr. Add. 14652 est du VIe, le deuxième à Deir es-Suryān 27, du VIIIe et le troisième Add. 14447 est du Xe siècle (5*f*1, 8*f*1 et 10*f*1); la combinaison peu ordinaire de livres (*g*) compte trente-quatre témoins, dont quatre seulement jusqu'au Xe siècle, les manuscrits postérieurs au XVe siècle formant une majorité écrasante de trente exemplaires; les manuscrits contenant un seul livre biblique (*h*) comptent cinquante-sept témoins. Y figurent naturellement nombre de fragments parfois palimpsestes, ce qui se remarque immédiatement dans les dates: un fragment au Ve siècle, vingt-et-un du VIe siècle, et douze du VIIe siècle, dont le premier mérite une petite chronique.

7*h*1 contenant les 1-3 Maccabées a été connu d'abord par des photographies prises au Sinaï et déposées au Westminster College à Cambridge. Un fragment se trouve à Milan A. 296 Inf., fragm. 27, mais le ms. Sinaïtique entier a été retrouvé sous la cote syr. 279 [nous pensons qu'il fut d'abord siglé 6*h*17 car ce sigle manque dans les suppléments de *Vetus Testamentum* 18 (1968), et qu'il fut reconnu ensuite comme 7*h*1]. Deux autres feuillets se trouvent à Birmingham sous la cote Mingana 269. Enfin S. P. Brock en a retrouvé le *Sparagma* 8 (deux feuillets) et en donne 92 la collation sur l'édition de Lagarde en 1861. Le ms. 279 que R. Harris avait vu et en partie photo-

graphié en 1889 avait disparu quand A. Smith-Lewis visita le monastère en 1893. Dans sa préface, S. P. Brock reproduit XIX-XX le récit de M. Gibson sur l'aventure de sa sœur jumelle A. Smith-Lewis, qui identifia le manuscrit introuvable entre les mains d'un vendeur du Caire et réussit non sans ingéniosité à faire revenir au Sinaï le précieux codex.

La catégorie (*j*), fragments de plusieurs livres, compte dix témoins, tous avant le XIe siècle, et un du Ve siècle à Milan A 296 Inf., fr. 19-31 contenant des passages des Nombres et de Deutéronome. La catégorie (*k*), fragment d'un seul livre, est évidemment la plus abondante, car un fragment isolé n'indique rien sur la nature du codex auquel il appartenait. On compte soixante-trois fragments, plus dix-huit du nouveau fonds du Sinaï, soit 81, dont dix du VIe siècle, plus six du Sinaï, soit seize, dix-huit du VIIe, plus trois, soit vingt et un du VIIe siècle, mais deux plus deux du VIIIe siècle, et quatre du IXe siècle. On trouve seize manuscrits massorétiques (*m*) dont le plus ancien, Brit. Libr. Add. 12138 est du IXe siècle. Enfin les manuscrits des Psaumes et des Odes (*t*) sont au nombre de trente-sept, plus huit du Sinaï, soit quarante-cinq. On notera que la première liste de 1961 a mis en annexe 289 manuscrits sans sigle, impossibles à atteindre, perdus ou plus simplement inutilisables. Par exemple, le manuscrit complet de la Bible Paris syr. 1-4, daté de 1695, est en faite la copie d'une édition et n'a pas reçu de sigle. Près de la moitié de ces manuscrits sont des psautiers. Certains manuscrits réputés introuvables, par exemple deux codices du Catalogue de ventes Hiersemann 500 ont été «retrouvés» sous les cotes Or. 14236 et 14237 (palimpseste) à Leyde même! Ils figurent maintenant dans les suppléments sous les sigles 10*t*6, 12*t*9 et 7*pj*3 contenant des fragments de Josué et des Juges. Mieux encore, le ms. Hiersemann Katalog 500 n° 3 a été retrouvé à Cincinnati, Library of the Cincinnati Historical Society, MS. Syriacus secundus, et est dûment utilisé sous la cote 7*pj*4 pour les Nombres et le Deutéronome en 1991, sans avoir été annoncé auparavant.

L'impression du texte critique n'a pas eu lieu dans l'ordre des livres de l'Ancien Testament. Sous le titre général *The Old Testament in Syriac according to the Peshiṭta Version* on trouve douze titres dans l'ordre chronologique suivant: tome IV, 6: H. Schneider, W. Baars et J. C. H. Lebram, *Canticles or Odes - Prayer of Manasseh - Apocryphal Psalms - Psalms of Solomon - Tobit - 1 (3) Esdras* (Leyde: E. J. Brill, 1972); tome IV, 3: S. Dedering et R. J. Bidawid, *Apocalypse of Baruch - 4 Esdras* (Leyde, 1973); tome II, 4: H. Gottlieb et E. Hammershaimb, *Kings* (Leyde, 1976); tome I, 1: T. Jansma et al., M. de Koster, *Exodus - Genesis* (Leyde, 1977); tome II, 2: P. B. Dirksen et P. A. H. de Boer, *Judges - Samuel* (Leyde, 1978); tome II, 5: A. A. di Lella, J. M. Emerton et D. J. Lane, *Proverbs - Wisdom of Solomon - Ecclesiastes - Song of Songs* (Leyde, 1979); tome II, 3: D. M. Walter et al., *The Book of the Psalms* (Leyde, 1980); tome III, 4: A. Gelston et T. Sprey, *Dodekapropheton - Daniel, Bel and the Dragon* (Leyde, 1980);

tome II, 1a: L. G. Rignell, *Liber Iob* (Leyde, 1982); tome III, 3: M. J. Mulder, *Liber Ezechielis* (Leyde, 1985); tome III, 1: S. P. Brock, *Isaiah* (Leyde, 1987); tome I, 2 et II, 1b: D. J. Lane, A. P. Hayman, W. M. van Vliet, J. H. Hospers, H. J. W. Drijvers et J. E. Erbes, *Leviticus - Numbers - Deuteronomy - Joshua* (Leyde, 1991).

De 1973 à 1991, la manière de procéder a évolué. On remarquera notamment que la liste de 1961 livrait une liste de 33 lectionnaires sans leur accorder de sigle. Dès 1976, les lectionnaires figurent avec la lettre *l*, et dans la préface à Samuel, XIV–XVII, P. A. H. de Boer donne en 1978 une description un peu plus complète de quinze lectionnaires parmi les manuscrits non utilisés. En fait, les lectionnaires sont à identifier dans les préfaces de chacune des éditions. Comme leur liste est inexistante jusqu'à aujourd'hui dans l'édition de Leyde, et que seule elle permet d'estimer combien de lectionnaires ont été vérifiés, nous la donnons ici pour l'orientation bibliographique de l'utilisateur. 9*l*1: Add. 14485; 9*l*2: Add. 14486; 9*l*3: Add. 14487; 9*l*4: Add. 14492; 9*l*5: Vat. syr. 278; 9*l*6: Cologny / Genève sans cote; 10*l*1: Leningr. Bibl. Publ. N. S. 17; 10*l*2: Add. 17218, fol. 23–40; 11*l*1: Add. 12139; 11*l*2 : Add. 14705; 11*l*3: Add. 17218, fol. 1–22: 11*l*4: Sin. 8; 11*l*5 : Sin. 39; 12*l*1: Cambridge, Univ. libr., 1863; 13*l*1: Add. 7168; 13*l*2: Add. 14686; 13*l*3: Add. 14687; 13*l*4: Add. 14736; 13*l*5: Add. 21031; 13*l*6: Vat. syr. 24; 13*l*7: Salamanca Bibl. Univers. 2647; 13*l*8: Sin. 39; 13*l*9: Sin. 213 + Milan A 296 inf. Frgm. 3; 13*l*10: Sin. 234 + Milan A 296 inf. Frgm. 1; 13*l*11: Sin. 192; 13*l*12: Sin. 184; 13*l*13: Sin. 199; 14*l*1: Sin. 94; 15*l*1: Mossoul Evêché chaldéen 2; 15*l*2: Bartella église St. Georges; 15*l*3; Berlin Or. Fol. 1616; 15*l*4: Mardin, église chaldéenne; 15*l*5: Pampakuda, A. Konath Libr. 77; 16*l*1: Jérusalem St. Marc 2; 16*l*2: Leyde Peshitta Inst. 8; 16*l*3: Mardin Evêché syr. 3/47; 16*l*4: Princeton, Theological Seminary 14; 16*l*5: Woodbrooke, Selly Oak College Mingana syr. 506, soit trente-huit lectionnaires dont les plus anciens sont du IXe siècle.

Une autre évolution des éditions touche les manuscrits postérieurs au XIIe siècle. Alors qu'ils sont encore rangés dans le travail critique de Gottlieb en 1976, de T. Jansma en 1977, de J. M. Emerton, de D. J. Lane et de A. D. di Lella en 1979, ils ne figurent plus que pour mémoire chez P. B. Dirksen et de P. A. H. de Boer en 1978, chez A. Gelston en 1980 et dans toutes les éditions postérieures. Par contre, les manuscrits qui ont une descendance déterminable même récente, sont joints à leur témoin le plus ancien, en groupe ou en familles. On remarquera en particulier l'édition des Nombres par A. P. Hayman en 1991. Dans l'étagement des familles de manuscrits, 7*a*1 n'est plus dans la plus ancienne couche. Six témoins dont un daté de 463 et la famille de 9*a*1 permettent de saisir le codex de Milan comme une révision du VIIe siècle. Le fait est unique parmi tous les livres édités.

Comme les sigles sont intimement joints à la nature de leur contenu, il faut pour apprécier la masse de la tradition joindre les témoins d'un exemplaire dans l'ordre chronologique à travers tous les sigles. On remarque alors que la liste de 1961

a intégré deux fragments syro-palestiniens de Cambridge dans l'inventaire de la Peshitta (6*pk*1 et 7*pk*2) qui évidemment n'émergent pas dans les éditions. Sans les compter, il reste trois témoins du Ve siècle, dont deux sont datés de 459 et de 463 (5*ph*1 et 5*b*1)! Il y en a trente-huit pour le VIe siècle, y compris les sparagmata du Sinaï jusqu'au VIe–VIIe siècle, en séparant les parties non homogènes des manuscrits de Londres, et en comptant les combinaisons comme 6*pj*1 (Sin. 27 + Mingana syr. 659) pour un. Pour le VIIe siècle, on arrive à trente-neuf, pour le VIIIe treize, pour le IXe quatorze, pour le Xe vingt-cinq, pour le XIe seize, pour le XIIe vingt-trois, pour le XIIIe quatorze, pour le XIVe six, pour le XVe douze, pour le XVIe dix-huit, pour le XVIIe quarante-sept, pour le XVIIIe vingt-deux, pour le XIXe vingt-quatre et un manuscrit Mingana pour le XXe siècle, soit 312 manuscrits, plus 38 lectionnaires, c'est-à-dire 350 témoins de la Peshiṭta de l'Ancien Testament. En regard du copte ou même du grec, ces chiffres sont élevés. P. B. Dirksen et A. Van der Kooj, *The Peshiṭta as a Translation: Papers Read at the Second Peshiṭta Symposium* (Leyde, 1995), 219, notent que K. Jenner donnera une nouvelle liste pour l'an 2000. P. B. Dirksen, *An Annotated Bibliography* (Leyde, 1989), 119 pages, énumère 532 titres autour de la Peshiṭta.

L'épluchage systématique des variantes dans cet ensemble démontre avant tout une stabilité remarquable de la Peshiṭta, dont le texte est aussi libre par rapport à la Septante que par rapport à l'hébreu. Le nom Peshiṭta (= *simplex*) n'a été employé qu'au IXe siècle pour distinguer l'ancienne traduction de la traduction faite sur le grec. L'ordre des livres de 7*a*1 est original: Job suit le Pentateuque, vraisemblablement parce qu'il est identifié au Jobab de Gen 10,29. Les Psaumes attribués à David se trouvent entre Samuel et les Rois, et les livres sapientiaux suivent 2 Rois, vu qu'ils sont attribués à Salomon. Cette tradition se reflète à Qumrân, dont le seul manuscrit hébreu a préservé des passages du Pentateuque et de Job. Enfin le livre des femmes (Ruth, Judith, Esther et Suzanne) suit les Prophètes et précède les Chroniques. Les derniers livres dans le codex ambrosien sont l'Apocalypse de Baruch (ce livre n'est sauvé que là), le 4 Esdras, Esdras-Néhémie et les quatre livres des Maccabées. L'ordre suit donc la chronologie des auteurs des livres.

La littérature touchant l'origine de la Peshiṭta est abondante et date de plus d'un siècle. Elle a été également retracée par P. B. Dirksen and M. J. Mulder, *The Peshiṭta Its Early Text and History* (Leyde, 1988). L'accord est unanime sur son ancienneté au moins du IIe siècle, ne fût-ce que grammaticalement. La différence entre le syriaque et l'araméen massorétique de Daniel 5–7 est déjà ténue. D'une manière générale, la Peshiṭta se comporte comme un targum dépendant de l'hébreu et à mettre sur le même pied que les targumîm araméens et que la Septante elle-même. Mais pour chaque livre, le traducteur est différent, d'où une série de travaux. On peut en dresser les principales étapes rattachées à des noms célèbres chez les spécialistes.

En premier lieu il s'avéra très tôt que la Peshitta possède des concordances remarquables avec les targums: J. Perles, *Meletemata Peschittoniana* (Breslau, 1855), 26-45. J. M. Schönfelder, *Onkelos und Peschitta: Studien über den Alter des Onkelos'schen Targums* (Munich, 1869). A. Sperber, «Peschiṭta und Onkelos», dans *Jewish Studies in Memory of G. A. Kohut* (New York, 1935), 554-564. J. Prage, *De Veteris Testamenti versione quan Peschitta vocant questiones criticae* (Göttingen, 1875) voit dans le Pentateuque de la Peschiṭta un targum palestinien du IIe siècle avant J. C. transporté en Mésopotamie, traduit en araméen oriental et débarassé de son caractère paraphrastique. Il est suivi par A. Baumstark, «Wege zum Judentum des neutestamentlichen Zeitalters», dans *Bonner Zeitschrift für Theologie und Seelsorge* 4 (1927), 30-34. Le transfert en Mésopotamie aurait eu lieu lorsque Hélène d'Adiabène se convertit au judaïsme sous l'empereur Claude. P. Kahle, *Massoreten des Westens*, tome 2 (Stuttgart: W. Kohlhammer, 1930) trouva confirmation d'un targum palestinien dans les restes de la Geniza du Caire. A. Baumstark, «Peschitta und palästinensisches Targum», dans *Biblische Zeitschrift* 19 (1931), 257-270, considère la Peschitta comme témoin d'une transmission complexe aboutissant aux fragments de la Geniza d'une part, et au Targum Jerushalmi de l'autre. C. Peters, «Peschitta und Targumim des Pentateuchs: Ihre Beziehungen untersucht im Rahmen ihrer Abweichungen vom massoretischen Text», dans *Muséon* 48 (1935), 1-54; idem, «Pešitta-Psalter und Psalmentargum», *Muséon* 48 (1935), 275-296; idem, «Zur Herkunft der Pešitta des ersten Samuel-Buches», dans *Biblica* 22 (1941), 25-34, approfondit l'analyse et l'étend aux Psaumes et à Samuel. Enfin pour P. Kahle, *The Cairo Geniza* (Londres, 1947), 179-197, la Peshiṭta est un targum syriaque sur le même pied que la Septante. Il revient sur la judaïsation de l'Adiabène sous Izatès II d'Adiabène. Pour l'antiquité extrême de la christianisation d'Arbèles, il se base sur la fameuse Chronique d'Arbèles, dont l'authenticité a été fortement suspectée par les meilleurs spécialistes. Les coïncidences avec le Targum peuvent cependant avoir d'autres explications, comme l'écrit notamment déjà dans sa dissertation P. A. H. de Boer, *Research into the Text of Sam. 1-16* (Amsterdam, 1938). Les coïncidences de la Peshiṭta avec les Septante ont suscité tout autant de travaux. A. Vogel, «Studien zum Pešiṭta-Psalter, besonders im Hinblick auf sein Verhältnis zu Septuaginta», dans *Biblica* 33 (1951), 33-51, 198-231, 336-363, 481-502, constate que nulle part on ne peut supposer que la Pešiṭta a réellement utilisé la LXX. Une révision sur la Septante ne serait pas à exclure. Pour chaque livre de la Bible, il existe une série de travaux reflétant la même discussion de base. Leurs auteurs et leur titres figurent dans L. Haefli, *Die Peschitta des Alten Testamentes* (Münster, 1927), 23-60, et J. van der Ploeg, «Recent Pešiṭta-Studies (since 1927)», dans *Jaarbericht Ex Oriente Lux* 10 (1945-1948), 392-399. L'analyse détaillée des thèses soutenues remplit les colonnes 843 à 848 de l'article d'A. van Puyvelde dans le *Suppl. au Dictionnaire de la Bible* en 1957, où quarante-sept publications

sont analysées dont la plupart restent très valables aujourd'hui. Notons qu'aujourd'hui plus personne n'essaye de revendiquer des circonstances historiques aussi précises pour la naissance de la Peshiṭta.

On aura remarqué l'absence de Daniel, Jérémie et du Livre des femmes dans l'édition de Leyde. R. A. Taylor, *The Peshiṭta of Daniel* (Leyde, 1994) [344 pages et une bibliographie de 560 titres où on remarquera la dernière section «Technique de Traduction» avec 34 titres], passe les variantes de Daniel au peigne fin. Dans sa préface, il insiste sur l'importance des nouveaux papyrus grecs trouvés en Égypte, où l'ordre des chapitres est chronologique contrairement au texte massorétique. Et il annonce en même temps que l'Institut de la Peschitta de Leyde espère achever l'oeuvre en 2000.

b) La Syrohexaplaire

La tradition manuscrite de la Syrohexaplaire est à peine moins ancienne que celle de la Peshiṭta. Cette nouvelle traduction est basée sur la cinquième colonne des Hexaples d'Origène. Elle s'imposait du seul fait que les Septante servaient de norme. Ele est attribuée par les auteurs syriens à Paul de Tella qui l'aurait traduite à Alexandrie en 615-617. Les manuscrits ne lui attribuent que la traduction du Livre des Rois. Déjà A. Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur* (Bonn, 1922), 186, note 12, en citait dix-huit manuscrits. Le codex le plus important est le tome 2 d'une Bible entière du IXe siècle, celle de Milan, Ambrosienne C 313, éditée par A. M. Ceriani, «Codex syrohexaplaris Ambrosianus photographice editus», dans *Monumenta sacra et profana*, tome 7 (Milan, 1874). Elle contient les Psaumes, Job, les livres sapientiaux avec Baruch, les Lamentations, la lettre de Jérémie et les appendices de Daniel. Appartient également à la syro-hexaplaire le texte des Juges le plus anciennement utilisé pour une publication par A. Masius, *Josue imperatoris historia illustrata atque explicata* (Anvers: Plantin, 1574). Longtemps, on s'est représenté que le manuscrit utilisé par A. Masius pour Josué devait être le tome 1 de l'in-folio de Milan. Ce grand manuscrit serait depuis lors irrémédiablement perdu. Il aurait d'ailleurs contenu également des parties du Pentateuque, utilisées dans les tomes 6 et 7 de la polyglotte d'Anvers sous le titre «Syrorum peculium» ou index. W. Baars, *New Syro-Hexaplaric Texts Edited, Commented upon and Compared with the Septuagint* (Leyde, 1962) estime que A. Masius a très bien pu utiliser un manuscrit ne contenant qu'un livre, car ceux-ci sont nombreux. Le codex de Milan a suscité de nombreux travaux anciens. *Specimen ineditae et hexaplaris bibliorum versionis syro-esthrangelae cum Simplici atque utriusque fontibus graeco et hebraeo collatae, cum duplici lat. vers. ac notis, edidit ac diatribam de rarissimo codice Ambrosiano unde illud haustum est praemisit* J. B. [= Bruns] de Rossi (Parme, 1778). M. Norberg, *Codex syriaco-hexaplaris ambrosianus – mediolanensis editus est et latine versus* (Londres, 1787). C. Bugatus, *Daniel secundum edi-*

tionem LXX interpretum ex tetraplis desumptam ex codice syro-esthrangelo biliothecae ambrosianae syriace edidit, latine vertit, praefatione notisque criticis illustravit (Milan, 1788); idem, *Psalmi sec. ed. LXX interpretum quos ex cod. syr. esthrang. Bibl. Ambrosianae syriace imprimendos curavit* (Milan, 1798, 1820). H. Middeldorpf, *Codex syriaco-hexaplaris Liber quartus Regum e codice parisiensi, Jesaias, duodecim prophetae minores, Proverbia, Jobus, Canticum, Threni, Ecclesiastes e codice mediolanensi edidit et commentariis illustravit* (Berlin, 1835). Le codex de Paris syr. 27, du VIIIe siècle, avait déjà été édité par J. G. Hasse, *Libri IV Regum* (Jena, 1782). T. S. Rūrdam, *Libri Judicum et Ruth secundum versionem syriaco-hexaplarem ex codice musei britannici nunc primum editi graece translati notisque illustrati* (Copenhague, 1859-1861) utilise le Brit. Libr. 17103, du VIIIe siècle. Avant son édition photographique, A. M. Ceriani, *Monumenta sacra et profana*, tome 1: *Baruch, Threni et Epistola Jeremiae versiones syriacae Pauli Telensis cum notis et initio prolegomenôn in integram eiusdem versionis editionem* (Milan, 1961); tome 2: *Pentateuchi syro-hexaplaris quae supersunt cum notis accedunt nonnula alia fragmenta syriaca* (Milan, 1863), utilise les manuscrits de Londres Add. 14442 (VIIe siècle) et 12134 (daté de 697) pour l'Exode. Enfin P. de Lagarde, *Veteris Testamenti ab Origine recensiti fragmenta apud Syros servata quinque, praemittitur Epiphanii de mensuris et ponderibus liber nunc primum integer et ipse syriacus* (Göttingen, 1880) édite l'Exode, les Nombres, Josué, et les Rois d'après l'Add. 14137 pour les Nombres, Add. 12133 pour Josué, et Add. 14437 pour les Rois, tous du VIIIe siècle. A. Rahlfs republia l'ouvrage dans une meilleure typographie: P. de Lagarde, *Veteris Testamenti graeci in sermonem syriacum versi fragmenta octo* (Göttingen, 1892). Il y reprend aussi dans le détail tout ce qui est récupérable dans l'oeuvre de A. Masius. Enfin le texte est complété d'après l'Add. 7145 du IXe siècle par J. Gwynn, *Remnants of the Later Syriac Version of the Bible* (Londres, 1909), part II: *Extracts from the Syro-Hexaplar Version of the Septuagint.*

Si on fait le compte des éditions rencontrées jusqu'ici neuf manuscrits du VIIe au IXe siècle ont déjà été largement utilisés. W. Baars, en 1962, en indique encore dix-huit autres, dont aucun n'est antérieur au VIIIe siècle. Le Tobie du Wadi Natrun 27 (VIIIe siècle), est publié en colonne parallèle dans le volume IV, 6 de la Peshitta de Leyde en 1972. Aux témoins directs de l'hexaplaire syriaque, il faut joindre sept lectionnaires. D'après le ms. Add. 12168 certains textes sont édités par C. C. Torrey, «Portions of the First Esdras and Nehemia in the Syro-Hexaplar Version», dans *American Journal of Semitic Languages and Literatures* 23 (1906-1907), 65-74. Parmi eux, les mss Add. 14485, 14486 et 14487, datés de 824, sont publiés par M. H. Gottstein, «Neue Syrohexaplarfragmente», dans *Biblica* 37 (1956), 162-183. Le lectionnaire de Mardin 2 / 47, daté de 1569, est la principale source de l'édition complémentaire de 24 lectures par W. Baars, *New Syro-Hexaplaric Texts* (Leyde, 1968), où un chapitre résume la question

des manuscrits. On trouve des leçons de l'Hexaplaire chez Denys bar Salibi, dans les gloses marginales de manuscrits de la Peshitta et chez Jacques d'Édesse, dont huit manuscrits ont transmis l'oeuvre de traduction vers 705. Ceci est décrit au mieux par W. Baars, «Ein neugefundenes Bruchstück aus der syrischen Bibelrevision des Jakob von Edessa», dans *Vetus Testamentum* 18 (1968), 548-554. Parmi les nombreuses découvertes de A. Vööbus, deux manuscrits syrohexaplaires ont été reproduits en fac-similé: un Pentateuque de Midyat, maintenant aux Etats-Unis, et daté de 1204: A. Vööbus, *The Pentateuch in the Version of the Syro-Hexapla: A Facsimile Édition of a Midyat MS. Discovered 1964* (CSCO 369: Subsidia 45; Louvain, 1975); idem, *The Book of Isaiah in the Version of the Syro-Hexapla: A Facsimile of MS. St. Mark 1 in Jerusalem* (CSCO 449: Subsidia 68; Louvain, 1983).

c) Le Nouveau Testament en syriaque

Dans ses grandes lignes, le Nouveau Testament en syriaque se réduirait également à la Peshiṭta et à une révision sur le grec faite par Thomas de Harqel en 616, qui travailla dans le même monastère de l'Enaton où Paul de Tella aurait réaligné sur le grec l'Ancien Testament. Il y a cependant en plus une Vetus Syra qui porte des traces vives du Diatessaron de Tatien. Cette «Harmonie» qui compile les quatre évangiles en un seul récit date de la seconde moitié du IIe siècle. Bien que l'original en soit perdu - on ne sait même pas s'il fut rédigé en syriaque ou en grec - il en existe un grand nombre de versions parfois très éloignées de leur centre de diffusion, et des citations d'auteurs anciens pas seulement en syriaque mais aussi dans d'autres langues. On donnera d'abord une bibliographie sur le Diatessaron, et ensuite sur la Vetus Syra et ses problèmes. En dernier lieu on s'occupera des problèmes de la Peshiṭta et de l'Harqléenne.

aa) Le Diatessaron

Bien que l'on ne sache pas exactement quand Tatien a composé son harmonie des évangiles, avant ou après son retour dans sa Syrie natale en 172, ni même s'il l'a composée en syriaque ou en grec, l'existence de l'ouvrage est hors de doute, même si seulement quatorze lignes grecques en ont été retrouvées à Doura Europos en 1935: C. H. Kraeling, *A Greek Fragment of Tatian's Diatessaron from Dura* (Londres, 1935). Sur les témoignages anciens sur Tatien, T. Zahn, *Tatians Diatessaron* (Erlangen, 1881), 220-292, a rassemblé toute la documentation. Le contenu du Diatessaron se mesure de trois manières: le commentaire qu'en a donné Éphrem le Syrien avant 373 en en citant de gros extraits, les traductions vernaculaires d'harmonies dans les langues les plus diverses, et les citations évangéliques d'auteurs anciens.

Le commentaire syriaque et le commentaire arménien ont été publiés par L. Le-

loir. Chonologiquement, le texte arménien avait été édité d'abord par J. B. Aucher à Venise en 1876. Le texte est repris par L. Leloir, *Saint Éphrem: Commentaire de l'évangile concordant: Version arménienne éditée et traduite* (CSCO 137 et 145; Louvain, 1953). Le ms. 312 de Venise (1195) a le mieux préservé le texte, qui passe pour une traduction ancienne faite sur le syriaque. Ensuite L. Leloir, *Saint Éphrem: Commentaire de l'évangile concordant: Texte syriaque (Manuscrit Chester Beatty 709) édité et traduit* (Dublin, 1963) et à nouveau L. Leloir, *Saint Éphrem: Commentaire de l'évangile concordant: Texte Syriaque (Manuscrit Chester Beatty 709): Folios additionnels* (Louvain / Paris: Peeters, 1990). La raison de cet étrange ordre de parution tient à la découverte d'une trentaine de manuscrits à Notre-Dame-des-Semences au Wadi Natrûn vers 1952. Le manuscrit, qui fut siglé 31 par Murad Kamil, disparut et refit surface par morceaux séparés chez des antiquaires. Les 65 premiers feuillets furent acquis d'abord par Chester Beatty en 1957. Quarante-et-un autres feuillets furent acquis seulement en 1986 et un se trouve à Barcelone. Il en manque encore 26 qui pourraient éventuellement être retrouvés chez quelque vendeur. Déjà, L. Leloir, *Le Témoignage d'Éphrem sur le Diatessaron* (CSCO 227: Subsidia 19; Louvain, 1962) commença à confronter les leçons d'Éphrem avec la vaste tradition des «Harmonies» évangéliques. La description la plus complète de cette variété vernaculaire du Diatessaron a été donnée par C. Peters, *Das Diatessaron Tatians, seine Überlieferung und sein Nachwirken im Morgen- und Abendland, sowie der heutige Stand seiner Erforschung* (Rome, 1939) à compléter par idem, «Neue Funde und Forschungen zum Diatessaron», dans *Biblica* 23 (1942), 68-77. Le meilleur témoin au vu de l'Éphrem syriaque est G. Messina, *Diatessaron Persiano* (Rome, 1951), qui se base sur un manuscrit de Florence copié en 1587 à partir d'un modèle du XIIIe siècle, lui-même traduit d'un Diatessaron syriaque aujourd'hui perdu. En deuxième place intervient le Diatessaron moyen-néerlandais traduit sur un modèle latin, lui aussi disparu: C. C. de Bruin et A. J. Barnouw, *Diatessaron Leodiense* (Corpus Sacrae Scripturae Neerlandicae Medii Aevi, Series minor: Harmoniae Evangeliorum 1; Leyde, 1970). La même année dans la même série et du même auteur ont paru le *Diatessaron Haarense* (2) *et le Diatessaron Cantabrigiense* (3) ainsi que C. Gerhardt, *Diatessaron Theodiscum* (4). En arabe, on a A.-S. Marmardji, *Diatessaron de Tatien* (Beyrouth, 1935). En vieil italien V. Todesco, A. Vaccari et M. Vatasso, *Il Diatessaron in volgare italiano* (Vatican, 1938). En vieil anglais M. Goates, *The Pepysian Gospel Harmony* (Londres, 1922). C'est un paradoxe de l'histoire que le texte original du IIe siècle ait totalement disparu, alors qu'il est sur-représenté par tant de versions.

bb) La Vetus Syra

W. Cureton, *Remains of a Very Ancient Recension of the Four Gospels in Syriac, Hitherto Unknown in Europe* (Londres, 1858) faisait connaître le texte du ms. Add.

14451 dans une écriture du Ve siècle. On en découvrit trois feuillets à Berlin Or. Quarto 528. L'ordre est Matthieu, Marc, Jean et Luc. De son côté, en 1892, A. Smith-Lewis découvrit dans l'écriture sous-jacente du ms. Sinaïtique syriaque 30, dont l'écriture supérieure est datée de 708 (et non de 778 comme il a été longtemps supposé: H. Husmann, «Die syrischen Handschriften des Sinai-Kloster: Herkunft und Schreiber», dans *Ostkirchliche Studien* 24 [1975], 298), une autre version syriaque antérieure à la Peschiṭta. F. Burckitt, *Evangelion da-Mepharreshe*, 2 vol. (Londres, 1904) donna une nouvelle édition de la «Curetonienne» en y incluant les feuillets de Berlin et les leçons du sinaïtique. A. S. Lewis, *The Old Syriac Gospel or Evangelion da-Mepharresche* (Londres, 1910), donne à l'inverse la sinaïtique avec les leçons de la Curetonienne en note. Le palimpseste étant difficile à déchiffrer, il y a des suppléments de A. S. Lewis, *Additions and Emendations Collected from the Manuscript in 1897, 1902 and 1906* (Cambridge, 1913). Il n'est même pas certain qu'il faille voir dans les deux textes une seule recension. Les divergences sont nombreuses. Elles représentent tout-au-plus différents stades du rapprochement progressif avec le grec. Les leçons de la vieille syriaque sont à l'origine des spéculations sur une vieille arménienne perdue (celle qui nous reste est refaite sur le grec) laquelle transparaît encore dans des variantes géorgiennes d'Adysh autrement peu compréhensibles. On peut évidemment se poser la question: les évangiles ont-ils été les seuls à connaître le stade archaïque de la *Vetus Syra*? J. Kerschensteiner, *Der altsyrische Paulustext* (CSCO 315: Subsidia 37; Louvain, 1970), répond négativement en rassemblant 687 citations de Paul reprises dans quinze auteurs et ouvrages syriaques parmi les plus anciens. Le corpus choisi pour l'analyse se distingue en ceci qu'il est foncièrement syriaque: aucun de ces textes n'est une traduction. Éphrem y a naturellement la part du lion.

cc) La Peshiṭta du Nouveau Testament

Plus que dans le cas des autres versions, la transmission de la Peshiṭta impressionne par son abondance et son antiquité, et non moins par l'ancienneté de sa tradition imprimée. La littérature syriaque de E. Nestlé compte onze publications complètes au XVIe siècle et six partielles. L'édition la plus ancienne est celle de J. A. Widmanstadt et M. Mardinensis, *Liber sacrosancti evangelii de Jesu Christo domino et deo nostro … div. Ferdinando Rom. Imperatoris designati jussu et liberalitate characteribus et lingua syra … scriptorio prelo diligenter expressa* (Vienne, 1555). Comme dans la plupart des manuscrits de la Peshiṭta, les quatre petites lettres, 2 Pi, 2 et 3 Jn et Jude et l'Apocalypse n'y sont pas présentes. La lacune est comblée par Ludovicus de Dieu, *Apocalypsis s. Johannis ex manuscripto exemplari e bibliotheca clariss. viri Josephi Scaligeri deprompto, edita charactere syro et ebraeo cum versione latina et notis* (Leyde: Elzevier, 1627); et E. Pockocke, *Epistolae quattuor, Petri secunda, Johannis secun-*

da et tertia, et Judae fratris Jacobi una, ex celeberrimae bibliothecae Bodleianae Oxoniensis ms. exemplari nunc primum depromptae et charactere hebraeo, versione latina notisque quibusdam insignitae, opera et studio (Leyde, 1630). Le manuscrit de Pockocke est le Bodl. Or. 119, copié vers 1610 à Alep pour P. Pindar. On trouvera chez E. Nestlé une vingtaine d'autres éditions avant 1880, sans compter trente-six publications partielles depuis 1600. Avec G. H. Gwilliam, *The Materials of the Peshitto New Testament, with Specimens of the Syriac Massorah* (Studia biblica et ecclesiastica 3; Oxford, 1891), on entre dans les premiers essais d'édition critique. Il utilise quarante-deux manuscrits dont cinq des Ve-VIe siècles, cinq manuscrits datés de 548, 586, 600, 615 et 634, une dizaine de manuscrits des VIe-VIIe siècles, trois du VIIe, trois du VIIIe et quatre du IXe siècle, soit trente manuscrits avant 900, mais son texte ne diffère quasi pas de l'édition de J. A. Widmanstadt en 1555, tant le texte s'avère stable. L'édition parut sous les noms de P. E. Pusey et G. H. Gwilliam, *Tetraevangelium sanctum juxta simplicem Syrorum versionem* (Oxford, 1901). F. C. Burkitt, *Early Eastern Christianity* (Londres, 1904), qui venait de rééditer la Curetonienne la même année, en tirait des conclusions historiques de grande portée. La Vie de Rabboula d'Édesse (†435) raconte en effet que ce grand évêque écarta le Diatessaron comme lectionnaire dans les églises et le remplaça par les évangiles séparés. La stabilité de la Peshiṭta, l'impopularité de la *Vetus Syra* et le succès du Diatessaron parurent à Burkitt des indices suffisants de ce que la Peshiṭta venait de Rabboula lui-même. Entretemps, J. Gwynn, *The Apocalypse of St. John in a Syriac Version Hitherto Unknown* (Dublin / Londres: Hodges Figgis, 1897) publiait l'Apocalypse sur le ms. Crawford II, du XIIe siècle, aussi utilisé par G. H. Gwilliam, en considérant cette traduction comme celle demandée au chorévêque Polycarpe par Philoxène de Mabboug vers 508. De même, J. Gwynn, *Remnants of the Later Syriac Versions of the Bible* (Londres: William et Norgate, 1909) publiait les quatre petites lettres sur vingt manuscrits. Son plus ancien témoin, Brit. Mus. Add. 14623, est daté de 823; deux autres sont du IXe siècle (Add. 14473 et 14474); un du Xe (Add. 14865). Deux manuscrits du VIe siècle ont été complétés, l'Add. 17115 au IXe-Xe siècle et le Sinaï 5 au XVIIIe siècle. Les autres manuscrits plus récents proviennent de possesseurs privés. A. Allgeier, «Cod. Phillips 1388 in Berlin und seine Bedeutung für die Geschichte der Pešiṭta», dans *Oriens Christianus* 39 (1932), 1-15, constatait que ce codex, mentionné comme Meersmanianum chez G. H. Gwilliam, et qui date d'environ l'an 500, contient soixante-dix leçons de la sinaïtique. La surprise des spécialistes fut grande et le manuscrit devint célèbre comme rémanence de traces anciennes dans la Peshiṭta. De 1932 à 1987, A. Vööbus s'attacha à clarifier ce problème. A. Vööbus, *Studies in the History of the Gospel Text in Syriac* (CSCO 128; Louvain, 1951), démontre d'abord que dans les citations du codex le plus ancien daté, Add. 12150, de 411 / 412, donc bien avant Rabbula, les leçons de la Peshiṭta interviennent

déjà; et en second lieu, que Rabbula lui-même, traduisant vers 433 un ouvrage de Cyrille d'Alexandrie, là où il s'écarte de son modèle grec, emploie des variantes de la *Vetus Syra*. A. Vööbus, *Studies in the History of the Gospel Text in Syriac: New Contributions to the Sources Elucidating the History of the Traditions* (CSCO 496; Louvain, 1987) réexamine à fond les quarante-deux manuscrits de G. H. Gwilliam, et leur ajoute vingt-sept témoins supplémentaires, plus trente-six lectionnaires. Il note encore trente-neuf manuscrits des Actes et seize lectionnaires des mêmes. S'appuyant enfin sur dix-huit manuscrits des Odes pour les hymnes de Luc, A. Vööbus a tenté de tracer des lignes de recherche dans pas moins de 255 manuscrits se rattachant à première vue à la Peshiṭta. En premier lieu, A. Vööbus constate que la stabilité du texte de G. H. Gwilliam provient de manuscrits plus complets que les plus anciens. Arrivés ensemble d'Égypte au British Museum, et au Xe siècle, de Mésopotamie en Égypte, ils reflètent une stabilité réduite à une douzaine de manuscrits, au VIe les Add. 12140 et 14461, au VIe-VIIe siècles les Add. 14458, 14457, 14452 et 12141; au VIIe siècle les Add. 14463, 14450, et 14448 et l'Add. 14471 daté de 615, enfin les Add. 14451 et 14456 du VIIIe siècle. Leur origine géographique commune explique ce consensus. Il constate que pour plusieurs témoins hors du British Museum, G. H. Gwilliam a dû se contenter des collations faites par d'autres. Ainsi d'abord pour le codex Phillips 1388, mais aussi pour Oxford Dawkins III du VIe siècle, pour le Paris ar. 296 d'une écriture du Ve siècle, pour le Vat syr. 12, daté de 548, celui de Wolfenbüttel daté de 634, le ms. de Florence Plut. I 56 daté de 586. Quant aux manuscrits les plus anciens du Brit. Museum, ils sont évidemment incomplets: Add. 14459, 17117, 14463 et 14470 des Ve-VIe siècles. Prolongeant l'initiative de A. Allgeier, A. Vööbus cueille dans tous ces témoins des leçons de la Vetus Syra, voire des Tatianismes caractérisés. Il leur ajoute le ms. de Tell Keff écrit vers 600, celui de Diyarbakir Orth. 1/2 vers 550, celui de Basaranlar I des Ve-VIe siècles, et ainsi pour vingt-sept témoins supplémentaires. De cette manière, A. Vööbus démontre que l'édition de la Peshiṭta et l'histoire de son origine ont à être établies sur des bases radicalement nouvelles.

B. Aland, *Das neue Testament in syrischer Überlieferung* I: *Die großen katholischen Briefe* (Berlin / New York: W. de Gruyter, 1986), ne connaît encore que le premier tome de A. Vööbus, et garde une certaine réserve sur la radicalité de sa thèse. Bien que la version harqléenne soit ici prise en considération sur le même pied que la Peschiṭta, celle-ci n'en demeure pas moins intégralement représentée sur la base de neuf manuscrits, dont deux, les mss Add. 14470 (Ve-VIe siècles) et 14448 (699/700) étaient déjà utilisés par G. H. Gwilliam pour les évangiles. Les autres manuscrits, Add. 17721, 14473 et 17120 sont du VIe siècle, les mss Add. 14472 et 18812 des VIe-VIIe siècles. Le ms. Sinaïtique 53/5 est des VIe-Xe siècles et le Vat. Syr. 266 des VIIe-VIIIe siècles. On le voit, l'antiquité de la transmission n'est pas moins impressionnante que

pour celle des évangiles. À ces témoins s'ajoutent six manuscrits de la Massore occidentale du IX[e] au XII[e] siècle, permettant de place à coup sûr les voyelles. Vu le développement des témoins dans les citations, une place non moins considérable est dévolue aux citations des auteurs dans la tradition syriaque. B. Aland et A. Juckel, *Das neue Testament in syrischer Überlieferung* II: *Die paulinischen Briefe*, Teil 1: *Römer- und 1. Korintherbrief* (Berlin / New York: W. de Gruyter, 1991) et Teil 2: *Korintherbrief, Galaterbrief, Ephesusbrief, Philipperbrief und Kolossäerbrief* (Berlin / New York: W. de Gruyter, 1995) est basé sur les mêmes principes. La base manuscrite est à nouveau exceptionnelle. Le fragment de l'Ambrosienne 30, Rom 10,9-11,6 est du V[e] siècle. Quatre manuscrits sont du VI[e] siècle: le ms. Sin syr. 5, les Add. 14475, 17122 et Münich syr. 8; trois des V[e]-VI[e] siècles, les mss Add. 14476, 14480 et 14470, le dernier figurant dans la liste de G. G. Gwilliam pour les évangiles; deux des VI[e]-VII[e] siècles, les Add. 14477 et 14481, l'Add. 17157 daté de 767/768 utilisé aussi par G. H. Gwilliam, l'Add. 14479 daté de 845 et le Vat. Syr. 16 du XIII[e] siècle. On aura une idée de l'importance des citations en prenant par exemple Phil 2,7 dans le dernier volume, 352-355, où le verset ne compte pas moins de 132 citations, incluses celles de l'Harqléenne dont il faut maintenant signaler la tradition non moins mouvementée.

dd) La Philoxénienne et la Harqléenne

Depuis longtemps, la version de Thomas de Harqel a été éditée par J. White, *Sacrorum Evangeliorum versio syriaca Philoxeniana ex codd. Ridleianis in bibl. Coll. Nov. Oxon. repositis nunc primum edita cum interpretationibus et annotationibus* (Oxford, 1778), sur la base du ms. Oxford, New College 333, du XI[e] siècle, complété par le ms. de Cambridge Univ. Libr. 1700, daté de 1169/70. La suite parut peu de temps après: J. White, *Actuum Apostolorum et Epistolarum tam catholicarum quam paulinarum versio syriaca Philoxeniana ex codice ms. Ridleiano nunc primum edita cum interpretatione et annotationibus*, tome 1 (Oxford, 1799) et tome 2 (Oxford, 1802). Comme le montre ce titre, J. White était persuadé de publier la traduction de la Bible par Philoxène de Mabboug en 508, alors que Thomas de Harqel donne sa version en 616. Le rapport entre ces deux traductions distantes d'un siècle a été récemment élucidé par S. P. Brock, «The Resolution of the Philoxenian/Harclean Problem», in *New Testament Textual Criticism: Essays in Honour of B. M. Metzger* (Oxford, 1981), 325-343. Tout dépend du colophon du manuscrit principal, où l'on apprend tout d'abord que le chorévêque Polycarpe fit une correction de la Peshitta à la demande de Philoxène de Mabboug en 507/508. Ensuite, dans le monastère de l'Enaton à Alexandrie en 616, Thomas de Harqel retraduisit le Nouveau Testament en le révisant drastiquement sur un modèle grec. La lecture du colophon ne laisse point de doute que le texte de Philoxène a servi de base à la réinterprétation de Thomas. La «philoxénienne» de J. White est donc toujours à chercher. En fait, l'examen des citations de Philoxène lui-même amène à constater que la correction demandée par l'évêque de Mabboug se limite à quelques termes sensibles de la polémique christologique de son époque. D'une certaine manière, la *Philoxénienne* n'a jamais existé. Le texte harqléen calque si bien le grec, que déjà C. Amphoux, «La parenté textuelle de Syh et du groupe 2138 dans l'Épître de Jacques», dans *Biblica* 67 (1981), 259-271, identifiait le groupe grec dont Thomas dépend. B. Aland, dans les trois tomes déjà mentionnés pour la Peshiṭta, confirme cette constatation en terminant les différents livres pas une rétroversion grecque de l'Harqléenne, et en précisant encore la position de Thomas dans le stemma grec du Nouveau Testament. Pour l'édition de l'Harqléenne, B. Aland emploie outre le ms. d'Oxford et de Cambridge utilisés par J. White, les mss Brit. Mus. Add. 14474 du IX[e] siècle, le ms. Syr 37 de Saint-Marc de Jérusalem (VIII[e]-IX[e] siècles) et les lectionnaires Add. 12134 (XI[e] siècle), et Mardin Orth. 47 et 48, ces deux derniers ayant été reproduits en entier par A. Vööbus, *The Lectionary of the Monastery of 'Azīzā'ēl in Tur 'Abdīn, Mesopotamia: A Startling Depository of the Syro-Hexapla Texts: A Facsimile Édition of MS. Mardin Orth. 47* (CSCO 466: Subsidia 73; Louvain, 1985), et A. Vööbus, *A Syriac Lectionary from the Church of the Fourty Martyrs in Mardin, Tūr 'Abdīn, Mesopotamia* (CSCO 485: Subsidia 76; Louvain, 1986). W. Strothmann, «Die Handschriften der Evangelien in der Versio Heraclensis», in R. Schultz et M. Görg, *Lingua restituta orientalis: Festgabe für Julius Aßfalg* (Wiesbaden: O. Harrassowitz, 1990), 367-375, a montré que Denys bar Salibi a encore davantage hellénisé les noms propres de l'Harqléenne, la langue calquant de plus en plus le modèle grec en dépit de la logique sémitique des noms propres. A. Vööbus a donné également une édition d'une traduction harqléenne de l'Apocalypse: A. Vööbus, *The Apocalypse in the Harklean Syriac Version: A Facsimile Édition of Midyat Orth. 35* (CSCO 400: Subsidia 56; Louvain, 1978). Il faut attendre la suite de l'édition de B. Aland pour la fin des épîtres de Paul et pour les Actes des Apôtres, dont trente-neuf manuscrits étaient déjà repérés par A. Vööbus. Ceux-ci se répartissent en un manuscrit du V[e]-VI[e] siècle, le ms. Add. 14470, qui est le témoin 17 de G. H. Gwilliam. Trois autres du VI[e] siècle, les Add. 14473, 17120 et 17121, et deux des VI[e]-VII[e] siècles Add. 14472 et 18812 terminent la série ancienne du British Museum. Un seul autre témoin du IX[e] siècle, l'Add. 14474 a ceci de remarquable qu'il a transcrit la Peshiṭta et l'Harqléenne. Tous les autres manuscrits appartiennent à d'autres fonds. Une douzaine d'entre eux date d'avant le XII[e] siècle et une autre douzaine est postérieure. Quelques manuscrits plus fragmentaires appartiennent encore à des dates plus anciennes. Une dizaine de ces manuscrits contiennent le Nouveau Testament en entier et devrait de ce fait parachever l'édition de P. E. Pusey. Les proportions touchant les Actes (six contre trente-trois) sont probablement celles qu'une enquête plus complète sur les évangiles ferait apparaître, où trente manuscrits proviennent du fonds archaïque de la British Library.

Il faut encore mentionner l'édition de G. A. Kiraz, *Comparative Edition of the Syriac Gospels, Aligning the Siraiticus, Curetonianus, Pešîṭtâ and Harkleian Versions* (Leiden / New York / Köln, 1996) en quatre volumes, un pour chaque évangile. On y trouve commodément les différences des textes. Sans commentaire ni citations.

d) La Bible syro-palestinienne

L'ensemble des textes syro-palestiniens se divise nettement en deux périodes: l'ancienne du Ve au VIIIe siècle et une nouvelle des XIe-XIIIe siècles, à une époque où la langue n'était plus vivante, mais servait de support à la liturgie melkite. La période ancienne est reconstituée grâce à un travail acharné sur des manuscrits le plus souvent palimpsestes et difficiles à lire, dispersés très tôt dans des fonds qui rendent la recomposition des manuscrits particulièrement ardue. Tous les fragments ainsi récupérés n'excèdent probablement pas de beaucoup une vingtaine de manuscrits à l'origine. L'ancienne période est corroborée par des inscriptions datées dans des mosaïques d'églises palestiniennes dégagées lors de fouilles. Quasi symbolique est la photo qui orne la couverture du catalogue du nouveau fonds sinaïtique par S. P. Brock en 1995, qui présente un palimpseste doublement syro-palestinien. L'alphabet syro-palestinien a un style propre qui permet de le reconnaître aisément. Son apparition est un phénomène récent du Ve siècle. La langue est plus proche de l'araméen de Daniel, et les modèles et l'orthographe sont très influencés par le grec. L'ensemble syro-palestinien a un caractère local et une aire d'expansion réduite qui le distingue des autres versions syriaques.

La bibliographie la plus complète est celle de C. Müller-Kessler, *Grammatik des christlich-palästinisch Aramäischen,* Teil 1: *Schriftlehre, Lautlehre, Formenlehre* (Hildesheim / Zürich / New York, 1991), XXV-XXXIV. Elle compte quarante-deux publications pour les éditions de textes, quarante-quatre pour les inscriptions, quatorze pour les Catalogues, encyclopédies et les bibliographies, 121 pour les articles linguistiques, grammaticaux et les lexiques, et trente-et-une notices au sein d'ouvrages plus généraux. Tous les fragments palestiniens ne sont pas bibliques. L'hagiographie et l'homilétique y ont leur place également. Les fragments bibliques constituent cependant sans doute plus de la moitié des restes accessibles, surtout en comptant les lectionnaires. Il est encore trop tôt pour visualiser d'un coup les manuscrits recomposés. Plusieurs éditeurs y travaillent et ont déjà annoncé leur publication future. La lenteur des publications s'explique par la difficulté de savoir où se sont finalement fixés des manuscrits déjà connus qui ont abouti entre les mains des antiquaires, et de là chez des collectionneurs privés.

Le lectionnaire récent Vatican XIX, écrit en 1030, a le premier attiré l'attention de S. E. et J. E. Assemani, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalogus*, tome I, 2 (Rome, 1758), 70-103. Il est analysé par J. G. Adler, *Novi Testamenti versiones syriacae, Simplex, Philoxeniana et Hierosolymitana: Liber III* (Copenhague, 1789), 135-202, puis édité par F. Miniscalchi Erizzo, *Evangeliarum Hierosolymitanum e codice vaticano palestino*, tome 1 (Verone, 1861) et tome 2 (Verone, 1864). P. de Lagarde, *Evangeliarium Hierosolymitanum: Biboliothecae syriacae* (Göttingen, 1892), 257-240, en a ensuite donné une édition plus précise. A. Smith-Lewis et M. D. Gibson, *The Palestinian Syriac Lectionary of the Gospels* (Londres, 1899) en ont publié un exemplaire sinaïtique daté de 1104, qu'elles avaient photographié, et collationné sur un troisième manuscrit sinaïtique daté de 1118. Enfin A. Smith-Lewis acquit au Caire un quatrième lectionnaire en papier des XIe-XIIe siècles, aujourd'hui au Westminster Theological College à Cambridge, avec des lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament: A. Smith-Lewis, *A Palestinian Syriac Lectionary* (Londres, 1897). Des fragments supplémentaires ont été trouvés ensuite et publiés par F. Schulthess, «Christlich-palästinische Fragmente», dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 56 (1902), 249-261, et par H. Duensing, *Christlich-palästinisch-aramäische Texte und Fragmente* (Göttingen, 1906), 152-156. A. Smith-Lewis, *Supplement to a Palestinian Syriac Lectionary* (Cambridge, 1907) a intégré ces textes à d'autres feuillets qu'elle avait elle-même entretemps acquis. Des feuillets de papier contenant des morceaux de l'évangile et des Psaumes, et provenant du monastère de Société en Égypte, furent publiés par J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, tome 4 (Leyde, 1875), 103-126, 129-137, 146-154, 157, 160. C'est là tout ce qui reste de la période récente.

La période ancienne est beaucoup plus difficile à restituer en ses codices originaux. À la suite de C. Müller-Kessler, nous distinguons six sources principales et une suite de petits fragments parfois inédits.

La *première* est consituée par A. Smith-Lewis, *Codex Climaci Rescriptus* (Cambridge, 1909). Il s'agit d'une version syriaque de Jean Climaque, dont les 136 feuillets sont palimpsestes. Quatre des six manuscrits sous-jacents sont syro-palestiniens. Le premier contient des passages de Matthieu et Marc, le second des épîtres de Paul. Il a été complété par un fragment Mingana de Birmingham, publié indépendamment par H. Duensing, «Zwei christlich-palästinisch-aramäische Fragmente aus der Apostelgeschichte», dans *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 38 (1938), 42-46, et M. Black, «A Palestian Syriac Leaf of Acts XXI», dans *Bulletin of the John Rylands Library* 23 (1939), 200-214. Le troisième contient des fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La *deuxième* source est constituée par les fragments apportés du mont Sinaï en 1857 par K. Tischendorf à Saint-Pétersbourg. Ils comptent 129 feuillets, dont plusieurs à peine lisibles. On y trouve des morceaux des évangiles, des Actes, du Deutéronome, d'Isaïe, des Proverbes et Job. Un fragment du Ps 129 fut publié par N. Pigoulewsky,

«Fragments syro-palestiniens des psaumes CXXIII-IV», dans *Revue Biblique* 43 (1934), 519-523. Le détail s'en trouve dans M. Goshen-Gottstein, *The Bible in the Syropalestinian Version*, Part 1: *Pentateuch and Prophets* [hebr.] (Jérusalem, 1973).

La *troisième* source de fragments est la collection de la Geniza du Caire Taylor-Schlechter à la bibliothèque universitaire de Cambridge. A. Smith-Lewis et M. D. Gibson, *Palestinian Syriac Texts from Palimpsest Fragments in the Taylor-Schlechter Collection* (Londres, 1900) en publièrent déjà soixante-dix. C. Müller-Kessler a dressé XXII-XXIV la concordance des sigles des fragments de Cambridge d'après les différents auteurs qui y travaillèrent. Elle-même a identifié T.-S. 12742 avec Is 36,16-37,4. M. Goshen-Gottstein en a travaillé 25, touchant Jérémie et 2 Rois. W. Baars, «Two Palestinian Syriac Texts Identified as Parts of the Epistle of Jeremias», dans *Vetus Testamentum* 11 (1961), 77-81. Le texte hébreu supérieur de la Geniza, Genesis Rabba, guida M. Sokoloff, *The Geniza Fragments of Genesis Rabba and MS. Vat. Ebr. 60 of Genesis Rabba* [hebr.] (Jérusalem, 1971) et M. Sokoloff et J. Yahalom, «Christian Palimpsests from Cairo Geniza», dans *Revue d'histoire des textes* 8 (1978), 122.

La *quatrième* source provient également de la Geniza du Caire, mais aboutit en 1891 à la bibliothèque Bodléienne. G. H. Gwilliam, *The Palestinian Version of the Holy Scriptures* (Oxford, 1893). Il s'agit de fragments des Nomb 4-6, qui semblent aujourd'hui disparus de la Bodléienne, et 1-2 Col, 1 Th, 2 Tim et Tit. G. H. Gwilliam, F. Crawford Burkitt et J. F. Stenning, *Biblical and Patristic Relics of the Palestinian Syriac Literature* (Oxford, 1896) donnent des fragments d'Ex 12, des Prov 9-10, de 1 Rois 2 et de Job 22. W. Baars, «A Palestinian Syriac Text of the Book of Lamentations», dans *Vetus Testamentum* 10 (1960), 224-227, retrouve quelques versets de Lam 1. M. Goshen-Gottstein lut en outre quelques passages de Jér 21 et 52, auxquels C. Müller-Kessler ajoute un passage de Jér 31.

La *cinquième* source provient de la geniza de la Mosquée de Damas, dans laquelle Bruno Violet obtint d'entrer en 1900. Vingt-et-un fragments en furent publiés par F. Schulthess, *Christlich-palästinische Fragmente aus der Omajjaden Moschee zu Damaskus* (Berlin, 1905). On y trouve notamment des fragments de la Genèse, de l'Exode, des Nombres, de 1 Samuel, de Siracide, des morceaux des quatre évangiles et des épîtres de Paul.

La *sixième* et dernière source provient d'acquisitions privées, en particulier de F. Grote. H. Duensing, *Christlich-palästinisch-aramäische Fragmente* (Göttingen, 1906); idem, «Neue christlich-palästinisch-aramäische Fragmente», dans *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Phil.-hist. Klasse* (Göttingen, 1944), nr. 9, 215-227; idem, «Zwei christlich-palästinisch-aramäische Fragmente aus der Apostelgeschichte», dans *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 38 (1938), 42-46, et enfin idem, «Nachlese christlich-palästinisch-aramäischer Fragmente», dans *Nachrichten des*

Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Phil.-hist. Klasse (Göttingen, 1955, 5), 115-191, en a édité progressivement le contenu. La collection fut ensuite vendue et dispersée, notamment à Göttingen: J. Aßfalg, *Syrische Handschriften, syrische karšunische, christlich-palästinische, neusyrische und mandäische* (Wiesbaden, 1963), 183-187, au Vatican ms. Syr. 623, et au Westminster Theological College de Cambridge. L'importante collection dont l'écriture supérieure est géorgienne du Xe siècle a abouti aujourd'hui dans la collection de M. Schøyen à Oslo, comme nous l'avons dit plus haut pour le lectionnaire géorgien. Rien d'étonnant que le contenu corresponde sensiblement aux autres fragments du même manuscrit géorgien de Leningrad: Exode, Deuteronome, 1 Sam, 1 Rois, Jérémie, Proverbes, Daniel, Siracide, les quatre évangélistes et les Actes. Le tout provient du Sinaï où le manuscrit complet géorgien portait encore en 1883 la cote Tsagareli 81. L'édition du fonds Schøyen vient d'être fournie par A. Desreumaux, *Codex Sinaiticus Zosimi rescriptus* (Lausanne: Éditions du Zebre, 1997). C. Müller-Kessler signale encore des feuillets plus isolés: quelques fragments de l'épître aux Galates publiés par J. Rendel Harris, *Biblical Fragments from Mount Sinai* (Cambridge, 1890), 65-68; deux fragments de Mt et Jn provenant de la reliure du ms. Géorgien 32 du Sinaï, et deux autres fragments de Gal sont publiés par A. Smith-Lewis, *Catalogue of the Syriac Mss in the Convent of St. Catherine on Mount Sinai* (Londres, 1894), 98-102, 118-120. C. Perrot, «Un fragment syro-palestinien découvert à Khirbet Mird», dans *Revue Biblique* 70 (1963), 506-555, donne Act 10,28-41. Enfin M. Goshen-Gottstein dans sa publication globale intègre un fragment du Département égyptien du Musée de Philadelphie E. 16507, contenant Ex 22,11-20, et C. Müller-Kessler signale encore quelques menus fragments inédits de Khirbet Mird, de Cambridge et de Leningrad.

Depuis lors, dans son Catalogue d'Athènes en 1995 S. P. Brock a publié 79-91 la description de seize fragments syro-palestiniens retrouvés en 1975 dans les murailles de Sainte-Catherine au Sinaï. Huit d'entre eux sont bibliques. Les fragments 2, 9, 10 et 11 appartiennent à des lectionnaires des XIe-XIIe siècles. Les fragments 5 et 6 donnent des morceaux de Phil et de Gal du IXe siècle. Le fragment 16 présente en deux colones du VIIe siècle une partie de Lc 18. Enfin, le fragment 12 donne des lambeaux des Ps 73, 80-82, 84-88, 101, 136, 142 dans une écriture du VIIe siècle. Ces fragments devraient également être intégrés aux publications futures.

Le tome 3 non biblique de *A Corpus of Christian Palestinian Aramaic* par C. Müller-Kessler et M. Sokoloff a vu le jour aux «Styx Publications» de Groningen en 1996. On y annonce déjà les deux premiers tomes à venir, respectivement pour l'Ancien Testament et le Nouveau Testament en deux parties. De son côté, aux éditions du Zèbre à Lausanne, A. Desreumaux, qui avait en 1970 présenté à Nanterre un doctorat non publié sur *Les matériaux du syro-palestinien pour une étude théorique des documents d'un dialecte*, annonce une publication, où sûrement les manuscrits originaux

seront remembrés, et où la perception de cette province de la traduction biblique deviendra beaucoup plus simple à saisir.

Pour les lectionnaires syriaques, G. Rouwhorst a donné un chapitre dans l'ouvrage collectif de C.-B. Amphoux sur *La lecture liturgique des épîtres catholiques*, 105-140, donne une vue détaillée des publications et des sources les plus anciennes sur le système de lectures liturgiques. Son étude examine successivement la tradition syro-orientale, syro-occidentale et celle des Maronites.

7. La Bible en aghouanais ou albanais du Caucase

Dans le groupe linguistique nord-est caucasien, une seule langue a eu jadis un alphabet en même temps que le géorgien et l'arménien. Cet alphabet a été d'abord connu par des recueils de copies de divers alphabets dans des manuscrits arméniens des XVe-XVIe siècles. A. Šanidze, «Alphabet des Albanais du Caucase récemment découvert et son importance pour la science», dans *Bulletin de l'Institut Marr de langues, d'histoire et de culture matérielle*, tome 4, 1 (Tiflis, 1938), 1-68; et I. Abuladze, «De la découverte de l'alphabet du Caucase», ibid., 69-71 [en russe et géorgien] donnent une vue générale du problème. On sait ainsi qu'il y a cinquante-deux caractères dans cet alphabet, on connaît leur nom en translittération arménienne, mais leur morphologie est livrée à l'ignorance des copistes qui en reproduisent les contours. En 1948, au cours des travaux de construction d'une centrale hydraulique sur la rive gauche de la Kura, sur le territoire de Sudagylana, on a découvert les fondements d'une égise antique, avec une pierre de base munie d'une inscription aghouanienne. L'inscription dite de Mingetchaour a fait l'objet de nombreuses recherches. Elle compte 70 caractères, mais le déchiffrement reste difficile. Il ne fait pas de doute que la langue Udi, encore parlée jusqu'il y a une dizaine d'années dans le villages de Nidž et de Vartašen en Azerbaïdjan, est le descendant direct de l'aghouanais. La meilleure bibliographie et description de l'Udi en langue occidentale a été faite par W. Schulze, *Die Sprache der Uden in Nord-Azerbajdžan: Studien zur Synchronie und Diachronie einer süd-ostkaukasischen Sprache* (Wiesbaden: O. Harrasowitz, 1982). Depuis 1997, il ne fait pas de doute qu'une soixantaine de feuillets palimpsestes sinaïtiques contiennent un texte biblique en aghouanais. Nous avons vu nous-mêmes quelques photos sur le bureau de Z. Aleksidze à Tiflis, qui prépare la description des nouveaux manuscrits géorgiens découverts en 1975 au Mont Sinaï. Il faudra encore du temps pour identifier quel passage scripturaire est ainsi conservé. Nul doute que l'importance de ces fragments antiques soit énorme comme seul témoin ancien du groupe nord-est caucasien, lequel comprend une quarantaine de langues.

8. La Bible en pehlvie

Il suffit d'un fragment pour jeter la lumière sur ce qui a disparu. Un des monuments les plus impressionants pour l'écriture pehlvie primitive est constitué par des fragments d'un psautier, écrit sur vingt lignes en un pehlvie très archaïque qu'on date entre le IVe et le VIe siècle. Il a été trouvé par la seconde expédition allemande à Turfan en 1904-1905, dirigée par A. von Le Coq, dans un monastère chrétien à Bulayik, au Nord de Turfan: A. von Le Coq, *Auf Hellas Spuren in Ostturkistan* (Leipzig, 1926), 88. Les fragments sont édités par F. C. Andreas, «Bruchstücke einer Pehlvi-Übersetzung der Psalmen: Aus dem Nachlass herausgegeben von Kaj Barr», dans *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse* 1933, 1 (Berlin, 1933). Il s'agit de treize feuillets dont certains très abîmés (fol. 10 et 13). Ils vont du Ps 94,17 jusqu'au Ps 136,1. Les feuillets 7 et 8 sont les mieux conservés, et le Ps 128 a été inséré par H. S. Nyberg, *A Manual of Pahlavi*, part 1: *Texts* (Wiesbaden: O. Harrassowitz, 1964), 128, dans sa chrestomathie. H. S. Nyberg souligne l'importance linguistique de ces fragments pour la connaissance du pehlvie sinon toujours plus récent.

9. La Bible en soghdien

De nombreux fragments bibliques ont été conservés en soghdien. Ils ont été succinctement décrit par N. Sims-Williams, «Sogdian Translations of the Bible», dans E. Yarshater, *Encyclopaedia Iranica*, tome IV, 2 (Londres / New York: Routledge et Kegan Paul, 1989), 207. La codification des fragments de Turfan est celle de M. Boyce, *A Catalogue of the Iranian Manuscripts in Manichean Script in the German Turfan Collection* (Berlin, 1960). Les fragments chrétiens ont le sigle C, et proviennent tous du couvent de Bulayiq. Un lectionnaire C 5 avec des extraits de Mt, Lc et Jn, plusieurs lectionnaires des évangiles en traduction syro-soghdienne interlinéaire. Deux petits fragments C 13 donnent le début de Mt en syriaque et en soghdien. Un lectionnaire des épîtres C 23, avec les rubriques pour les psaumes avant et après la lecture, un psautier avec titres et premier verset en syriaque, et un fragment contenant un bout du Ps 32, avec les premiers mots en grec. C 5 est édité par F. W. K. Müller, «Soghdische Texte I», dans *Abhandlungen des Preussischen Akademie der Wissenschaften* 1912, 2 (Berlin, 1913). On y a Mt 5,30-33,38-41; 10,14-19,21-33; 13,17-19,24-25; 16,24-17,7; 20,17-19; 21,28-43; 25,31-46; Lc 1,1-4,63-80; 6,12-17; 9,13; 10,34-42; 12,35-39,42-44; 13,3-4; 16,2-15; 19,15-27; 24,19-22,27-34,36-47; Jn 1,19-35; 5,25-40; 9,9-16,30-33; 15,18-20; 16,20-33; 17,24-26; 20,19-25; 21,1,5-7; pour les épîtres 1 Cor 5,7; 11,23-25 et Gal 3,25-4,6. Cet ensemble permet de se faire une idée du délabrement des manuscrits soghdiens chrétiens. Leur date ne peut être précisée, mais elle doit se situer dans entre le VIe et le

Xe siècle. L'écriture est encore très proche de l'écriture syriaque nestorienne. Le déchiffrement de Müller a subi la révision de W. Sundermann, «Nachlese zu F. W. K. Müllers 'Soghdischen Texten I'», dans *Altorientalische Forschungen* 1 (1974), 217-255; 3 (1975), 55-90; 8 (1981), 169-225. Bien que les textes ne diffèrent pas de ceux édités un demi-siècle plus tôt, W. Sundermann les améliore non seulement grâce au progrès de la connaissance du soghdien, mais aussi par l'adjonction de petits fragments supplémentaires, comblant les trous de certains feuillets. En outre, les notices liturgiques syriaques sont utilisées pour apprécier l'état primitif d'un codex dont il reste si peu. Ainsi, la lecture de Mt 12 s'applique à la fête de Serge et Bacchus, normalement le 7 octobre. Pour les Psaumes, M. Schwartz, «Sogdian Fragment of the Book of Psalms», dans *Altorientalischen Forschungen* 1 (1974), 257-261, donne les Ps 5,4 à 6,4; 19-20; 23,4-24; 29-30 et 50,15-51,15. W. Sundermann, «Einige Bemerkungen zum syrisch-neupersischen Psalmenbruchstück aus Chinesish-Turkestan», dans P. Gignoux et A. Taffazoli, *Mémorial Jean de Menasce* (Louvain: Fondation culturelle iranienne 185, 1974), 441-452, édite le Ps 147,5-18 (hébr.) en néopersan et en écriture sogdienne du XIe siècle, en notant l'existence de plusieurs psautiers, dont lui-même ignore où ils se trouvent. Le gros ouvrage de N. Sims-Williams, *The Christian Sogdian Manuscript C 2* (Berlin, 1985), ne contient pas de textes scripturaires, mais des citations dans des textes. Ce codex témoigne à sa façon de ce que l'ensemble de la tradition syrienne orientale a émigré en Asie centrale.

10. La Bible en iranien

La Bible en iranien comporte deux types de traduction. La première est judéo-persane. La langue y est moins une langue parlée qu'un moyen de ne pas oublier le sens de la Bible en hébreu: ces traductions sont faites en caractères hébreux et couvrent la plus grande partie de l'Ancien Testament. L'épigraphie témoigne que ce genre de translittération persane apparaît au IXe siècle. L'autre traduction plus récente concerne la mise en persan de la Bible, à une époque moins reculée.

Les traductions judéo-persanes ont été présentées par J. P. Asmussen dans E. Yarshater, *Encyclopaedia Iranica*, tome IV, 2 (Londres / New York: Routledge et Kegan Paul, 1989), 208-209. Les plus anciens fragments se trouvent dans la Geniza du Caire. Ils appartiennent à au moins six manuscrits et n'avaient pas encore été édités en 1989. Les manuscrits se trouve principalement à New York, Jérusalem et Cincinnati, mais aussi à Paris, Londres et Copenhague. Ils sont tous écrits en caractères hébreux. Déjà P. de Lagarde, «Persische Studien», dans *Abhandlungen der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* 31 (Göttingen, 1884) publiait le texte d'Isaïe, Jérémie et Ez 1-10 en caractères hébreux. W. Bacher publie Samuel dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 51 (1897), 392-425. Le Pentateuque a été édité d'après le ms Vat. Pers. 61 par H. H. Paper, «The Vatican Judeo-Persian Pentateuch», dans *Acta Orientalia*, tome 28 (Copenhague, 1964-1965), 268-340 [Genèse], tome 29, 1-2 (1965), 75-181 [Exodus and Leviticus], tome 29 (1966), 253-310 [Numeri] et tome 31 (1968), 55-113 [Deuteronomium]. Le texte est translittéré en alphabet romain augmenté. H. H. Paper publie en outre *A Judeo Persian Pentateuch* (Jérusalem: Ben Zvi Institute, 1972) d'après le Brit. Libr. Or. 5446, le plus ancien manuscrit judéo-persan daté écrit en 1319. Le même auteur donne «Another Judeo-Persian Pentateuch Translation MS. HUC 2193», dans *Hebrew Union College Annual* 43 (1972), 207-281. H. H. Paper, *Biblia Judaeo-Persica*, Editio Variorum [micorofilm] (Ann Arbor, 1973) a repris le Pentateuque au vu des autres témoins. E. Mainz a publié Esther dans le *Journal Asiatique* 268 (1970), 95 sqq. et les Lamentations dans *Studia Iranica*, tome 2 (Leyde: E. J. Brill, 1973), 193-202, également translittéré. H. H. Paper a publié l'Ecclésiaste dans *Orientalia*, tome 42 (1973), 328 sqq. ainsi que E. Mainz dans *Journal Asiatique* 264 (1976), 22 sqq. H. H. Paper a republié Is 1-2 dans «Isaiah in Judeo-Persian», dans *Acta Iranica*, tome 5 (*Monumentum H. S. Nyberg 2*; Téhéran / Liège / Leyde, 1975) en juxtaposant en trois couches le texte massorétique, celui de Lagarde et la traduction judeo-tajik de Reb Shimon Akham, *Sefer yešayahu vetafsir* (Jérusalem, 1914). B. H. Carlsen a publié Jonah dans *Acta Iranica*, tome 11 (Téhéran / Liège, 1976), 113-126. E. Mainz publie Ruth dans le *Journal Asiatique* 264 (1976), 9 sqq. J. P. Asmussen et H. H. Paper, «The Song of Songs in Judeo-Persian», dans *Det Videnskabernes Selskab, Hist. filos. Skr.* 9/2 (Copenhague, 1977) rend compte également des Psaumes à la 9. J. P. Asmussen publie Obadiah dans *Acta Antiqua* 25 (1977), 155-263. E. Mainz publie les Proverbes dans le *Journal Asiatique* 268 (1980), 71-106, en même temps que H. H. Paper dans *Irano-Judaica* (Jérusalem, 1982), 122-147. Enfin B. H. Carlsen a publié Amos dans *Orientalia J. Duchesne-Guillemin Emerito oblata, Acta Iranica 5* (Leyde, 1984), 73-112.

De son côté, K. J. Thomas a résumé dans les mêmes pages de *l'Encyclopaedia Iranica* en 1989 une chronologie des traductions du XIe siècle jusqu'à aujourd'hui (203-206) et avec Fereydun Vahman dans les 209-213 une description des traductions persanes de la Bible. Maimonide déclare qu'une traduction iranienne de la Bible a existé bien avant le Coran. Elle explique les citations pehlvies dans le *Skand-gumānig wizār* au IXe siècle. Un évangile de Matthieu daté de 1312-1313 et traduit du syriaque fut apporté en Inde en 1556, et est aujourd'hui le Vat. Pers. n° 4. A la fin du XVIe siècle G. Vecchietti se mit à la recherche de traductions persanes de la Bible. Il rapporta de Shiraz un psautier en caractères hébreux daté de 1316, maintenant à Paris n° 1, et un Pentateuque daté de 1319, l'Oriental 5446 de la Brit. Library. De Hamadan il rapporta les prophètes Isaïe, Jérémie, Ezechiel, les Lamentations et Baruch, aujourd'hui ms. Pa-

ris Hebr. 97. Enfin de Lar il ramena les Megilloth, aujourd'hui Paris. Hebr. 117. De 1600 à 1606, avec l'aide de Šams-al-Dīn Kanjī et d'un carme Dawlat Khan Tarazī b. Shaikh 'Abd-al-Wahhāb Gwāliārī, il translittéra le texte du Pentateuque en persan. D'ailleurs, Jacob ben Joseph Tāvūs, professeur de persan à l'Académie juive de Constantinople fit une traduction qui fut publiée en caractères hébreux par Eleazar ben Gerson Soncino en 1546 à Constantinople, puis translittéré en caractères persans par Thomas Hyde et reprise dans la polyglotte de Londres en 1657. Il est aujourd'hui certain que cette traduction s'appuie sur les antécédents judéo-persans.

Pour les évangiles, R. Gulbenkian, «The translation of the four Gospels into Persian», dans *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* 36 (1980), 186-218, 267-289; 37 (1981), 35-37, a donné une excellente description de l'histoire de la traduction des évangiles en persan. Entre 1318 et 1328, Sarkis Lūj b. Amīr Maleik, sans doute membre du couvent des prêcheurs à Urmiah, traduisit les évangiles du grec. L'exemplaire fut apporté à Lahore en 1600 afin de satisfaire le désir exprimé par Akbar I en 1598 d'avoir un texte lisible de l'évangile. Le P. J. Xavier en fit un vingtaine de copies dispersées aujourd'hui dans de nombreuses bibliothèques, mais ses scrupules le contraignirent à une correction sur la Vulgate qui n'était pas achevée lorsqu'Akbar I mourut. Les quatre évangiles en persan par Yūḥannā b. al-Kass Yusof Ya'qūbī furent copiés en 1341 à Kaffa en Crimée par Simon b. Yūsof b. Ebrahīm Tābrīzī, un Arménien catholique, et envoyés en Inde. La traduction dépend du syriaque et est parente de celle du Diatessaron. Ce texte semble être celui qui a été incorporé dans la Bible de B. Walton en 1657. En 1618, les Psaumes et les évangiles furent traduits à la demande de Shah Abbas par Jean Thaddeus, évêque d'Ispahan, assisté de trois mollahs et d'un rabbin pour l'hébreu des psaumes. Six manuscrits se trouvent dans les bibliothèques d'Europe. Comme on l'a déjà signalé plus haut, il y a une traduction persane en caractères arméniens, et une autre en caractères géorgiens des années 1700 environ. En 1739, Nāder Shah commmandita une traduction qui embrasserait les trois religions monothéistes. Quatre rabbins s'appliquèrent à l'hébreu, et trois carmes pour les évangiles, l'évêque Philippe Marie, le père Urbain de saint Elisée et le père Thomas Aquinas qui travaillèrent sur un modèle arabe. Six Arméniens traduisirent le reste du Nouveau Testament, et un groupe de quatre Mollahs le Coran. En 1741, quand la traduction fut présentée au Shah, celui-ci n'était plus intéressé. Des manuscrits en demeurent à Paris, Londres et au Vatican.

On trouvera encore auprès de K. J. Thomas une liste détaillée des éditions du XIX[e] siècle à nos jours, principalement sur la base de Darlow et Moule. Il s'agit de vingt-trois éditions souvent partielles de 1804 à 1979, provenant le plus souvent d'initiatives missionnaires protestantes. Ces éditions dépassent le cadre de notre orientation bibiographique centrée sur le premier millénaire.

11. La Bible en nubien

Bien que les fragments nubiens ne soient pas antérieurs au IX[e] siècle, la traduction faite sur le grec peut dater déjà du VI[e] siècle. Les fragments bibliques ont été réunis, étudiés et commentés par G. M. Browne, *Bibliorum sacrorum versio palaeonubiana* (CSCO 547: Subsidia 87; Louvain: Peeters, 1994). La première publication de fragments nubiens est due à F. L. Griffith, «The Nubian Texts of the Christian Period», dans *Abhandlungen der Königl. Preussischen Akademie der Wissenschaften 1913, Phil.-hist. Classe 8* (Berlin, 1913), 24-41. Elle comptait quatre extraits de Mt 1,2 et 5; Jn 16,33-17,25; Rom 8,3-7; Gal 4,4-7; Phil 2,12 et 14-18; Héb 5,4-10, sans qu'on puisse déterminer l'origine des fragments. Plusieurs autres débris de manuscrits proviennent de Qasr Ibrīm: on y trouve des bouts des Ps 26, 31, 46, 61, 83, 86, 90 et 95; des passages de Mc 11,1-10; Jn 11,13 et 20; Jude 9-16; Phil 4,4-9; 1 Cor 2,6-11; 14,35-40; 2 Cor 1,2-7; Héb 6,7-8; Apoc 7,15-8,8; 14,6-15. L'hymne des trois enfants de Daniel se trouve sur un mur du château de Qasr el-Wizz. Enfin au village de Sunnarti, les fragme[illegible] Mc 11,5-11 et de Lc 1,27-29. D'origine inconnue est Apoc 6,8-9 et 15 à [illegible] Mc 11,1-10, tous les autres fragments de manuscrits proviennent de [illegible]es. Aussi ténus soient-ils, ces restes témoignent d'une traduction an[illegible] d'Assouan.

S'il est possible de faire une remarque de [illegible]ale sur les versions antiques orientales, ce serait la suivante. On ne sa[illegible] insister sur les Hexaples d'Origène, qui manifestement ont été utilisées dans t[illegible]es les langues.

Résumé

Michel van ESBROECK

LES VERSION ORIENTALES DE LA BIBLE: UNE ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Le panorama qui a été donné ci-dessus vise à accélérer l'accès aux sources de la transmission biblique manuscrite. La question de savoir où sont les manuscrits des versions orientales antiques de la Bible semble être simple. Nous nous sommes volontairement abstenu de commenter le rapport au modèle hébreu ou grec. C'est un problème qui a été largement abordé par d'autres, mais dont les contours s'avèrent constamment moins accessibles, au fur et à mesure que l'on retrouve les fragments de ce qui a aujourd'hui totalement disparu. Nous avons eu tout le temps à l'esprit d'indiquer en pointillé une évaluation de la masse disparue, incomparablement plus grande que tout ce qui nous en est resté aujourd'hui. Il nous paraît en effet, que la transmission de la Bible dans les différentes cultures, constitute en soi, indépendamment des problèmes de filiation interne, ou de la fidélité ou de l'infidélité au texte original, un phénomène qui vaut par lui-même un exposé.

Bien que nous ayons gardé l'ordre alphabétique des langues principales de l'Orient chrétien, il est bien évident que leur ordre chronologique n'est pas le même. Le copte et le syriaque sont les deux langues de traduction les plus anciennes, aussi antiques que les traductions latines et dont bien entendu, les exemplaires les plus anciens ont entièrement disparu. Il peut être utile d'indiquer ici quelques indices linguistiques qui invitent à donner à une traduction parthe, entièrement disparue, un certain degré de vraisemblance. Nombreux sont les termes arméniens anciens qui ne peuvent dériver que du parthe. Le mot «païen», en grec ἔθνος, donne en arménien *het'anos* qui ne peut provenir que d'un emprunt au parthe, qui transcrit le grec de cette manière. De même le titre «vardapet» ou «docteur» devrait selon les règles de la phonétique donner «varžapet». Le *d* qui s'est main-

tenu dans ce mot est un emprunt au parthe. Bien entendu, aucun document chrétien parthe ne nous est parvenu.

Le Ve siècle voit l'éclosion de l'arménien, du géorgien, de l'aghouanais et du ge'ez, dont les inscriptions chrétiennes son déjà attestées au siècle précédent, alors que les trois autres alphabets ont été entièrement créés au Ve siècle. Enfin comme on l'a vu, l'arabe s'est frayé un chemin avec une écriture d'abord empruntée au grec, et cela dans un milieu sûrement chrétien et sans doute dès le VIe siècle. Comme partout, les monnaies et l'épigraphie, voire les mosaïques, sont les monuments les plus anciens dans chaque langue. C'est une ironie du sort que l'état le plus archaïque du pehlvie écrit au IVe siècle soit le fragment d'un psautier. Le pehlvie sera en effet dans la suite le véhicule principal de la tradition zoroastrienne.

Les restes chrétiens d'Asie centrale, essentiellement représentés par le soghdien, sont plus tardifs, encore que largement présents au VIIIe siècle. Pour l'iranien, on objectera volontiers que nous avons dépassé la limite fixée du premier millénaire, surtout dans le cas des textes judéo-chrétiens. Nous mentionnerons ici une justification à partir du livre de J. de Menasce, *Une apologie mazdéenne du IXe siècle: Škand-Gumānik vičār: La solution décisive des doutes* (Fribourg en Suisse, 1945), 176-181. Les chapitres 13-15 de cet ouvrage pehlvie citent abondamment l'Ancien et le Nouveau Testament, dans une forme qui oblige à reconnaître l'utilisation d'une version iranienne. Bien qu'il soit difficile de supposer que tous les textes judéo-persans tels qu'ils nous sont parvenus au XIVe siècle soient antiques, l'existence de textes judéo-persans ou persan-chrétiens au premier millénaire est pratiquement assurée.

On observera enfin que l'importance des Hexaples d'Origène, au moment d'entreprendre une traduction, semble avoir été fondamentale. Ceci apparaît aussi dans la continuité de l'ornementation de la lettre d'Eusèbe à Carpocrate avec la concordance des versets synoptiques. Cette convergence s'étend de l'Éthiopie à l'Arménie et à la Géorgie. Il s'agit là d'un phénomène qui touche plutôt le Ve que le IVe siècle. La codicologie des manuscrits les plus anciens garde aussi une certaine uniformité, depuis les codices égyptiens du IVe siècle jusqu'au psautier pehlvie. Les plus anciens témoins n'ont en général que douze à quatorze lignes pleines, où une onciale en pleine page n'excède pas de beaucoup quatorze lettres à la ligne. Le Virgilius Augusteus Vat. lat. 3256 du IVe siècle, bien que dans un format plus grand, garde sensiblement les mêmes proportions avec dix-neuf à vingt lignes pleines d'un vers chacune.

La transmission de la Bible s'est faite en effet dans le cadre normal des époques et des lieux où les traductions ont été faites. Le seul point où cette transmission diffère de quasi toutes les autres copies de textes antiques consiste dans l'abondance de ses fragments anciens et de ses traductions antiques, qu'aucun texte profane ne peut égaler. C'est là le premier témoignage de cette revue panoramique. L'Écriture a eu dès le départ un impact inégalé. Ceci revient sans aucun doute à l'unicité de son message.

Povzetek

Michel van *ESBROECK*

VZHODNI PREVODI SVETEGA PISMA: BIBLIOGRAFSKA ORIENTACIJA

Celoten pregled, ki je bil podan tukaj, skuša pospešiti dostop do virov rokopisnega prenašanja svetopisemskega besedila. Vprašanje, kje so rokopisi starih vzhodnih prevodov Svetega pisma, se zdi preprosto. Hote smo se odrekli komentiranju razmerja do hebrejskega ali grškega modela. To je problem, ki so se ga obširno lotevali drugi, a njegovi obrisi so stalno manj dostopni, v sorazmerju z odkrivanjem fragmentov tega, kar je danes popolnoma izginilo. Ves čas smo v gravuri želeli ovrednotiti izgubljeno množino, ki je neprimerno večja, od vsega, kar nam je danes ostalo. V resnici se nam zdi, da prenašanje Svetega pisma v različne kulture tvori pojav, ki sam po sebi zasluži obrazložitev, ne glede na probleme notranje povezanosti ali zvestobe oziroma nezvestobe do izvirnega besedila.

Čeprav smo ohranili abecedni red glavnih jezikov krščanskega Vzhoda, je zelo očitno, da njihov kronološki red ni isti. Koptščina in sirščina sta najstarejša prevodna jezika, tako stara kakor latinski prevodi; in jasno, njihovi najstarejši primerki so popolnoma izginili. Tukaj je lahko koristno pokazati nekaj jezikovnih znamenj, ki dajejo določeno stopnjo gotovosti partskemu prevodu, ki je popolnoma izginil. Številni so stari armenski pojmi, ki lahko izvirajo le iz partščine. Beseda »pogan«, v grščini ἔθνος, v armenščini daje *het'anos*, ki lahko izvira le iz partske izposojenke, ki na ta način prepisuje grščino. Enako bi naziv »vardapet« ali »doktor« po pravilih glasoslovja moral dati »varžapet«. Črka *d*, ki se je ohranila v tej besedi, je izposojenka iz partščine. Jasno, do nas ni prispel noben krščanski partski dokument.

Peto stoletje doživi razcvet armenščine, gruzinščine, aguanščine in geezščine, katerih krščanski napisi so izpričani že v prejšnjem stoletju; potemtakem so tri druge abecede bile v celoti ustvarjene v petem stoletju. Kakor smo končno videli, si je arabščina utirala pot s pisavo, ki je bila najprej izposojena iz grščine, in to v sredini, ki je bila gotovo krščanska, in brez dvoma od šestega stoletja naprej. Kakor povsod so kovanci in napisi in celo mozaiki najstarejši spomeniki v vsakem jeziku. Neke vrste ironija je, da najstarejše stanje jezika pahlavi, napisanega v četrtem stoletju, predstavlja fragment psaltra. Dejansko je bil pahlavi pozneje glavni posrednik zoroastrskega izročila.

Krščanski ostanki osrednje Azije, ki jih v bistvu prestavlja sogdinščina, so poznejši, čeprav so bili močno prisotni v osmem stoletju. Glede iranščine bo lahko prišlo do pomisleka, da smo prekoračili mejo, ki jo določa prvo tisočletje, predvsem glede judovsko-krščanskih besedil. Tu bomo omenili zagovor na temelju knjige J. de Menasca *Une apologie mazdéenne du IXe siècle: Škand-Gumānik vičār: La solution décisive des doutes* (Fribourg v Švici, 1945), str. 176-181. Poglavja 13-15 tega dela pahlevi veliko navaja Staro in Novo zavezo v obliki, ki sili, da prepoznamo uporabo iranskega prevoda. Čeprav je težko predpostavljati, da so vsa judovsko-perzijska besedila, kakršna so prišla do nas v 14. stoletju, antična, je obstoj judovsko-perzijskih ali perzijsko-krščanskih besedil v prvem tisočletju praktično zagotovljen.

Končno opažamo, da je bil pomen Origenove Heksaple bistvenega pomena, ko so se lotevali prevajanja. To prihaja na dan tudi v nepretrganosti ornamentike Evzebijevega pisma Karpokratu s konkordanco sinoptičnih vrstic. Ta skladnost se razteza iz Etiopije do Armenije in do Gruzije. Tu gre za pojav, ki bolj zadeva peto kakor četrto stoletje. Kodikologija najstarejših rokopisov tudi ohranja določeno enotnost, od egiptovskih kodeksov iz četrtega stoletja do pahlavskega psaltra. Najstarejše priče na splošno nimajo več kakor dvanajst do štirinajst polnih vrst, v katerih ena unciala na polni strani ne presega veliko štirinajst črk na vrsto. Virgilius Augusteus Vat. lat. 3256 iz četrtega stoletja občutno ohranja ista razmerja z devetnajstimi ali dvajsetimi polnimi vrstami vsake po en verz, čeprav je format večji.

Prenašanje Svetega pisma je seveda potekalo v normalnem okviru obdobij in krajev, v katerih so bili narejeni prevodi. Edina točka, v kateri se to prenašanje razlikuje od domala vseh drugih prepisov antičnih besedil, je obilica njihovih starih fragmentov in njihovih antičnih prevodov, s katero se ne more enačiti nobeno profano besedilo. To je prvo pričevanje tega celovitega pregleda. Sveto pismo je od vsega začetka imelo nedosegljiv vpliv. To je brez dvoma posledica edinstvenosti njegovega sporočila.

The Slovenian Academy of Sciences and Arts
Section Two: Philological and Literary Sciences
Slovenska akademija znanosti in umetnosti
Drugi razred: filološke in literarne vede
University of Ljubljana • Faculty of Arts, Faculty of Theology
Univerza v Ljubljani • Filozofska fakulteta, Teološka fakulteta
University of Maribor
Univerza v Mariboru

INTERPRETATION OF THE BIBLE
INTERPRETATION DER BIBEL
INTERPRÉTATION DE LA BIBLE
INTERPRETACIJA SVETEGA PISMA

Slovenska akademija znanosti in umetnosti
Ljubljana
Sheffield Academic Press
Sheffield
1998